

Homme inconnu n°89

Elmore Leonard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SUPER NOIRE

collection dirigée par marcel duhamel

Homme inconnu n° 89

PAR ELMORE LEONARD



GALLIMARD

ELMORE LEONARD

Homme inconnu
n° 89

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR HENRI COLLARD



GALLIMARD

Titre original : UNKNOWN MAN N° 89

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Published by arrangement with Dell Publishing New York N.Y. (U.S.A.)

© 1977 by Elmore Léonard.

© Éditions Gallimard 1977 pour la traduction française.

Numérisation KLL, 2015.

CHAPITRE I

Un copain de Ryan lui avait dit un jour : « Tas raison, au moins, comme tu es là, tu risques pas de te faire emmerder par les uns ou les autres... »

Ryan avait répondu au copain : « J'sais pas trop... Au train où vont les choses, faudra peut-être que je me décide à me laisser emmerder... »

Cet échange de propos avait eu lieu quelques années plus tôt. Mais Ryan s'en souvenait comme d'un brusque réveil après un sommeil prolongé, réveil aussitôt suivi de la détermination de secouer ses fesses et de faire un galop d'essai...

Sa sœur l'emmena à la vente des bagnoles en fourrière, organisée par la police de Détroit et, pour deux cent cinquante dollars, il s'offrit une Cougar 1970 marron et blanc. Sa sœur ne fut pas emballée par la Cougar, celle-ci portant à la portière avant, côté conducteur, trois impacts de balles. Mais Ryan déclara que ces trous ne le gênaient pas... Ne le gênaient pas ! Il les chérissait, oui !

Le copain qui avait affranchi Ryan sur cette vente aux enchères était un officier de police – cheveux longs, jeans, gros Magnum sous sa veste de cuir – qui dépendait de la Brigade Criminelle installée au 1300 de la rue Beaubien. Il s'appelait Dick Speed. Speed fit faire à Ryan le tour de l'Hôtel de Ville Frank Murphy, il lui montra les coulisses des salles d'audience et lui parla du boulot d'agent de justice, un boulot sur mesure pour un gars comme lui qui prend son pied à rouler en bagnole à longueur de journée. À la façon dont Speed présentait la chose, ça ne paraissait pas trop dur.

Ryan fit la connaissance de quelques agents de justice. Il les observa, afin de se rendre compte si ces gens-là avaient la touche « commis d'huissier ». Il ne leur trouva rien de spécial. Délivreurs d'actes légaux ou livreurs de teinturerie, ils auraient pu être n'importe quoi. Un seul se détachait du lot, un petit grassouillet qui s'habillait sport et qui, à l'Hôtel de Ville, semblait connaître tout le monde. Son nom était Jay Walt et Ryan se demandait d'où lui venait son assurance.

Lui-même avait trente-six ans, à l'époque, et il commençait à s'inquiéter de sa propre inaptitude à s'adapter, à accepter la réalité. Il se demandait si les gens incrustés dans leur routine – cinq jours ouvrables par semaine et neuf heures de boulot par jour – avaient raison contre lui.

Il fut étonné de constater qu'il avait toutes les qualités requises pour délivrer des actes légaux et qu'il s'en tirait bien, il était même surpris de sa propre patience et de son flair pour dénicher les destinataires. Ça ne le gênait pas d'aborder un bonhomme pour lui remettre une sommation ou une convocation. Tant qu'il ignorait tout de ses clients, il n'avait pas à se biler. Leurs activités, leurs emmerdes, ça ne le regardait pas. Il se montrait poli, n'élevait pas la voix et jamais il ne bousculait les gens. Une fois l'individu repéré, il lui remettait le papier, lui disait « merci, bonne chance » et son rôle s'arrêtait là. D'ailleurs, il oubliait la plupart des visages et c'était bien mieux ainsi.

Il comprit que si la délivrance des actes de procédure correspondait bien à son caractère, c'est parce qu'il était son propre maître. Libre de travailler deux heures dans sa journée ou vingt-quatre heures. Rouler en voiture du matin au soir n'était pas pour lui déplaire. Il aimait conduire en écoutant de la musique, ou encore – et cela lui était offert cent fois dans l'année – en suivant à la radio un match de base-ball avec les Tigres de Détroit.

La seule chose qu'il appréhendait dans le boulot, c'était de se faire incendier par certains particuliers qui se rebiffaient devant une assignation à comparaître ; ces gens lui tombaient sur le râble, comme si c'était lui qui les traînait en justice. Mais il avait une technique pour se tirer d'affaire, dont l'efficacité l'épatait lui-même. Il ne se laissait pas intimider par ces clients-là. Il se disait qu'ils étaient affolés, que leur réaction était instinctive, que leur rogne contre la partie adverse, contre le plaignant, était telle qu'il leur fallait bien se défouler sur quelqu'un et il était là, devant eux, faisant figure de responsable. Il savait bien qu'ils ne lui en voulaient pas personnellement, alors à quoi bon se mettre en colère ou se ronger les sangs ?

On avait dit à Ryan que le job d'agent de justice n'était pas sans danger et que la plupart de ses collègues trimbalaient des rigolos. Mais Ryan n'avait pas envie de s'enfourailler. Au cours de la deuxième semaine qui suivit son engagement, alors qu'il se sentait encore un peu nerveux, il avait bien acheté un 38 Smith and Wesson Spécial Chiefs, mais il ne s'était jamais résolu à le porter sur lui. Bien sûr, il en avait le droit, c'était légal, mais l'engin n'en demeurait pas moins dans le tiroir du haut de son casier, en attendant l'occasion.

Dans son portefeuille, Ryan avait un insigne en forme d'étoile qui l'assimilait à un agent de police du comté d'Oakland et aussi des cartes commerciales indiquant ses activités non officielles : « Recherches et assignations, Jack C. Ryan. »

Vers la fin de sa première année de travail, Ryan pouvait dresser une longue liste d'hommes de loi qui lui confiaient leurs actes et convocations. Et, tout ébaubi, il dut se rendre à l'évidence : il avait bel

et bien le sens de l'organisation. Il préparait soigneusement ses « descentes sur les lieux », si bien qu'il lui arrivait de frapper à une porte dès quatre heures du matin, afin de pouvoir fourrer le message dans la main d'un bonhomme encore à moitié endormi. Il distribuait en moyenne quinze ou vingt actes légaux dans sa journée de douze heures, parcourait dans sa bagnole plus de trois mille kilomètres en douze mois et se faisait, au bout de l'année, entre vingt et vingt-cinq mille dollars. Belle performance, si l'on songe qu'il touchait des magistrats cinq ou six dollars par pièce judiciaire délivrée (nib s'il n'avait pu joindre le client) et que les avocats lui filaient quinze à vingt dollars par signification, plus les frais d'essence. Ryan était un bon professionnel et il le savait, comme le savaient les auxiliaires de justice et les avocats qui faisaient appel à lui dans les cas difficiles. Ils pouvaient faire confiance à Ryan : si un prévenu restait introuvable, c'est qu'il avait quitté la région ou qu'il était mort.

Ryan vivait seul, occupant un petit deux pièces dans un immeuble assez récent de Royal Oak. Jadis il avait été marié. La fille qu'il avait épousée, gentille et douce, avait, au bout de cinq années de mariage, révélé sa vraie nature, celle d'une petite garce à tête dure qui se plaisait à l'accabler de remarques désobligeantes et de reproches et qui, toujours, voulait avoir le dernier mot. Alors, il s'était dit : « Et puis, merde ! » et avait obtenu le divorce.

Depuis quelque temps, il fréquentait une fille nommée Rita, secrétaire au Palais de Justice. Toute blonde, ce qui faisait dire à Ryan que, décidément, elle n'avait rien d'une Rita. Rita le traitait de dingue, mais elle était elle-même quelque peu siphonnée, imprévisible. Ryan, cependant, avait remarqué qu'elle cultivait un peu le genre fofolle. Certains samedis, elle faisait la tournée avec lui, lui tenait compagnie et, avec le temps, elle avait même pris l'habitude de l'aider dans la distribution des actes.

Les seuls aspects du métier que Ryan n'aimait pas, c'étaient les expulsions et les saisies. Vider les gens de leur logement lui paraissait assez horrible. Et cela, à dix dollars la chambre déménagée, y compris les caisses que, bien souvent, il lui fallait apporter, pour embarquer de misérables bricoles. C'était moche d'enlever à des gens leur télé couleur ou leur guéridon en formica et acier chromé, et il était toujours ennuyé d'avoir à coincer quelque pauvre bougre, victime d'un licenciement, qui n'avait pas honoré ses traites.

— D'abord, il n'avait qu'à pas acheter le fourbi, déclarait Jay Walt. Qui voulez-vous qui éponge ? La banque ? Le commerçant ? Non, ce serait la faillite vite fait, s'ils encourageaient les mauvais payeurs. En dernier ressort, ils n'ont pas le choix, faut qu'ils portent plainte.

Jay Walt, patron d'une agence de recouvrements, employait pas mal de personnel. Il travaillait encore comme agent de justice, mais

c'était surtout une activité d'appoint. Avec le temps, Ryan en était venu à bien connaître Jay Walt. Et il lui arrivait d'instrumenter à la place de Walt, quand celui-ci était débordé et que lui-même n'avait pas grand-chose à faire. En un sens, Jay Walt le fascinait, comme l'aurait fait un acteur dans le rôle du gros bonnet de petite taille, aux lunettes teintées et aux complets sport.

Mais Ryan lui-même ne s'était pas mal débrouillé.

Au bout de trois ans, la Cougar, avec ses sept mille kilomètres au compteur, fut échangée contre une Pontiac Catalina à deux portes, bleu clair, spacieuse et munie de pare-chocs costauds. Ryan n'était pas mécontent, tout compte fait, de s'être débarrassé de la Cougar ; pourtant, il lui accordait une pensée temps en temps. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit une bagnole avec, dans la portière, quatre impacts de balles !

CHAPITRE II

Jay Walt avait commandé un café avec crème et sucre, à emporter.

Ryan se glissa sur un tabouret entre deux jeunes Noires en manteau, des filles de l'extérieur, donc, visitant l'édifice, et il se pencha sur le menu. Il n'avait pas envie de discuter avec Jay Walt dans cette cafétéria, au neuvième étage de l'Hôtel de Justice Frank Murphy. Jay Walt parlait fort en toute circonstance et en tout lieu, même dans un ascenseur, et, lorsque Ryan se trouvait en sa compagnie, il sentait les regards converger vers lui.

— Nom de nom ! Hé là ! D'où sortez-vous ?... Dites, ma jolie, ça vous ferait rien de vous pousser d'une place ? D'accord ?... Merci, trésor !

Ryan leva les yeux : la veste de sport beige, l'imperméable à ceinture, à anneaux et à épaulettes jeté sur le bras, l'attaché-case en croco et le gobelet de café « à emporter », avec son couvercle en plastique, s'étaient déplacés le long du comptoir et se trouvaient tout près de lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? Trop de boulot pour penser à brancher le répondeur automatique ? Je cherche à vous joindre, mais voilà deux jours que je n'y arrive pas. J'ai idée, moi, que vous vous êtes trouvée une nana, une, peut-être, à qui vous avez notifié le divorce... Elles ont besoin de tendresse à ces moments-là, hein ? Je connais le truc, ne me dites rien, mon pote, je suis passé par là, moi aussi.

Le dos de Jay Walt emplissait et tendait la veste en jersey épais. Sa jeune voisine noire l'observait. La salle sentait le renfermé et l'humidité. Les clients, sur les tabourets, s'alignaient, épaule contre épaule.

— Si je comprends bien, vous avez des actes à délivrer, dit Ryan. Rien d'urgent quand même... De toute façon, j'allais vous appeler aujourd'hui ou demain. Mais je ne crois pas que, pour l'instant, je puisse m'en charger.

— Dites-moi, sans blague ? C'est ici que vous mangez ?

Jay Walt ôta ses lunettes teintées pour observer la vapeur qui se formait devant lui.

— Pas souvent. D'habitude, quand j'ai à faire dans le centre, je vais au Hellas...

— C'est merdique, la bouffe, chez ces Grecs !

— ... ou alors au Athènes. (Sur un ton d'excuse.)

— Moi, je me contente d'un café, déclara Jay Walt. Je vais le boire

dans ma tire et j'en profite pour donner quelques coups de téléphone.

— Parce que vous avez le téléphone dans votre Mark, maintenant ?

— Eh non, dans ma nouvelle Cadillac Séville. On n'y est pas très au large, vous savez, mais c'est bien foutu. Avec le téléphone, merde ! je pourrais me barrer à Miami et diriger mes affaires à distance, tant que ma présence n'est pas indispensable.

Jay Walt détachait le couvercle de son café « à emporter ».

Ryan avait chaud, dans son imper. Il aurait dû l'ôter. Il regardait par-dessus la tête de Jay Walt, cherchant à accrocher l'œil de la serveuse... Je mange un morceau et je me tire... Jay Walt luisait de partout. Ses cheveux artistement coupés formaient un casque grisâtre d'aviateur et luisaient de brillantine. Son nez luisait, tout comme ses lunettes aux verres fumés, à mince monture métallique, qui reflétaient la lumière du plafonnier. Quant à la serveuse, elle se refusait à tourner la tête. Elle tiendrait bon ; rien au monde ne la ferait regarder de ce côté-là !... Ryan, bien sûr, pouvait se lever et filer. Il se demandait même pourquoi il était venu là et pourquoi il était descendu dans le centre. Il n'y avait pas mis les pieds depuis un mois. Il n'avait pas vu Jay Walt depuis deux mois. Enfin, il n'aimait pas le genre de restau qui annonce des repas rapides et où le service est lymphatique. Il allait expliquer à Jay Walt qu'il avait changé de programme...

Mais, après tout, si tu veux partir, tu pars. Tas pas d'explications à donner !

Il dit : « Eh bien, je crois que je vais renoncer à être servi. »

— C'est la serveuse que vous voulez ?

— Non, ça va. (Jay Walt allait sûrement appeler la fille à tue-tête, lui dire de se manier le cul pour, ensuite, l'appeler « trésor » ou « mon ange » et lui faire tout un baratin à la con au profit de l'assistance.)

Ryan fit pivoter le tabouret pour descendre : « Je vous appelle un de ces prochains jours, d'accord ? »

— Attendez une seconde, restez assis ! (La main de Jay Walt s'était posée sur le bras de Ryan et ne bougeait pas.) Pendant que je vous tiens, faut que je vous dise au moins ce que j'attends de vous.

— Je passerai chez vous. N'importe comment, il faut que je les prenne, vos papiers. (Tant pis, il allait faire un saut chez Walt, mais, pour l'instant, il ne souhaitait qu'une chose : se tirer et en vitesse.)

— Il s'agit pas de papiers. Ce que je veux, c'est que vous me retrouviez un type.

Ryan voyait venir les explications : un bonhomme qui n'avait pas fini de payer les traites de sa bagnole et qui s'était taillé, sans laisser d'adresse, au volant de la bagnole non payée, ou quelque chose dans ce goût-là. Il dit : « Mais pourquoi me demander ça, à moi ? Adressez-vous à la police ! »

— C'est pas ce que vous croyez, coupa Jay Walt. Il s'agit pas de

sommations ou de citations, rien de tout ça. Ce que je veux, c'est que vous me logiez un bonhomme. Un nommé Robert Leary Junior. Il devrait avoir dans les soixante ans, maintenant. Disons entre cinquante-cinq et soixante-cinq. Vous dénîchez l'adresse où je peux le joindre, vous me la communiquez, un point c'est tout. Vous n'avez rien à lui signifier, vous n'avez même pas besoin de lui parler...

— Il ne figure donc pas dans l'annuaire ni sur les registres municipaux ? (Ryan se retourna vers le comptoir, mais Jay Walt ne retirait toujours pas sa main.)

— C'est le cas de tout un tas de gens. Mais pour ce coco-là, il y a même pas trace de prêt bancaire ! Vous vous rendez compte ? Au jour d'aujourd'hui, pas le moindre dossier concernant une ouverture de crédit. Même pas une créance véreuse ! J'ai mis quelques gars à moi sur la piste, mais ces foutus cons, tout ce qu'ils savent faire, c'est consulter l'annuaire ou les dossiers de créanciers. Faut l'œil d'un pro, dans ce business, ça, je m'en suis rendu compte. Et à qui croyez-vous que j'aie pensé en premier lieu et d'emblée ?

— Qu'est-ce qu'il a fait, ce type ?

— Il a rien fait du tout. C'est pas une combine illégale, il s'agit d'un courtage. Un client à moi, un type avec qui je suis en affaires, veut retrouver le gars en question. Alors à quoi ça vous servirait de connaître les tenants et les aboutissants ?

— Combien ?

Jay Walt lâcha enfin le bras de Ryan. Il but une gorgée de café et porta brièvement une serviette à ses lèvres.

— Je vous garantis cent cinquante pour trois jours de recherches. Et puis, merde, non... disons deux jours. Vous êtes un rapide, vous avez vos méthodes... Si vous ne l'avez pas logé en deux jours, vous touchez votre fric quand même et on discute le coup, tous les deux, savoir si ça vaut la peine de continuer.

— C'est votre client qui paie la note ?

— Bien sûr que c'est lui. C'est lui qui veut retrouver le zèbre, pas moi. Moi, je lui donne un coup de main à titre strictement gracieux...

Ryan sortit son calepin : « Vous m'épelez son nom ? Le nom du type que je dois rechercher.

— Robert Leary. L-e-a-r-y Junior... J-u-n-i-o-r. (Jay Walt coula un regard vers sa voisine pour voir si elle l'écoutait, s'il lui faisait de l'effet. La fille mordait dans son club-sandwich, essuyait une trace de mayonnaise au coin de sa bouche.) Dernière adresse connue : 146 Arden Park.

Ryan eut un regard interrogateur.

— Je sais, dit Jay Walt. De nos jours, là-bas, c'est tout des Noirs, mais la rue a encore belle allure – de grandes maisons, des hôtels particuliers. J'ai idée qu'il y a pas mal de médecins de couleur qui y

habitent, à moins que ce ne soit tout des bordels... va savoir...

Ryan était certain que la jeune Noire écoutait toujours... Quelle plaie, ce mec !... Oui, c'est ça qui gêne, chez lui, pas tellement son aplomb que sa lourdeur, ce manque total de sensibilité...

Ryan demanda : « Il a habité là à quel moment, ce Robert Leary Junior ? Son séjour remonte à quelle date ? »

— À 1941. À l'époque, les locataires de l'immeuble, c'étaient encore tous des Blancs... Un endroit très distingué...

— Ça nous reporte à trente-neuf ans en arrière... Vous n'avez pas d'autres tuyaux ? Quelque chose de récent ?

— Écoutez, Jackie, si j'avais un tuyau récent, j'aurais retrouvé le gars, à l'heure qu'il est. C'est bien pour ça que je fais appel à un « pro » et que je lui garantis cent cinquante tickets.

Ce diminutif de « Jackie » hérissa Ryan. Jay Walt était d'ailleurs la seule personne de sa connaissance à l'appeler ainsi et Ryan se sentait allergique à « Jackie ». Il en voulut à Jay Walt d'avoir claironné ce nom dans la salle.

— Si vous tenez à ce que je m'en occupe, fit-il, ça vous coûtera vingt dollars de l'heure. C'est-à-dire que, pour cent cinquante, je travaille une journée. Et comme il me faudra sûrement contacter des gens et, avec les données recueillies, poursuivre les recherches le lendemain et même le surlendemain, la garantie, à mon avis, se monte d'ores et déjà à trois cents dollars. Si ça vous paraît cher, vous n'avez qu'à remettre sur l'affaire votre bande de connards.

Jay Walt le regardait fixement à travers ses verres fumés : « Qu'est-ce que j'ai dit ? »

— Vous n'avez rien dit du tout.

— ... Cette rogne, tout d'un coup !

— Je vous pose mes conditions, je vous rappelle mes tarifs pour un job donné. (Ryan s'efforçait de parler posément, calmement, mais sa voix était un peu crispée.) Ce n'est pas vous qui payez, alors vous n'avez pas à vous exciter sur le prix que je réclame, pas vrai ? À moins que vous n'ayez à demander le feu vert.

— Je dispose d'une certaine marge dans mes tractations, déclara Jay Walt. Ça va de soi. En fin de compte, c'est surtout à moi que revient la décision.

— Alors, si ça se trouve, j'ai été trop modeste. Si on reconsidérerait les conditions ?

— Non, je crois que vous avez très bien mené votre barque. Vous savez y faire, Jackie.

— Ce n'est pas tout. Je veux cent cinquante d'avance, énonça Ryan. Et pas dans six mois, je les veux avant d'entreprendre quoi que ce soit.

— Je vais appeler mon type, répondit Jay Walt, je lui dirai de vous envoyer un chèque. (Il hésita.) Non... attendez...

— Et si j'allais le chercher, ce chèque ? Ça lui évitera de le poster.

— Eh bien, pour être franc, il ne tient pas à traiter avec tout un tas de gens. Ce client, il n'est pas d'ici et il n'a pas beaucoup de temps...

Jay Walt réfléchissait et parlait tout en même temps, et Ryan en était conscient.

— S'il m'envoie un chèque, je saurai forcément qui il est... C'est quoi, son nom ?

— Ne-complicquons pas les choses... (Jay Walt avait maintenant sorti son portefeuille de sa poche et mis de l'ordre dans ses idées.) C'est moi qui vous fais l'avance, comme ça vous n'avez plus à vous tracasser... On va simplifier les choses, passer un accord séparé entre vous et moi.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je sache qui il est ?

Jay Walt avait ouvert son portefeuille et en examinait le contenu. Ryan l'observait. La jeune Noire mangeait toujours son sandwich sans plus leur prêter d'attention.

— Dites donc, Jay, c'est quoi, ce mystère ? De quoi s'agit-il, au juste ?

— D'abord, ce type, vous ne pouvez pas le connaître. Il n'est pas d'ici.

— Raison de plus.

— Vous les voulez ou vous ne les voulez pas, les cent cinquante tickets ?

Ryan ne posa plus de questions.

*

Il se mit au boulot sans attendre, commençant ses recherches par les registres municipaux de Détroit, année 1941. Puis il compulsait ceux des années suivantes. Robert Leary Junior ne figurait parmi les locataires du 146 Arden Park, dans aucun des registres. Le seul nom inscrit était Allen Anderson.

Ensuite, Ryan étudia les fichiers des services de la Santé Publique de Détroit, et Robert Leary Junior se manifesta enfin. Né à l'hôpital Harper. Parents : Robert J. Leary et Clara June. Date de naissance...

Ryan relut la date... Mais oui... 20 juillet 1941... Le boulot, finalement, semblait devoir l'emmener hors des chemins battus, à moins qu'une erreur de transcription n'eût été commise... Robert Leary Junior, celui, à tout le moins, qui figurait sur la fiche, n'était donc pas un sexagénaire. Il avait trente-cinq ans.

Les dossiers, dans les archives de l'Instruction Publique, confirmaient la chose. Robert Leary Junior avait été élève du collège technique Cass au cours des années 1957-1958. Sans mention de

diplôme.

Au bureau de l'État Civil, Ryan découvrit que Robert Leary Junior et Denise Leann Watson avaient obtenu une licence de mariage le 11 août 1973.

Il ne trouva pas de Denise Leary ni de Denise Watson dans l'annuaire du téléphone.

D'une cabine téléphonique dans l'immeuble de l'Administration municipale de Détroit, Ryan appela son copain Dick Speed et prit rendez-vous avec lui au bar d'Athènes, dans la rue Monroe, à proximité de l'hôtel de police. « Dans une heure », avait dit Dick Speed.

Ça arrangeait Ryan. Il allait disposer d'assez de temps pour jeter un coup d'œil sur les déclarations de succession auprès des tribunaux administratifs. Peut-être lui livreraient-elles quelque renseignement sur la famille Allen Anderson résidant au 146 Arden Park, au cours de l'année où Robert Leary Junior avait vu le jour. Il devait bien y avoir une relation quelconque entre cette famille et Leary, sinon il n'aurait pas été inscrit à l'adresse en question.

Puis Ryan eut une autre idée : De la même cabine, il appela successivement le journal « Détroit News » et le « Free Press » et leur dicta une petite annonce pour la colonne « Avis Personnels », à faire paraître le lendemain. Il faillit même appeler Jay Walt pour lui rendre compte de ses premières découvertes, mais il se ravisa. Il ne fallait pas faire de zèle ni donner l'impression que le boulot se faisait tout seul.

*

Tout en sirotant son demi au bar d'Athènes, Dick Speed racontait à Ryan qu'il avait été affecté à la Section N° 6 – une équipe spécialisée de la Brigade Criminelle qui avait affaire avec des drogués criminels, ceux qui abandonnent leurs victimes ficelées, bâillonnées et tuées d'une balle dans la tête.

— Pareil qu'au cinéma, fit Ryan.

Il écoutait poliment, plaçant parfois une remarque, mais il n'avait pas payé une bière à son copain pour entendre des histoires de règlements de compte parmi les adeptes de l'héroïne.

— Écoute, dit enfin Ryan. Faut que je passe au service des Successions avant qu'il ferme. (En fait, il en sortait.) Et je me demandais si tu serais d'accord pour me dépanner... Tu veux voir si un certain Robert Leary Junior n'est pas fiché chez vous ?

— Qu'est-ce qu'on lui reproche ?

— Aucune idée, dit Ryan. Mais ce mec-là, y a pas moyen de mettre la main dessus, alors je me suis dit qu'il a peut-être quelque chose à

cacher... Qu'est-ce que t'en penses ?

— Il peut y avoir des tas d'explications, répondit Dick Speed. Il a peut-être fait des dettes, ou oublié de payer une pension alimentaire, t'es sûr que le mec se trouve toujours dans le secteur ?

— Non, je ne suis sûr de rien... mais soudain, ça m'a traversé le crâne : et s'il était en taule ? En somme, pendant que moi je fouille dans les archives, lui il est peut-être à l'ombre, à attendre que le temps passe.

— Est-ce que tu sais quelque chose que tu ne veux pas me dire ?

— Non, il s'agit juste d'une supposition. Une idée qui m'est venue après coup...

La petite annonce qui parut dans la colonne « Avis personnels » était ainsi rédigée :

Robert Leary Jr.
Urgent
Tél. 355-1919

Ryan avait l'intention d'attendre l'appel dans son appartement, au besoin toute la journée. Mais, vers le milieu de la matinée, il commença à s'énerver, peu habitué qu'il était à traîner chez lui. Il faisait les cent pas, regardait par la fenêtre ce qui ne le soulageait guère, lorsque soudain apparut une équipe de la Compagnie de Téléphone Edison, de la ville de Détroit, qui se mit à défoncer la rue à l'aide de marteaux-piqueurs. Il comprit qu'il serait plus supportable, tout compte fait, d'observer la démolition de la chaussée et les lents progrès des excavatrices que de subir le vacarme sans en voir la cause. Il pensa à se faire un sandwich quand il se sentit en appétit, mais se ravisa et se prépara une de ses spécialités : il fit sauter des oignons et des poivrons, y mélangea du concentré de tomates, des petits pois, du jambon coupé en dés, et versa le tout sur du riz précuit. Il adorait ça. Avec une boîte de tomates, d'ailleurs, il se faisait fort de préparer des plats très divers, bien que Rita prétendît que sa cuisine avait toujours le même goût.

Quand le téléphone sonna pour la première fois, il s'approcha sans hâte du coffre qui servait aussi de table à café et s'éclaircit la gorge avant de décrocher et de dire « Allô ».

C'était sa sœur Marion. Elle ne l'avait pas appelé depuis au moins six mois et il avait fallu qu'elle s'y décidât précisément ce jour-là. Ryan finit par lui dire qu'il attendait un coup de fil important, mais la conversation ne s'en prolongea pas moins pendant dix minutes.

Quand le téléphone sonna pour la deuxième fois, à seize heures quinze, Ryan en était venu à la conclusion que monter la garde auprès

d'un téléphone était une bien déprimante façon de gagner sa croûte. Il s'était même décidé à aller faire un tour à dix-sept heures, en emportant quelques commandements à distribuer, si le téléphone n'avait pas sonné d'ici là.

Ryan fit « Allô » et quelqu'un, au bout du fil, dit :

« Qu'est-ce que vous voulez ? » Il y avait, en fond sonore, des voix assourdies et de la musique. De la musique populaire.

— Qui est à l'appareil ?

— C'est ce que je veux savoir, moi aussi. Qui vous êtes ?

— Mon nom est Ryan. Je représente une personne qui voudrait retrouver...

— C'est quoi, déjà, votre nom ?

— Ryan. R-y-a-n.

— Vous cherchez Robert Leary. Sur l'annonce, il y avait votre numéro de marqué. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je vais vous expliquer... dit Ryan. Vous êtes bien Robert Leary Junior ?

— C'est quoi que vous voulez ?

— Un petit renseignement, d'abord... Quelle est votre date de naissance ?

— Ma date de... (Il y eut un silence.) C'était marqué : téléphonez tel numéro. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux m'assurer que je parle bien à Robert Leary Junior.

— C'est lui.

— Vous téléphonez d'un bar ?... Vous êtes en train de boire un verre ?

Il y eut encore un silence et les bruits de fond furent soudain amortis, comme si une main avait bloqué le récepteur.

— Hé, fit Ryan. Vous êtes là ?

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix était sourde et rauque. Une voix de vieux, songea Ryan.

— Vous voulez me voir ?

— Je veux voir Robert Leary Junior... Vous pouvez bien me dire en quelle année vous êtes né ?

— Écoutez... vous voulez me voir, oui ou non ?

— C'est bon, fit Ryan. À quelle adresse ?

— Vous me trouverez... vous connaissez la gare routière ?

— Dans le centre ?

— Ouais. Ce soir, à neuf heures. Vous vous garez dans le parking, sur la terrasse du terminus... Attendez une seconde... (Encore un silence.) C'est quoi votre voiture ? (Ryan le lui dit.) Bon, vous la laissez sur la terrasse, vous prenez l'ascenseur pour descendre et vous vous postez... attendez voir... (Un silence prolongé, cette fois.) Allô ?

— Oui ?

- Vous vous postez près de la porte des toilettes pour hommes.
- Comment vais-je vous reconnaître ?
- Neuf heures. Si vous voulez me voir, soyez là.
- Il faut que je vous demande quelque chose...

Robert Leary Junior – si c'était lui – avait raccroché.

Ryan appela Dick Speed. Mais il était parti en tournée. Ryan continua donc sa faction tout en se demandant si ça valait le coup de faire le chemin jusqu'à la gare routière. Il avait tout lieu de croire que le type, au bout du fil, n'était pas Robert Leary Junior. En fait, il en était certain. Le personnage, bien sûr, pouvait l'avoir appelé à la demande de Leary et c'est peut-être Leary qui lui donnait ses instructions, pendant les interruptions. Une possibilité à ne pas écarter. Il lui faudrait donc aller à la gare, suivre les directives reçues et rédiger ensuite un rapport.

Le deuxième Robert Leary Junior appela à dix-huit heures quarante-cinq, alors que Ryan changeait de vêtements. Cette fois, Ryan ne prit pas le temps de s'éclaircir la voix avant de décrocher.

— Vous êtes bien le 355-1919 ?

— Oui.

— Qui est à l'appareil ? (Une voix lente, calme, avec peut-être une pointe d'accent du sud.)

— Mon nom est Ryan. Et le vôtre ?

— C'est vous qui avez fait passer l'annonce aujourd'hui ?

— Oui, c'est moi, répondit Ryan. Vous êtes bien Robert Leary Junior ?

— Je ne vous connais pas, dit la voix.

— En effet, je ne vous connais pas non plus. Êtes-vous bien Robert Leary ?

— Ouais. C'est à quel sujet ?

— Ça vous ennuerait de me donner votre date de naissance ?

Il y eut un silence, mais le type était toujours au bout du fil.

— Je veux m'assurer que j'ai bien affaire à la personne répondant au nom de Robert Leary, dit Ryan. Si c'est le cas, tout ce que je vous demanderais, c'est de me dire où je peux vous joindre ou me donner votre adresse personnelle.

Le deuxième Robert Leary Junior raccrocha.

Merde.

Ryan attendit encore jusqu'à vingt heures quinze. Aucun autre Leary ne l'appela.

*

Dick Speed se manifesta au bout du fil à vingt-trois heures trente,

ce soir-là.

— Ça fait bien deux heures que j'essaie de t'avoir.

— J'ai été obligé d'aller à la gare routière.

— À la gare routière... Toi ?

— C'est une longue histoire, et pas drôle.

— Eh bien, pour ce qui est de ton Robert Leary Junior, j'espère que t'as pas de sommations à lui délivrer.

— Pourquoi ça ?

— Ton mec, c'est une merveille... de merde !

Pendant quelques minutes, Ryan écouta Dick Speed qui lui débitait d'une traite le pedigree de Leary. Lorsque Speed eut terminé, il prononça, sur un ton de ferveur : « Vingt dieux ! »

*

Ryan ne put joindre Jay Walt avant le lendemain matin. Quand il l'eut au bout du fil, il lui dit : « Je crois qu'il ne faut plus parler des vingt dollars l'heure. Les trois cents, pour l'ouverture de l'enquête, c'est bon, vous les avez dépensés. Mais maintenant, d'après ce que j'ai pu glaner, il semble bien que je risque de me faire allumer si je reste sur l'affaire. Alors, à vingt dollars de l'heure, faut pas compter sur moi. On va commencer par réviser les conditions de notre accord et il est bien entendu que vous m'affranchissez sur la situation avant que je vous fournisse la moindre information.

Jay Walt rappela Ryan un quart d'heure plus tard. Il expliqua qu'il avait dû pas mal baratiner, mais qu'il avait fini par obtenir un rendez-vous. Ryan devait se rendre à l'Hôtel Pontchartrain et demander un M. Perez.

— Vous y serez ?

— Eh bien, non, pas ce coup-ci. Il a dit qu'il voulait vous voir seul.

Jay Walt en paraissait tout dépit.

CHAPITRE III

— Tout cela n'a rien de mystérieux, déclara M. Perez de sa douce voix à l'accent du sud. Mon travail consiste à retrouver des actionnaires disparus sans trace. Des personnages qui possèdent des parts dans une quelconque société, mais qui l'ignorent.

— Qui l'ignorent ? Comment ça se peut ? demanda Ryan.

— On y viendra tout à l'heure, si ça vous intéresse.

M. Perez décroisa ses jambes et s'extirpa de son profond fauteuil : « Excusez-moi, je ne vous ai pas demandé ce que vous aimeriez boire. » Il prit un verre sur la table basse et s'éloigna.

— Merci, rien, dit Ryan.

— Encore trop tôt pour vous, n'est-ce pas ? Moi, je prends mon déjeuner à midi. Aussi, dès onze heures et demie, je suis d'attaque.

À sa manière de dire « mon déjeuner » de sa voix douce, un peu chantante, on devinait le plaisir anticipé d'un homme sachant apprécier la nourriture. Pourtant, il n'avait pas le physique d'un gros mangeur. Son corps osseux, son long nez maigre et couperosé, évoquaient plus le buveur que le gourmand.

— Où habitez-vous ?

— À Bâton Rouge, quand je n'ai pas à faire ailleurs. J'ai aussi une maison à Pass Christian, sur le Golfe. Mais il y a un moment que je n'y suis pas allé, j'ai passé presque tout mon temps ici, ou dans les parages.

Ryan était assis sur une chaise à dossier droit, son imperméable humide sur les genoux. Il avait du mal à situer M. Perez, un Cubain au teint clair, peut-être, ou un natif de la Louisiane d'ascendance espagnole. La couronne de ses cheveux semblait avoir été repoussée jusqu'au milieu de son crâne et ses traits exprimaient une paisible assurance. Cet homme était renseigné sur Ryan. Il ne se formalisait pas de la tenue de son visiteur : chemise blanche fripée et cravate relâchée et de guingois. Ryan observait le personnage, arrêté devant l'étagère basse qui portait des bouteilles d'alcool, les verres et le seau à glace en argent. Près de ce bar, une fenêtre encaissée, en verre teinté, occupait toute la hauteur du mur, encadrant une vue sur la rivière de Détroit et sur le pont Ambassador qui filait vers le Canada. Il pleuvait toujours. L'eau dégoulinait d'un ciel blafard qui, depuis des jours, pesait sur la ville.

Ryan se demandait combien pouvait coûter une suite à l'hôtel Pontchartrain. Sur le bureau s'empilaient des papiers et des dépliants,

une grosse serviette était posée sur une chaise, à côté, et, derrière le bureau, une porte ouverte laissait entrevoir des lits jumeaux, aux couvre-lits jaune d'or et aux boiseries dorées... Ça va chercher dans les cent dollars par jour au moins, estima Ryan. Quant à son hôte, il pourrait bien être un homme de loi. Il en avait, en tout cas, l'apparence : non pas un avoué, mais l'avocat d'affaires qui a son cabinet dans un quartier du centre.

— Le métier que vous faites, comment l'appelle-t-on ?

M. Perez revenait sans se presser, avec un verre de whisky sur lit de glaçons.

— Ma profession ? Eh bien, ainsi qu'il est indiqué sur ma carte de visite, je suis conseiller financier, spécialisé dans la gestion d'affaires et les placements. Ça vous satisfait ? (Le sourire de M. Perez était aimable.)

— J'ai pensé que vous étiez avocat aussi.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser cela ?

M. Perez se pencha lentement, s'assit, son verre ballon à la main, puis s'enfonça dans le fauteuil.

— Une supposition, simplement.

— Les avocats, on loue leurs services, dit M. Perez. Inutile de faire leur métier. Et c'est tant mieux !

— Une question encore, si vous voulez bien... Comment ça se fait que vous connaissiez Jay Walt ?

— Je ne le connais pas, tout au moins, je ne le connaissais pas. Je l'ai employé une fois et il s'en est assez bien tiré. Vous comprenez, lorsqu'on est sur une piste, le meilleur moyen de se renseigner sur la personne, c'est d'examiner sa situation bancaire. C'est pourquoi je m'adresse d'habitude à quelqu'un de la partie. Ce Jay Walt devait figurer en tête de liste dans les pages jaunes de l'annuaire « Alliance-Crédit » ou quelque chose comme ça. Si ce n'est pas indiscret... il est de vos amis ?

— Non, dit Ryan.

— Et il ne vous est pas particulièrement sympathique non plus.

Ryan ne répondit pas.

— Moi aussi, je suis plutôt réticent à son égard, déclara M. Perez. Il a le genre à pérorer dans les ascenseurs. Alors réflexion faite, je me suis dit que je n'avais pas besoin de lui ici. Au cas, bien sûr, où vous auriez quelque chose à me dire.

— J'ai quelques tuyaux, oui, fit Ryan. Mais je ne sais pas encore dans quoi je me suis fourré, de quoi il retourne.

— Vous recherchez un actionnaire égaré qui, je l'espère, ignore qu'il l'est, égaré. En bref, voilà comment je procède. Je repère une société qui fonctionnait déjà au temps de la dépression, mais dont les actions étaient à l'époque au plus bas, ou même de nulle valeur. Je me

présente donc à la société en question et je leur dis : « Si vous me fournissez les noms de vos actionnaires dont la trace a été perdue, je vais essayer de les retrouver pour vous à mes frais. Ainsi, vous serez débarrassés de vos poids morts et vous pourrez mettre vos listes à jour. » Vous comprenez, il arrive qu'une société qui a envoyé un chèque à un porteur de parts se le voit retourner, ou alors c'est le rapport annuel destiné aux porteurs de parts qui revient à la direction, parce que l'actionnaire est mort entre-temps sans que la société en ait été avisée, ou qu'il est parti sans laisser d'adresse. En général, les responsables de la société ne se fatiguent pas à le rechercher. Ces gens-là font les démarches habituelles, puis, s'ils n'ont pu mettre la main sur la personne, ils portent son nom sur la liste des actionnaires en carence.

— Il y a une chose qui m'échappe, pourtant, comme je vous l'ai dit tout à l'heure : cet actionnaire perdu, en admettant qu'il soit en vie, bien entendu, il doit bien savoir qu'il possède des actions, pas vrai ?

— Vous seriez étonné, dit M. Perez. Il a pu, par exemple, ranger ses actions dans un coin, trente ans auparavant et ne plus jamais y penser. Ou alors, il croit que la société a fait faillite pendant la dépression. Une autre possibilité : il a hérité des actions, mais il ne s'est pas donné la peine de les examiner. Alors, elles dorment quelque part, au fond d'un tiroir, sous un tas de paperasses... Bon, la société me passe donc sa liste et je me mets au travail.

— Ces listes, on vous les donne sans contrepartie ?

— Et pourquoi pas ?

M. Perez leva sur Ryan un regard interrogateur.

— Eh bien, j'aurais pensé qu'un tel document serait considéré comme confidentiel. On imagine mal la direction d'une société acceptant le risque de livrer ses actionnaires à... enfin... à quelque opération dont elle ignore tout, n'est-ce pas ?

M. Perez sourit :

— Vous alliez dire « de les livrer à des margoulin ». Croyez-moi, monsieur Ryan, il n'y a rien d'irrégulier ou de louche dans ce que je fais. N'empêche que vous avez raison. Certaines sociétés hésitent. Elles veulent étudier très attentivement ma proposition, elles veulent en discuter, obtenir l'accord du Conseil d'Administration et tout le bazar. Eh bien, dans ce cas, j'ai ma méthode : je me mets bien avec l'un des sous-sous-directeurs de la société et je lui demande de me filer la liste – il sait bien que je ne tenterai rien d'illégal – pour éviter tout un tas de chinoïseries et de complications.

— Combien ça vous coûte ?

— Pas un radis. Oh, à l'occasion, j'envoie au type une caisse de scotch, ou un truc comme ça. (M. Perez s'était arrêté, mais Ryan restait silencieux.) Ça se fait couramment.

— Et ensuite vous essayez de retrouver l'actionnaire disparu ?

— En effet. Quand j'ai mis la main sur l'individu, je lui explique que, selon mes informations, il existe quelque part des valeurs à son nom qui représentent une certaine somme.

— Vous ne précisez pas de quelles valeurs il s'agit ?

— Non, il ne faut pas être trop bavard. Je lui propose donc de signer d'abord un accord, comme quoi il me revient un certain pourcentage sur la valeur globale des biens récupérés, la part de l'inventeur, en quelque sorte. Et quand il a signé, je lui dis de quoi il s'agit.

— Si je puis me permettre... il est de combien, votre pourcentage ?

— Eh bien, ça dépend. Si l'affaire a exigé beaucoup de travail il m'arrive de demander la moitié. (M. Perez prit une gorgée de whisky et alluma une cigarette. Il semblait tout détendu dans son profond fauteuil et pas mécontent de parler de ses petites affaires.) Voilà donc mon bonhomme qui se gratte la tête et qui se torture les méninges pour deviner la nature des biens qu'il est censé posséder, ou alors il pense à un héritage ou à je ne sais quoi... Il arrive même qu'il veuille consulter son avocat. Dans ce cas, je laisse faire. Des fois, ils se mettent à fouiner, ils découvrent les actions, ou alors le type, après je ne sais combien d'années, se souvient brusquement de son paquet de titres. Pour moi, alors, c'est le coup dur. Je dis : « Merci, Messieurs, et au revoir. » Mais si le bonhomme est complètement dans le cirage, il signe l'accord et me donne les pouvoirs pour négocier ses actions. Nous les revendons à la société ou en bourse, je prends mon pourcentage et tout le monde est content.

— Et s'il ne veut pas vendre ?

— Ça ne me dérange pas, du moment qu'il me paie mon dû.

Il y avait quelque chose, dans le chaleureux, dans l'amical M. Perez, qui gênait Ryan. Il essayait de l'imaginer sous d'autres éclairages : quelle tête faisait-il quand on l'envoyait balader, ou quand une affaire tombait dans le lac, ou quand un type lui déplaisait ? Déjà M. Perez, avec une belle désinvolture, avait éliminé Jay Walt.

— Et maintenant, dit M. Perez, parlez-moi un peu de ce que vous avez déniché et qui, selon vous, vaut plus de deux cents dollars par jour.

— Je m'étais entendu avec Jay Walt pour cent cinquante dollars et non pas pour deux cents.

— Eh bien, c'est qu'il aura compté sa commission. (M. Perez n'en semblait pas ému.) Bon, alors, qu'avez-vous pour moi ?

Ryan lui précisa, pour commencer, que Robert Leary avait trente-cinq ans et non pas soixante, qu'il avait fait ses classes à Détroit, sans les achever, et qu'il avait épousé une certaine Denise Leann Watson quelques années plus tôt.

— C'est donc ça, dit M. Perez. J'avais supposé, moi, qu'il avait l'âge d'homme en 1941, quand les titres ont été placés à son nom. Mais si je comprends bien, il venait tout juste de naître ?

— J'y arrive, répondit Ryan.

Il apprit à M. Perez que Robert Leary Junior n'avait jamais figuré sur la liste des résidents du 146 Arden Park. D'après les registres, le propriétaire et résident de l'immeuble était un nommé Allen Anderson, mort en 1941. Celui-ci avait légué la totalité de ses biens à sa femme et à ses enfants, à l'exception de quinze cents actions, cotées à l'époque à un dollar l'une. Le bénéficiaire en était un certain Robert Leary, employé de maison, depuis une vingtaine d'années, chez les Anderson.

— Le registre ne précise pas la nature des titres ?

— Je ne crois pas. Mais il porte d'autres indications, notamment des certificats de propriété.

M. Perez opina du bonnet :

— Il s'agit donc du père. C'est lui qui a hérité des actions. Peu après, son fils vient au monde et il reporte le portefeuille à son nom. Avec l'idée, sans doute, de lui payer ses études pour qu'il n'ait pas à se placer chez les autres comme son vieux. C'est sûrement ça, l'explication.

— Pour ce qui concerne ses études, je ne suis pas au courant, dit Ryan. Ce que je sais, c'est que votre type a fait des séjours dans des établissements d'un autre genre...

Il tira de la poche intérieure de sa veste quelques feuillets pliés, les ouvrit en regardant M. Perez.

— J'ai un ami, dit-il, qui est membre de la police de Détroit.

— Je vois que vous avez d'excellentes fréquentations, approuva M. Perez.

— Je suis passé le voir ce matin et j'ai pris quelques notes. Ça vous intéresse ?

— Je bous d'impatience.

— Robert Leary Junior est également connu sous le nom de Bobby Lear... commença Ryan. Né à Détroit. Orphelin vers l'âge de dix ans. Élevé chez des parents nourriciers... Je peux avoir leur nom, si c'est nécessaire... a fait ses classes au collège technique de Cass, a quitté l'école avant la terminale, a été mobilisé et envoyé au Vietnam, où, d'après les rapports des psychiatres de l'armée, il a été victime d'une grave dépression nerveuse au cours d'un pilonnage au mortier, du côté de Chen-Lai. Il est hospitalisé, puis renvoyé dans son unité, mais sous surveillance médicale, traité à la Thorazine. Il est évacué de nouveau et hospitalisé pour troubles mentaux au Japon d'abord, puis à Hawaii, enfin à Phoenixville, en Pennsylvanie, à l'hôpital de Valley Forge. Il en sort définitivement réformé pour désordres psychiques graves. Sa

démobilisation se fait régulièrement et une pension à vie lui est allouée. Alors, il retourne à Détroit et se met à tuer les gens.

— Allons bon, fit M. Perez. (Il allait porter le verre à ses lèvres, mais suspendit son geste.) C'est ce qui figure dans son dossier ?

— C'est ainsi que, moi, j'ai résumé la chose. D'abord, c'est une femme qui est battue à mort, une nommée Thelma Simpson, petite amie de Leary. (Ryan leva les yeux sur M. Perez.) Leary était déjà marié, à l'époque, mais le nom de sa femme n'est jamais mentionné dans les rapports de police.

« Deux jours plus tard, il abat Eugène Bailey, placier en drogue notoire, qu'il soupçonnait de s'envoyer en l'air avec Thelma Simpson. Au procès, l'avocat de Leary fait citer les psychiatres de l'hôpital de Valley Forge. Leary est déclaré irresponsable et envoyé à l'hôpital d'État, à Northville. Au bout de six mois, on le considère comme guéri et il est libéré.

« Leary est ensuite arrêté pour attaque à main armée – il aurait participé, avec deux complices, à un hold-up contre une société d'épargne et de crédit – mais, finalement, il bénéficie d'un non-lieu, car, devant la Cour, les témoins reviennent sur leurs précédentes déclarations et prétendent qu'ils ne peuvent reconnaître Leary formellement. Leary est de nouveau arrêté pour tentative de meurtre sur la personne de Ronnie J. Hughes, dans un repaire à drogués d'Orchestra Place, mais il est libéré sous caution. Une semaine plus tard, Ronnie J. Hughes est abattu par un inconnu devant un bar de la Douzième Rue. Trois jours après, on retrouve deux témoins de la fusillade chez les drogués, au bas de la Vingt-troisième Rue, près de la rivière, ligotés et tués à bout portant d'une balle dans la tête.

« Leary, cependant, s'est présenté à l'hôpital des Anciens Combattants d'Allen Park, en proclamant qu'il est le Président des États-Unis. Une semaine plus tard, il est admis à l'hôpital de Battle Creek, où il reste en observation pendant cinq jours en tout et pour tout.

« Revenu à Détroit, il blesse gravement par arme à feu le client d'un bar de l'avenue Cass, pour une dette de jeu de dix dollars. Mais, seule est retenue contre lui la charge de coups et blessures et Leary est transféré à Jackson pour purger sa peine de trois ans et demi à cinq ans de prison. Son avocat fait appel en produisant le dossier médical de Leary qui atteste des troubles psychiques graves. Leary est interné à l'hôpital d'État de Jonia, mais il en sort au bout de trois mois.

« Il tue d'un coup de revolver un nommé Teddy Smith, dit « Rien de Trop », au volant de son Eldorado blanche, sous les yeux du jeune Smith, âgé de trois ans, assis à côté de son père.

« Un indicateur de police qui connaît Leary a fait cette confidence : « Un jour, Bobby m'a dit comme ça qu'il avait pas à se faire de bile,

qu'il risquait pas de rester longtemps en taule, vu qu'il a mis au point un numéro qui ratait jamais. » Sur quoi, l'homme a pointé son doigt sur son front.

« Leary a d'ailleurs avoué au psychiatre d'un hôpital d'État qu'il avait environ vingt morts sur la conscience. Au cours de ses interrogatoires, après le meurtre de Teddy Smith, il a même donné aux flics, après avoir reçu la promesse de ne pas être inculqué pour les crimes en question, le nom de dix de ses victimes. Les flics ont vérifié ses déclarations, ont été convaincus de leur véracité et, pour huit au moins des cas, ont classé les dossiers. La plupart des victimes habitaient dans le même quartier que Leary et tous trafiquaient dans la drogue. Ils n'allaient pas laisser beaucoup de regrets, surtout parmi les policiers. Leary comparaît donc pour le seul meurtre de Teddy Smith. Déclaré une fois de plus irresponsable, il est placé au centre de psychiatrie légale d'Ypsilanti.

« En somme, au cours de ces cinq années, où se sont succédé arrestations, condamnations, appels et non-lieu pour cause de déficience mentale, où Leary n'a cessé de se balader entre la prison de Jackson et divers hôpitaux d'État, c'est à Jackson qu'il est resté le moins longtemps. Selon le témoignage répété des psychiatres, en effet, il est atteint de schizophrénie à tendances paranoïaques, une maladie mentale généralement considérée comme incurable. Sa dernière demande de révision a été expédiée du centre psychiatrique d'Ypsilanti : Leary y prétendait qu'il avait trompé les médecins en simulant la folie. Il se déclarait pour l'heure parfaitement sain d'esprit. La révision du procès a eu lieu, au terme de laquelle Leary a réclamé son élargissement. Le jury l'a cru sur parole pour ce qui est de son équilibre mental et l'a autorisé à retourner à ses bas-fonds. Cette décision date d'il y a deux mois.

— Hmm... plutôt moche, tout ça, n'est-ce pas ? fit M. Perez. Un vilain coco, ce client, on dirait ? Il ne sera pas facile à approcher.

— Je vais vous donner un supplément d'information qui me paraît aussi plutôt moche, annonça Ryan. Il n'y a pas que moi qui cherche Leary. Quelqu'un d'autre est après lui. Le fait est que j'ai passé une annonce dans les avis personnels : « Robert Leary Junior. Urgent » et un numéro... mon numéro de téléphone. Deux types ont appelé. Chacun prétendait qu'il était Robert Leary Junior... et tous deux m'ont tanné pour que je leur dise ce que je lui voulais. L'un d'eux m'a filé rencard au terminus des cars Greyhound, à neuf heures du soir. Mais personne ne s'est montré. En tout cas, je n'ai rien remarqué. Si ça se trouve, le type est bien venu, il a vu de quoi j'avais l'air, il a repéré ma voiture et maintenant il me surveille... je n'en suis pas certain, mais c'est possible. Mettons que l'un des deux soit le vrai Robert Leary... L'autre, si j'en crois mon intuition, cherche, lui aussi, à le loger et il

doit compter sur moi pour le mettre sur la voie.

— Ce Leary, il a bien un agent de probation ? Lui avez-vous parlé ?

— Leary, Bobby Lear n'a pas été libéré sous condition, il a été relâché, purement et simplement.

— Ainsi votre mission, si l'on peut l'appeler ainsi, a pris une tournure un peu particulière. Elle s'annonce plus difficile qu'il n'y paraissait à première vue ?

— Ce n'est pas tant la difficulté que le fait d'être mêlé à des flingueurs, dit Ryan. C'est quelque chose qui n'est pas prévu dans l'exercice de mon métier.

— Eh bien, peut-être qu'avec un petit encouragement... prononça M. Perez d'une voix paisible. Croyez-moi, je ne veux ni faire pression sur vous, ni vous avoir au baratin. La décision vous appartient entièrement. Je comprends votre appréhension, notez bien. Après tout, cet individu a tué. (M. Perez fit une pause avec, sur les lèvres, une ébauche de sourire.) D'accord, il a tout l'air d'un infâme salopard, ce Bobby Lear. (Il but une gorgée de whisky, puis releva ses yeux sur Ryan.) Mais vous n'aurez pas à l'affronter, ni même à lui parler, je n'en vois pas l'utilité, en tout cas. Ce qui me rendait service, c'est que vous me retrouviez son adresse, tout simplement. Vous relevez sa piste et vous la suivez où qu'il aille.

Ryan voulait entendre la conclusion :

— Vous avez fait allusion à un encouragement...

— Oui... j'ai pensé qu'un pourcentage serait, peut-être, plus intéressant qu'un arrangement à tant l'heure ou à tant la journée. À condition, il va sans dire, que vous le retrouviez et que je fasse affaire avec lui. Disons... oh... dix pour cent ?

— Dix pour cent de quoi ? Du portefeuille ?

— Oui, du portefeuille.

— À un dollar l'action, c'est bien ça ?

— En 1941 c'était la cote, en effet, dit M. Perez. Mais aujourd'hui, je pense que ça va chercher dans les cent cinquante mille. Faudra examiner aussi les dividendes qui se sont accumulés. Ça représenterait quelques milliers de mieux.

Ryan voyait déjà la somme inscrite : quinze grands formats – un joli chiffre. Mais il doutait encore :

— Je toucherai donc dix pour cent sur cent cinquante mille ?

— Si vous arrivez à lui mettre la main dessus et si je peux mener l'affaire à bonne fin, avec son assentiment.

— C'est bien dix pour cent des cent cinquante mille que je touche, insista Ryan qui se méfiait encore, et non pas dix pour cent de votre bénéfice ?

— Disons quinze mille minimum, déclara M. Perez. Je vais coucher ça sur papier et je vous remettrai l'engagement en bonne et due forme.

— Quelles sont les chances, à votre avis ? Vos chances de conclure un accord, je veux dire...

— Quatre contre une. Sur cent clients que je déniche, quatre-vingts me donnent blanc-seing. Oui, mais voilà : le gros problème, c'est de les dénicher. Finalement, tout se réduit à la question : quel temps est-il raisonnable de consacrer à une opération dont la rentabilité n'est pas garantie. Pour ce qui est de l'affaire qui nous occupe, je peux disposer d'une certaine marge. Je peux même me permettre de faire appel à vos services et de passer une heure en votre compagnie à discuter des termes de notre accord. Sinon, monsieur Ryan, je ne vois pas pourquoi vous seriez là, ni de quoi nous parlerions.

À travers le discours de M. Perez, on pouvait saisir certains traits du personnage, deviner ce que le vrai M. Perez avait derrière la tête et dans le ventre. Ryan s'en félicitait. Il s'agissait d'un marché. Et non du copinage de deux loustics qui décident d'aller ensemble à un match de base-ball.

— À moi, maintenant, de vous demander, fit M. Perez, quelles sont, d'après vous, vos chances de le retrouver ?

Ryan réfléchit un moment. Il faillit répondre franchement qu'il n'en savait rien, qu'il risquait même de ne jamais repérer le bonhomme. Mais il se ravisa :

— D'habitude, répondit-il, j'ai quatre-vingt-dix pour cent de réussites dans mes recherches. Mais, comme vous le disiez à l'instant, il y a le facteur temps. Si je n'avais pas à en tenir compte, j'améliorerais mon score.

Ryan ôta l'imperméable de ses genoux et le mit sur son bras. Il fit mine de se lever, mais, changeant d'avis, se renfonça sur son siège.

— J'allais oublier... vous avez bien dit quelque chose à propos d'un engagement écrit ?

*

M. Perez décrocha le téléphone pour commander son déjeuner, puis se ravisa et demanda la communication avec un M. Raymond Gidre, à New Iberia, Louisiane. Il porta le téléphone près du fauteuil et s'installa confortablement.

Au bout d'un moment, il se mit à parler :

— Raymond, comment ça va, petit ? Je parie que t'es en tête-à-tête avec un grand plat de langoustines et que t'as à portée de la main un grand demi bien frais... Quoi ? (M. Perez eut un rire.) C'est drôlement bon, ça aussi !... Pour en trouver ici, tu peux toujours courir... Ouais, ouais... Écoute voir, Raymond, ça te dirait de monter à Détroit pour quelques jours ?... Non, ce coup-ci, c'est pas tout à fait la même chose.

À ce que j'apprends, le bougre, il joue du flingue... Je ne blague pas, c'est vrai. (M. Perez écouta son correspondant et un sourire joua sur ses lèvres.) Ça, c'est parler !... On en a un ici, Raymond, et je crois qu'on tient le bon bout... Tu parles. Alors, tu vas te préparer et je te rappelle. Je te dirai à quel moment précis j'aurai besoin de toi... Parfait, Raymond. Alors sois sage et à bientôt.

M. Perez décrocha de nouveau et demanda le restaurant.

— Comment ça va ? demanda M. Perez. Auriez-vous des langoustines au menu ?... Non, pas de la langouste, des langoustines !... Je m'en doutais... Et des crevettes, vous en avez ?... Oui, des crevettes cuites à l'eau... Vous les décortiquez et vous les servez chaudes avec une sauce... Quoi ?... Bon, je vous rappelle...

M. Perez s'en fut vers le bureau et se mit à fouiller dans les papiers et les dossiers. Puis il ouvrit un tiroir... Voilà !... Il prit le menu et retourna vers son fauteuil, tout en l'étudiant.

De la saloperie.

Il n'avait plus qu'à se résigner, tâcher de décrocher l'affaire, en espérant qu'elle ne lui prendrait pas trop de temps.

CHAPITRE IV

— Il y a quelque chose dans ce type qui me gêne, expliquait Ryan. Tu vois ça ?... Un homme d'affaires, un conseiller financier qui se paie une suite au Pontchartrain à cent dollars par jour pour le moins... Eh bien, je lui parle de Robert Leary, de tous les mecs qu'il a rectifiés, et là-dessus il a un bon sourire et il me fait : « Un vilain coco, ce client, on dirait ? »

— Il a peut-être joué le désinvolte, répondit Dick Speed, histoire de t'impressionner.

Dick Speed, au volant d'une conduite intérieure Ford banalisée, tourna dans la rue Saint-Antoine et mit cap sur l'Avenue Gratiot, sans dépasser les vingt kilomètres heure.

— Ça m'étonnerait, dit Ryan. Il avait l'air tout à fait naturel... Tu comprends, ce qui m'embête, c'est qu'il n'ait pas été embêté à l'idée de frayer avec un tueur fou. Nom de nom... quand je pense que ce mec se balade en liberté !

— C'est possible, mais ce n'est pas sûr.

— Tu t'en fiches, en somme, protesta Ryan. Tu t'intéresseras à lui quand il aura tué son prochain bonhomme.

— Et toi alors ? Tu trafiques bien avec lui et ça n'a pas l'air de t'émouvoir.

— Merde, je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le trouver sur mon chemin.

— Eh bien, je vais te faire une promesse, petit gars. Ça va te remonter le moral. S'il te descend, ce taré, je te promets de le choper, dussé-je y laisser ma peau.

— Merci. Mais j'aimerais encore mieux que tu me dégottes un tuyau ou deux sur ce M. Francis X. Perez... Tu pourrais peut-être envoyer un télex... à Bâton Rouge, ou à New Orléans.

— Je vais tout simplement donner un coup de fil. Tu sais, on me croit sur une enquête-maison pendant que je me dépatouille dans tes histoires à la con.

— Le fait est que tu me dépannes drôlement. Va pas croire que je m'en rends pas compte...

— Et alors, quand c'est que tu me l'offres, ce gueuleton ?

— Quand tu veux. Tu me dis quel soir t' es libre.

— Tu parles ! En fait de gueuleton, tu vas me dire : viens chez moi, je t'ai préparé une de mes pâtées-surprise à la tomate ! (Il conduisait au ralenti, scrutant les devantures et les passants. Des gens de couleur,

pour la plupart.) Du picotin de merde, sauce tomate... ou un truc comme ça !

— Tiens, j'ai pas encore essayé ça... Où c'est, l'endroit ?

— À deux, trois rues d'ici. Il y a des chances que le gars y vienne à pied. Je l'ai jamais vu conduire une bagnole.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il viendra ?

— J'ai passé un coup de fil. On m'a dit qu'il est sûr de venir. C'est son jour de ravitaillement.

— Écoute, dit Ryan, ça m'ennuie de te prendre ton temps.

— Alors pourquoi tu le prends ?

— Je t'ai dit que je lui parlerai, au gars. T'as pas besoin d'être là.

— Toi, tu lui parleras, mais lui, il te parlera pas, répliqua Dick Speed. Pas si t'es tout seul. Il sera là, à se dévisser le cou, à se trémousser... T'as qu'à lui demander comment c'est, la vie d'un indic. Tu verras ! Il prendra peut-être un air détaché, mais ça ne l'empêchera pas de chier dans son froc... C'est là, à côté du drugstore.

Dick Speed dépassa quelques boutiques, puis le drugstore et un magasin à la vitrine barbouillée de blanc, portant des affichettes que, de sa place, Ryan ne put déchiffrer. Enfin, la voiture s'arrêta un peu plus bas, dans un emplacement parking, au bout d'une rangée de maisons d'un étage, vieilles d'une cinquantaine d'années, mais dont les lézardes et la décrépitude n'étaient pas imputables à l'âge.

— Moi, je croyais qu'il y aurait une enseigne : « Méthadone à toute heure. »

Dick Speed observait la rue, se retournait pour regarder par la lunette arrière la vitrine peinte en blanc.

— Ils savent bien la trouver, la baraque, ceux que ça intéresse.

— Ton mec, c'est un ex-drogué ?

— C'est un « ex » tout ce qu'on veut, à l'entendre. Mais, ses salades, faut en prendre et en laisser.

— Il s'appelle comment ?

— Tunafish ⁽¹⁾.

— Tunafish ? Tout court ?

— Avec un nom pareil, qu'est-ce que tu veux de plus ?

Une heure et dix minutes s'étaient écoulées quand, soudain, Dick Speed s'écria :

— Tiens, le voilà ! Sois patient et le ciel t'aidera ! Tu le vois, le criquet, avec sa coiffure « afro » ?

Ryan se pencha pour regarder par la lunette arrière. Il y avait deux jeunes Noirs devant la boutique, ils se séparaient, chacun partant de son côté, mais sans cesser de se parler.

— Ils sont tous les deux « afro » ? -

— Non, la coiffure à crans, ça s'appelle « super-flip », corrigea Dick Speed. T'y connais rien, dans la mode capillaire ! Notre gars, c'est

celui qu'a le manteau de cuir, celui qui remonte son col... Ah, le voilà qui s'amène, la conférence est terminée... L'autre, il s'appelle Lonnie. Il va faire son baratin aux gars des « stupés », il leur raconte des histoires intéressantes et, en contrepartie, ils ferment les yeux sur son trafic de hasch. T'as remarqué ses pompes à ressorts ? En chaussettes, il fait pas son mètre cinquante !

— Il approche, Tunafish, dit Ryan.

— T'en fais pas. Il m'a repéré.

Tunafish était presque à la hauteur de la voiture banalisée, il regardait ses occupants à travers le rideau du crachin. Dick Speed ouvrit la portière, descendit et ordonna, par-dessus le toit de la Ford : « Monte à l'arrière ! »

Le jeune Noir au corps maigre ne répondit pas, mais, avant de monter, il jeta par-dessus son épaule un regard inquiet. Dick Speed embraya, tourna au premier croisement et stoppa le long d'un terrain vague. Plus loin, on apercevait de vieux pavillons en planches. Speed coupa le moteur. Son ronronnement s'éteignit, le chuintement des essuie-glaces cessa. Le silence se fit à l'intérieur de la voiture. Dans le coin de droite, sur la banquette arrière, Tunafish était assis, les mains jointes sur ses genoux. Une pellicule humide faisait luire ses cheveux.

— Mon équipier, dit Dick Speed, veut mettre la main sur Robert Leary... Bobby Lear... Où est-ce qu'il faut le chercher ?

— Bobby Lear ? fit Tunafish d'un ton indécis, comme s'il cherchait à se rappeler l'individu.

— Arrête ton cirque, tu veux ? coupa Dick Speed. Alors, ce Bobby Lear ?

Ryan avait, tout prêt, dans la poche de son imperméable, un billet de vingt dollars. Il le tendit, plié en quatre, par-dessus le dossier.

Tunafish le prit, l'examina, puis, tout en le rangeant dans la poche de sa chemise sous le manteau de cuir, il jeta un coup d'œil à Ryan. On ne pouvait deviner, à sa figure, s'il était content ou non de sa prime. Son visage n'exprimait rien. Il détourna les yeux de Ryan pour regarder, droit devant lui, le pare-brise brouillé de pluie.

— Personne il sait où c'est qu'il crèche, dit enfin Tunafish. Personne l'a vu.

— L'est sorti du trou, dit Speed. Il a pas de raison de se cacher.

— J' sais pas. Si ça se trouve, il a eu vent de quelque chose...

— Y a des mecs qui s'intéressent à lui ?

— Des copains à lui, il paraît. Ils ont fait une réunion et ils ont décidé comme ça qu'il était temps que quelqu'un lui foute un rigolo sur le coin de la cafetière.

— Et qu'il appuie sur la détente ?

— Oui, pour le bien de l'humanité et de tous les enfants de pute en circulation, dit Tunafish. À l'heure qu'il est, avec lui dehors, personne

n'est plus en sûreté.

— C'est qui, ses copains ? demanda Dick Speed.

— C'est rien duraille, votre question...

Dick Speed jeta un coup d'œil à Ryan. Ryan mit la main à sa poche et en extirpa un deuxième billet de vingt. Tunafish le prit.

— Les affaires vont bien, hein ? dit Dick Speed, pour une journée merdique comme celle-là... Alors, tu disais ? Ces copains ?

— Vous savez ce que c'est. Ils sont là, ils se montent le ciboulot, ils roulent les mécaniques, ils racontent comment qu'ils vont l'allumer, ce cochon d'enfoiré, comment qu'ils vont le soulager de ses misères. Mais y en a qu'un qu'est foutu de le faire. Un beau matin, il se lèvera, sans shoot, sans rien, et il le fera... Vous savez de qui je cause ?

— Dis-le-nous.

— Bobby Lear, il a qu'un seul braquage à son actif. Vous êtes au courant ? Ça doit faire quatre ans.

— L'Épargne et le Crédit de Wyandotte ?

Tunafish opina du chef.

— C'est ça. Y avait Bobby Lear et deux autres. Bobby Lear s'en est tiré, faute d'être identifié par les fargues. Wendell Hays lui, il est mort. Alors, il reste plus qu'un. Vous avez qu'à consulter vot' sommier.

— C'est Virgil Royal, dit Dick Speed. Il a fait du temps à Jackson.

— Il a fait son temps et il est sorti.

— Alors, qu'est-ce qui se dit à son sujet ?

— Qu'il a une raison personnelle pour retrouver son pote. Y a l'humanité qui s'en trouvera bien et aussi Virgil Royal... Vous pigez ?

Ryan avait, lui aussi, une question à poser. Mais il attendait, écoutant les deux autres échanger leurs répliques à propos de Virgil Royal, des répliques dont il ne saisissait pas toujours le sens. Quand Tunafish eut terminé, il intervint :

— Et sa femme ? Vous savez où on peut la trouver ?

Tunafish avait de nouveau pris un air pensif et hochait la tête.

Dick Speed le pressa :

— Allez, t'as touché ton fric.

— Pour ça, dit Tunafish, j'étais même pas au courant que le gars, il était marida. Y avait bien une dame que je voyais avec lui, dans le temps, mais son nom, il m'échappe.

— Thelma Simpson, proposa Dick Speed.

— Non, Thelma c'est celle qu'il a bouclée dans un placard où qu'elle pouvait pas bouger et où qu'il l'a dérouillée à mort... Non, je pense à une autre dame, c'était avant qu'il parte à l'hôpital. Des cheveux longs, qu'elle avait. Très longs et tout blonds, vous connaissez le genre ? Je les apercevais de temps en temps, tous les deux... La dame, elle avait autour du cou de grosses perles à la con, un de ces colliers africains bidon, et elle buvait du vin, toujours...

— C'est quoi, son nom ? demanda Ryan.

— Attendez voir... je crois bien que c'était Lee. (Tunafish réfléchissait.) Ouais, c'est bien comme ça qu'il l'appelait : Lee.

— Vous les rencontriez de quel côté ?

— Ça dépendait... (Tunafish s'interrompit et sa figure parut s'animer pour la première fois.) J'y pense, c'est bien elle que j'ai aperçue, y a huit jours, ou peut-être quinze jours... C'était dans l'après-midi... elle était seule. C'est bien elle... les cheveux blonds... les grosses perles... et elle buvait du vin ! Même que je me suis dit : « Je la connais. » Et puis ça m'est revenu, oui. Mais elle avait changé.

— C'était où ? dans un bar ?

— Ouais, quelque part dans l'avenue Cass. Merde, je sais pas le nom du rade. C'est du côté du temple maçonnique.

— Vous pensez qu'elle habite dans le coin ?

— J'en sais rien. C'est possible. (Tunafish dodelinait de la tête, en rassemblant ses souvenirs.) Ouais. Je vois pas pourquoi elle traînerait dans le quartier si c'était loin de chez elle. C'est pas joli, joli, comme secteur. À six, sept heures du matin, les bars ils sont déjà ouverts.

— Qu'est-ce qu'il y avait de changé en elle ? demanda Ryan. Vous avez dit qu'elle n'était plus comme avant.

Tunafish fronça les sourcils dans un effort pour se représenter la femme : .

— Eh bien, j'sais pas, moi. C'est pas tant qu'elle avait changé... C'est plutôt qu'elle avait pas l'air en bonne santé. Vous voyez ?

Ryan ne parla guère, sur le chemin du retour, tandis qu'ils regagnaient la rue Beaubien, où il avait laissé sa voiture. Il pensait à la jeune femme, nommée Lee, à ses cheveux blonds, à son collier, à son verre de vin. Il l'imaginait sous l'aspect d'une racoleuse, la nana du genre tapageur, portant bottes et mini-jupe, qui prend son pied à se balader avec un tueur comme Bobby Lear. Retrouver cette Lee serait sa prochaine tâche. Et s'il n'arrivait pas à la « loger », c'est le type qu'il lui faudrait contacter, celui dont le nom avait été prononcé plusieurs fois... Virgil quelque chose.

Il demanda à Dick Speed :

— C'est quoi, déjà, le nom du type qu'a fait le braquage avec Leary ?... Virgil comment ?

— Virgil Royal.

— J'ai pas bien compris sa position.

— Ils ont braqué la société Wyandotte d'Épargne et de Crédit. Virgil a été condamné et Leary relaxé.

— Oui, ça, j'ai compris.

— Alors qu'est-ce qui te manque ?

— Je ne comprends pas pourquoi Virgil le poursuit. C'est parce que lui, il a écopé et que Leary s'en est tiré ?

— À mon idée, ce n'est pas si simple, dit Speed. On peut supposer que Leary a fait un arrangement avec qui de droit et qu'il a enfoncé Virgil. Mais ce n'est qu'une impression. J'étais pas sur l'affaire, va falloir que je vérifie tout ça.

— Et M. Perez, dit Ryan. N'oublie pas M. Perez.

*

Dick Speed lui téléphona le soir même :

— Alors, ça a marché ?

Ryan était assis sur son divan noir en simili cuir, il avait ôté ses souliers et posé ses pieds sur un coussin, lui-même posé sur le coffre-table-à-café.

— Je m'y suis mal pris, dit Ryan. J'ai laissé ma tire près de l'université de Wayne et j'ai mis cap au sud, en jetant un coup d'œil dans tous les bars de l'avenue Cass, jusqu'au temple, et j'ai encore poussé plus loin jusqu'au quatrième ou cinquième croisement pour plus de sûreté.

— Oui ?

— J'ai vu plein de tapins qui s'envoyaient leur premier godet et d'autres qui faisaient leur marché, mais aucune de celles que j'ai abordées ne répondait au nom de Lee.

— Quelqu'un t'a dit qu'elle faisait le tapin ?

— Non, mais c'est comme ça que je la vois, pas toi ?... Après ça, il a fallu que je fasse tout le chemin en sens inverse pour retrouver ma bagnole. Et toi, qu'est-ce que ça a donné ? demanda Ryan qui avait en tête M. Perez.

— Eh bien, c'est encore un peu plus compliqué que je n'avais cru, dit Dick Speed. Tu comprends, tout le monde est convaincu que Leary a enfoncé Virgil et que Virgil lui en veut pour ça. Mais ce n'est pas la bonne explication. En fait, Virgil est persuadé que Leary a gardé pour lui le fric du braquage et qu'il l'a dépensé pendant que lui, Virgil, était à l'ombre. Un magot d'environ dix-huit mille dollars.

— Si je comprends bien, la police a arrêté les mecs, mais elle n'a pas récupéré le fric ?

— Eh bien, pour ne rien te cacher, le nommé Bobby a bien piqué au caissier quelque chose comme mille sept cents dollars et ceux-là n'ont jamais été retrouvés. À l'heure qu'il est, il a dû les avoir dépensés. Mais tu comprends, à l'époque, on avait sous la main Virgil qui attendait son procès à la prison du comté. Alors, au cours de ses séances dans le cabinet du procureur, on lui a laissé entendre, comme par mégarde, que Bobby avait ramassé dix-sept mille grands formats et non pas dix-sept cents dollars, et qu'il les a planqués. Tu vois le

travail ? Virgil ne demande qu'à le croire, il y croit dur comme fer – même s'il a lu dans le journal que pas un billet n'a été dérobé – et ce n'est pas seulement parce qu'il se méfie de Bobby en tant que partenaire, c'est parce qu'il sait, pour avoir fait équipe avec lui, que ce type est capable de tout, qu'il est complètement givré. Y a des moments, il est foutu de vous enfoncer son rigolo au fond du gosier, comme ça, pour rien. Avec ce tordu, on peut s'attendre à tout... Toujours est-il que, d'après les poulets, c'est à partir de là que Virgil a fait son raisonnement, si tant est qu'il ait raisonné.

— Vingt dieux ! s'exclama Ryan. C'est donc vrai que vous montez des coups pareils, dans la police ?

— Eh bien, oui, que veux-tu ?... On n'arrive pas à coincer Bobby par les voies régulières pour le mettre hors d'état de nuire, alors on donne à Virgil des « motivations » dans l'espoir qu'il réussira là où nous, on s'est cassé la gueule. Tu t'imagines pas qu'il se trouvera des gens pour s'indigner et pour gémir sur la perte de Bobby Lear ?

— Si. Il y a moi, déclara Ryan. Nom de nom, il me le faut vivant... tout au moins pendant un certain temps. Et M. Perez ? T'as découvert quelque chose à son sujet ?

— Pas encore. J'ai pas eu le temps cet après-midi. Demain, si ce n'est pas trop tard.

— Écoute, rien ne presse. C'est juste une idée qui m'est passée par la tête... Si ça se trouve, ce gars, il est aussi vierge que son casier et il récite son rosaire tous les soirs avant de se coucher. Mais j'aime autant savoir où je mets les pieds.

CHAPITRE V

Elle avait des cheveux blonds, aux mèches collées qui lui tombaient sur les épaules, un collier de pacotille, un col roulé noir, des jeans et, devant elle, sur le comptoir, était posé le verre à eau à demi plein de vin de Californie. Elle dit : « Le sexe, vous aimez ? »

Ryan hésita. Puis il dit : « Mais bien sûr.

La fille reprit : « Et les voyages, vous aimez ? »

Ryan dit : « Oui, assez.

La fille dit : « Eh bien, va t'faire mettre chez les Grecs ! »

Elle était saoule – à deux heures de l'après-midi – mais on ne le devinait guère, à la voir perchée sur son tabouret de bar, croisant ses jambes gainées de coton bleu. Peut-être quand elle se lèvera, si jamais elle se lève... Elle avait le teint délavé de quelqu'un qui fuit le soleil et méprise le maquillage. Ses cheveux blonds, sales et ternes, s'aplatissaient sur son crâne et on distinguait leur racine plus sombre. Mais ce n'en était pas moins une belle fille. La trentaine... ou peut-être un peu moins. Elle buvait son Sauternes, fumait des cigarettes et semblait retranchée en elle-même.

— Pourtant vous le connaissez ?

— Qui ?

— Bobby Lear.

— Connais pas.

— Mais il y a une minute, quand je vous ai posé la question, vous m'avez dit... vous l'avez traité d'un nom...

— Je l'ai traité de bouffe-merde.

— Vous ne le tenez donc pas en haute estime. Mais vous le connaissez, c'est certain, insista Ryan. Vous sortiez avec lui, dans le temps, n'est-ce pas ? Si ça se trouve, vous le voyez encore. C'est ce qu'on m'a dit, en tout cas.

— Qui ?

— Ce type qui le connaît.

— Qui ? Qui ? Cui-cui-cui... Je m'fais l'effet d'un piau à la con...

Ryan s'arma de patience. Il le fallait bien pour faire parler une poivrote. Il avait le choix : ou tenir le coup en sirotant sa bière, ou quitter son tabouret et abandonner la partie.

Un jeune Noir, vêtu de marron, était installé au bout du bar, près de la porte. D'une élégance de champion sportif, insolite dans cet endroit. Tous les autres clients avaient, dans leur tenue, dans leur regard, quelque chose de défraîchi. Un autre homme, au bar, était

secoué d'une toux sèche. Deux types et une femme étaient assis autour d'une table. La femme, à tout moment, éclatait d'un rire strident qui raclait les nerfs. Décidément, on s'amusait bien au Bar du Bon Temps, dans son odeur de bière rance, avec le soleil encore haut qui perçait à travers les stores. C'était, en effet, la première journée de beau temps après une pluvieuse semaine, une journée sans trace de brouillard ni de fumée. Mais Ryan était coincé dans ce troquet de l'Avenue Cass, devant une bière en boîte.

La fille nommée Lee en était à son quatrième Sauternes, d'après le compte de Ryan qui avait payé les trois derniers. Elle vidait son verre en trois longues gorgées, mais en prenant le temps de griller deux cigarettes entre les rasades. Quand le niveau du vin baissait des deux tiers, elle semblait déjà impatiente de voir arriver le prochain verre.

— Je vous ai cherchée durant deux jours, reprit Ryan. Vous vous rendez compte ? J'ai pris l'avenue Cass tout en bas, à Wayne, et je l'ai remontée en faisant tous les bars. Et puis, aujourd'hui, j'entre ici, je vous vois, et j'ai comme une intuition... va savoir pourquoi ! Je demande au barman : « Dites, c'est bien Lee qui est assise là-bas ? »

— Je vous connais pas.

— Mais vous connaissez Bobby Lear. Robert Leary Junior. Comment vous l'avez appelé, déjà ?

— Tas de merde.

— Vous l'avez revu, ces temps-ci ?

Elle vida son verre et le reposa avec bruit sur le comptoir.

— Tavernier !

Le barman aux épaules osseuses ôta sa main de sa cuisse et son pied de quelque invisible support sous le bar, et s'avança.

— La même chose ?

Ryan acquiesça d'un signe de tête. Quand le barman eut ramassé et emporté le verre, Ryan reprit :

— Voyons, Lee... vous ne me prenez pas pour un flic, au moins ? (Il attendit la réponse, tandis qu'elle avalait une longue gorgée de vin, puis, suivant le rite, allumait sa cigarette. Ryan lui présenta une allumette.) Il faut me croire. Je ne suis pas flic... Vous voulez savoir ce que je suis ?

— Je sais ce que vous êtes, déclara la jeune femme. Je sais pas qui-cui-cui-cui vous êtes, mais je sais ce que vous êtes. Vous êtes un immonde salaud, un taré, hein ? Vous trimblez votre imper – c'est à ça qu'on vous reconnaît – par une belle journée comme aujourd'hui, vous emportez votre imper.

— Quand je me suis levé, ce matin, je ne savais pas qu'il allait faire beau.

— De la merde ! Vous sortez votre machin et vous le cachez sous votre imper et puis vous repérez un gosse – mettons une petite fille...

« Bonjour, mignonne... (Sa voix se fit mielleuse)... Tu veux le voir le gros serpent que j'ai là, en dessous ? »

— D'accord, mais quand il fait froid, je me contente de le décrire.

Elle tourna la tête et le regarda d'un œil ensommeillé.

— Tu veux me le montrer ? Vas-y ! Sors-le ! Tout le monde s'en fout, ici, tout le monde est gentil... Art ? Pas vrai que tu t'en fous qu'il sorte sa quiquette ?

— Si ça peut lui faire plaisir, dit le barman.

Il posa le verre de vin, la bière en boîte et ramassa un dollar vingt-cinq dans le tas de monnaie que Ryan avait laissé sur le comptoir.

— Je vous la montrerai un autre jour, dit Ryan. D'accord ? Pour l'instant, il faut que je dénêche ce type et je n'avance pas beaucoup dans mes recherches.

— Dis, ma jolie (d'une voix mielleuse) tu veux le voir, mon serpent ?

— Il fait dodo, le serpent. Il y est pour personne.

— Réveille-le. Vas-y. Je veux voir ce que t'as dans tes réserves.

— Et la femme de Leary, Denise, vous la connaissez ?

La fille se figea, voulut dire quelque chose, mais se contenta de le regarder d'un œil fixe.

— Vous la connaissez ?

— Pas très bien.

— Savez-vous où elle habite ?

Il attendit. Mais la jeune femme s'était détournée. Elle semblait recroquevillée sur elle-même. Au bout d'un moment, il la vit avaler une rasade de vin.

— Si vous tenez à vous démolir, pourquoi prolonger le jeu, avec cette bibine ?

Elle ne répondit pas.

— Moi, dans le temps, j'aimais surtout le bourbon sur de la glace pilée. Mais je buvais aussi de la bière et du vin et du gin, et de la vodka, et des Cuba Libre, et des Diet-Rite, sans parler du scotch et du whisky irlandais, mais c'est encore le bourbon que je préférais... N'empêche qu'un vrai alcoolique, il boit n'importe quoi, n'est-ce pas ? À quelle heure commencez-vous, le matin ?

Sans le regarder, elle prononça : « Va t'faire mettre ! »

Le silence se fit de nouveau. Il l'observa, tandis qu'elle portait son verre à ses lèvres.

— Bon, passons à autre chose. Combien de litres descendez-vous dans la journée ?

— J'en sais rien, dit la fille. Quelle serait votre estimation ?

— Si vous ne travaillez pas et disposez de votre temps, je dirais cinq à sept litres. Tout dépend de l'heure où vous commencez.

— De bonne heure, dit la fille.

— Après avoir dégueulé ?

— Avant, dit la jeune femme en le regardant droit dans les yeux. Avant de me tirer du plumard. Ensuite, je dégueule, ou alors je pisse au lit, c'est comme ça vient. Ça vous dirait de monter chez moi ? Curieux comme vous êtes... merde alors ! Je vous montrerai ce que j'ai fait ce matin.

— Je l'ai vu, j'y suis passé. Et voulez-vous que je vous dise ? Je me garderai bien d'y retourner.

La fille se pencha sur son verre de vin, l'air accablé. Pendant un moment, elle regarda le verre fixement, puis elle dit :

— Je suis pas encore prête pour vous rejoindre.

— Pourquoi remettre à plus tard ? Ça vous amuse donc à ce point ?

— Je ne suis pas prête.

— Vous l'êtes presque. Mais à chaque fois que vous remettez au lendemain la décision d'arrêter, vous rendez les choses plus difficiles. Qu'est-ce que vous espérez ? Emboutir un mur et mourir brûlée, ou être embarquée à l'hostau, au service de désintox ?... Bien entendu, vous êtes libre de choisir... je ne vais pas discuter avec vous ni essayer de vous convaincre... Je dirai simplement ceci... (il tira de son portefeuille une de ses cartes commerciales et la plaça sur le comptoir près du verre de vin)... pour vous tuer, il faut que vous ayez une très bonne raison. Est-ce que vous l'avez ?

La jeune femme, l'œil fixé sur son verre, ne répondit pas. Ryan descendit de son tabouret et quitta le bar.

*

Le jeune Noir en costume marron caressa les coins de sa moustache à la pirate. Il ramassa son chapeau à large bord, style Western, et s'approcha de la fille, affalée devant son verre de vin. Le grand type noir, à la belle gueule, joua de la hanche pour se jucher sur le tabouret voisin.

Il dit : « Alors, Lee, qu'est-ce qui s' passe ?

Elle lui jeta un regard ensommeillé, indifférent, et se retourna vers le bar.

— Il t'embêtait, le mec ?

— L' voulait me montrer son machin.

— Non, sans blague ? Il l'a montré ?

La fille resta silencieuse.

— C'est Bobby qu'il cherche, pas vrai ?... Dis-le-moi, Lee ?...

— Hé, Virgil, fit soudain la fille, le sexe, t'aime ça ?

— Le sexe comment ?

— Comment ?

- Je t'ai demandé de quel sexe tu causes ? Avec une nana ?
- J' sais pas, dit la fille, l'air soudain absent. Laisse tomber..

*

Au bout du fil, Dick Speed demandait : « Je ne te dérange pas, au moins ?

— Pas encore, dit Ryan. Quoi de neuf ?

— Je voulais juste te parler de tes nouveaux amis : des gens dignes d'intérêt à tout point de vue. Prenons M. Perez, par exemple... Il a tiré quatre ans et demi, entre 1968 et 1972, à Angola.

— C'est une prison, Angola, quelque part dans le sud ?

— Très juste, en Louisiane.

Pendant quelques instants, Ryan fut content de lui, son flair ne l'avait pas trompé.

— Pour détournement de fonds ou abus de confiance... Exact ?

— Inexact. Pour complicité de meurtre. Il a été convaincu d'avoir payé un lascar du nom de Raymond Gidre – un type qu'il employait à l'occasion – pour abattre un autre type. Celui-ci a bel et bien reçu cinq balles dans le buffet. Raymond a donc comparu en justice, mais, pour une raison que j'ignore, il n'a été inculpé que de meurtre sans préméditation. Il s'en est donc tiré avec huit ans de cabane... et il a été libéré... attends, que je regarde... il y a à peine quinze jours. Tu le connais aussi, celui-là ? Raymond Gidre ?

— Non, c'est la première fois que j'entends son nom. Mais Perez, comment ont-ils pu le coincer, prouver sa complicité ?

— Il était en affaires avec la victime et ils ont pu établir ses relations avec Gidre, grâce à des chèques, ou quelque chose comme ça, et puis je crois bien que les trois ont été aperçus ensemble. Évidemment, ce sont là des présomptions plutôt que des preuves. J'ai même l'impression qu'on a tenu compte de la rumeur publique, mais, enfin, ils ont écopé. Perez a fait appel, mais son appel a été rejeté.

— Tu pourrais me donner les détails de l'affaire ?

— Je te donnerai ce que j'ai. Et toi, tu veux bien me dire de quoi il retourne ?

— Je te l'ai dit : Perez m'a engagé pour retrouver Robert Leary. Je t'ai expliqué aussi le coup des actions en sommeil. Tu en sais autant que moi.

— Tu veux un bon conseil, petit gars ? Laisse tomber et retourne à tes assignations vite fait !

— C'est bien mon intention, dès que j'aurai mis la main sur le bonhomme. Personnellement, je ne suis pas mêlé à la combine. Je file l'adresse à Perez et c'est marre. Leary, je n'ai même pas besoin de lui

parler.

— Mais il te faut bien parler à Perez, dit Dick Speed. T'es en affaire avec lui.

— Oui, je fais un boulot pour lui. Tu crois que ça la fout mal pour mon matricule ? Merde, le job ne m'emballe pas plus que ça, mais il y a quinze sacs à la clef...

— C'est bon, mais souviens-toi d'une chose : les gens ne te filent pas du fric pour rien, à moins que tu ne leur en donnes beaucoup plus que tu ne t'en doutes !

— Une seconde, dit Ryan, que j'inscrive ça sur un bout de papier !

*

Ils échangeaient des répliques, puis se taisaient, reprenaient leur dialogue pendant quelques minutes pour retomber dans le silence que Ryan meublait en chipotant avec son « rouleau chinois » et son « chop suey ».

Enfin, il releva les yeux sur Rita :

— Tu sais combien de temps il me faut pour gagner quinze mille dollars ? Huit ou neuf mois ! Eh bien, avec de la chance, je vais me les faire en une journée.

— Pourquoi veux-tu te justifier ? dit Rita. Tu fais ce que tu veux.

— Je ne cherche pas à me justifier.

— Eh bien, c'est avec toi-même que tu discutes alors. Qu'est-ce que tu attends de moi ? Que je te dise : Vas-y ! Fonce !... Je t'ai déjà dit ce que j'en pensais.

— Mettons que j'y consacre une semaine... Si dans huit jours je n'ai pas retrouvé le type, je tire l'échelle.

— Écoute, trésor, ce n'est pas moi qui régis ta vie... Qu'est-ce que tu veux ? Ma permission ?

— Non, j'étale les arguments sur le tapis pour y voir plus clair.

— Pour quoi faire ? dit Rita. La décision, tu l'as déjà prise.

Peut-être qu'elle était plus fine qu'il ne l'avait cru. Ou alors, c'est lui qui était plus simplet. Rita avait raison : sa décision était prise. Alors à quoi bon discuter ? Et puisque la décision était sienne, il serait seul responsable de ce qui lui arriverait.

C'est tout.

— Tu veux bien me rendre un service ?

— Si je peux, dit Rita.

— Tu veux bien appeler les *News* et le *Free Press* demain ? Je voudrais passer une annonce dans les « avis personnels » à paraître après-demain.

— D'accord. Qu'est-ce que tu veux mettre ?

— Faut que j'y réfléchisse, que je choisisse bien mes mots.

Il regarda Rita, sourit. Il pouvait se détendre de nouveau, pour un moment à tout le moins.

— Tu veux qu'on passe à côté, qu'on s'étende un peu et qu'on se repose... Tu n'es pas fatiguée ?

Rita le regarda et ses traits s'adoucirent :

— Ah, je retrouve mon sale gosse ! T'es pas facile à piger, Ryan !

Rita le quitta un peu avant minuit.

À deux heures quinze, le téléphone sonna dans la chambre de Ryan.

*

— J' suis en pleine mouscaille, dit Lee. (Sa voix était faible, comme si elle parlait loin de l'appareil.) Dans la merde jusque-là... mais je ne veux pas... ! Je veux pas rester où je suis. Je veux pas être dans moi, mais j' peux pas sortir. J' sais pas comment faire.

— D'où m'appellez-vous ?

— J' suis fatiguée. Vous savez c'que je veux dire ?

— Je comprends.

— Merde, j'en ai plus que marre de gamberger et d'être enfermée là-dedans... et – merde ! – pas moyen... pas moyen d'en sortir !

— Lee, où êtes-vous ?

— Je... ça va fermer... faut que je rentre chez moi... Écoutez, j' suis désolée... N'y pensez plus...

— Donnez-moi votre adresse, dit Ryan. (Il essaya en vain de saisir les mots balbutiés.) Comment ? Répétez ça ! (Il saisit le répertoire et y nota la rue – l'avenue Cass – et le numéro... Au dernier étage, appartement 204. Sans doute à deux, trois cents mètres du bar.) Rentrez directement chez vous, d'accord ? Mettez-vous au lit. Mais... vous m'entendez, Lee ?... Ne fermez pas la porte à clef !

— J'y ai dit que ses histoires, j'avais rien à en foutre. Et même qu'il existe ou pas, je veux pas le savoir. Ce sale con...

Ryan attendit la suite. Mais Lee s'était tue.

— Vous parlez de qui ?

— Tiens donc ! De Bobby. Qu'est-ce que vous croyiez ?

— Il était avec vous ?

— C'est la vérité. Ce qui lui arrive, j' m'en fous. Et vous savez quoi ?

— Oui ?

— J' m'en suis toujours foutue... Mais lui, il veut que je...

Ryan attendit. Enfin, il demanda :

— Que vous fassiez quoi ?

— J’y ai dit d’aller s’ faire mettre.

— Écoutez, Lee, rentrez chez vous maintenant, d’accord ?... Vous m’entendez ?

— J’entends.

— Bon, dit Ryan. Je serai là dans vingt minutes.

CHAPITRE VI

L'homme, au bout du fil, demanda à Virgil Royal : « Toujours dans la sous-traitance ? »

Virgil reconnut sa voix : « Oui, dit-il, mais pour l'instant je suis sur un coup. »

— Je sais sur quoi tu es. Ce que je ne sais pas, c'est de quoi tu vis... Une nana qui t'a pris en charge ?

— Je fais gaffe, dit Virgil. Faut pas que je le rate, mon zèbre.

— Quelqu'un va bien t'affranchir quand il redescendra dans la rue. T'as pas à te casser la tête.

— Y en a d'autres, à part moi, qui le cherchent. Alors, s'agit pour moi d'arriver le premier, sinon je suis bon pour faire la queue... Mais t'as raison, une petite rallonge, ce n'est pas de refus... Tu vois ça dans les combien ?

— Je trouverai bien quinze cents billets pour un job vite fait. À boucler dans la journée...

— Toi, t'es trop occupé ou quoi ?

— Oui, merde ! dit la voix. J'en ai un, il a la bougeotte. Alors, ça me fait perdre un temps fou. Et un autre, qu'on me demande de livrer tout de suite. C'est pour ça que je t'appelle aux aurores. Si ça t'intéresse, je pourrai te filer de quoi tenir le coup peinard...

— De qui c'est qu'on cause ? demanda Virgil.

— Son nom, c'est Lonnie... l'a travaillé chez Sportree, dans le temps... Tu le connais ?

— Lonnie ? Les talons échasses et les harnais de dingue ? C'est une poupée d'amour, ce mec...

— Une poupée qui parle, dit la voix. Les flics, ils s'amuse avec, et lui, il leur parle... Ça t'intéresse. ?

— Ouais, ça ira... Que je réfléchisse... Il me faudrait une petite avance sur frais. Y a le chauffeur à payer... Moi, tout ce que je peux mettre dans l'affaire, c'est mon Hi-Standard calibre douze. Je le gardais en réserve pour qui tu sais.

— Ouais, un bon outil, ça, une sacrée défonceuse !

— J'y ai déjà limé le tarin, déclara Virgil.

— Si tu veux, moi, je peux te filer un beau joujou qu'a encore sa graisse d'usine, dit la voix. À toi de décider. C'est pas moi qui irais dire à un mec ce qu'il a à faire.

— J'sais pas. J'ai presque envie d'essayer mon engin avant le grand cirque...

- Ouais, comme ça, tu sauras dans quel coin il tire.
- Je serai chez toi dans pas longtemps. Je te dirai ce qui en est.

*

Une heure et quarante minutes plus tard, Virgil appela son beau-frère du foyer du Sportree, établissement situé dans West Eight Mile. Il lui dit qu'il voulait le voir. Le beau-frère protesta : « Dis donc, ça fait une trotte ! » Sa voix était tout ensommeillée. Virgil déclara que ce n'était pas loin, qu'il pouvait être rendu en un quart d'heure. Le beau-frère prétendit qu'il avait pas mal de choses à faire. Virgil répondit d'une voix patiente : « Tu m'écoutes, Tunafish ? Bon, je répète... j' suis au Sportree et je veux te voir. Pour te filer de l'oseille... Oui, tu m'as bien compris... En ce moment, c'est deux cent cinquante dollars. Mais attention ! Passé onze heures, j'enlève dix dollars pour chaque minute de retard. T'as pigé le truc ?... Dans ce cas, arrête tes salades et grouille !

Virgil avait appris la patience à la prison de Jackson. Il avait appris la patience en pensant à Bobby Lear dans l'atelier où il gravait les plaques d'immatriculation automobile – Michigan, l'État des Grands Lacs – et en imaginant comment il allait lui faire sa fête, à cet enchosé, dès qu'il sortirait du trou. Son avocat lui avait dit, il est vrai, que Bobby n'avait pas ramassé de fric dans l'opération Wyandotte, quelques dollars peut-être, mais c'est tout. Et, avait-il ajouté, si quelqu'un venait raconter à Virgil que Bobby avait raflé le paquet, c'était uniquement pour lui monter le bourrichon. Personne n'avait vu Bobby jeter du fric par les fenêtres... Il n'était pas dans la débîne, d'accord, mais il ne faisait pas d'extravagances. Alors ?... Virgil avait évité de parler de tout cela à Jackson. Il avait gardé ses pensées pour lui. Bobby avait-il, ou non, planqué le magot ? De toute façon, ça n'avait pas grande importance. Une fois libre, Virgil irait voir le gars : « Alors, Bobby, ça va comme tu veux ? »... le vanne habituel... et puis il lui demanderait : « Où c'est que tu l'as planqué, le fric ?... » Supposition que Bobby réponde : « Je suis content que t'en parles, je t'ai gardé ta part... » Cette part, faudrait, bien entendu, qu'elle se monte à huit ou neuf mille, la moitié du butin de Wyandotte, d'après ce qu'on avait dit. Si les choses se passaient ainsi, il dirait « merci », avant d'abattre le mironton d'une balle dans la tête. Mais si le gars cherchait à le travailler au baratin, il n'attendrait pas cinq secondes pour l'allumer, histoire de lui fermer le clapet une bonne fois pour toutes. Y avait pas deux façons de le neutraliser, ce tordu.

Virgil n'aimait pas Bobby. Il avait suffi d'un regard, d'un malaise vaguement ressenti pour le mettre sur ses gardes. Et il n'avait pas

aimé non plus la façon dont Bobby s'était tiré en le laissant en plan dans la chambre forte de Wyandotte, alors que les uniformes bleus et blancs s'amenaienent déjà le long du trottoir. Bobby et Wendell Haines avaient, eux, réussi à filer en emportant (peut-être) le liquide raflé aux guichets, mais, lui, il était resté à faire le poireau dans la chambre forte, comme un pauvre con.

Plus tard, Virgil avait appris la mort de Wendell Haines abattu dans sa chambre, et il avait envisagé deux possibilités : ou bien Bobby n'était pas bon pour partager le butin avec Wendell, ou alors il avait craint que Wendell ne se fasse alpaguer, qu'il ne mange le morceau et ne le balance.

Désormais, Virgil était seul sur la touche. Il s'était promis, une fois libéré, de se pointer chez Bobby, mais connaissant la belle nature du personnage, que pouvait-il attendre de lui ? Bobby allait-il l'accueillir d'un « Salut, petit ! », allait-il lui passer le bras autour du cou et lui payer un gueuleton ? De la merde ! Bobby lui fracasserait le citron vite fait ! À moins qu'il ne veuille placer un boniment d'abord, pour l'endormir... en tout cas, ça ne changeait rien. Bobby Lear était un tueur. Aussi, pendant son séjour à Jackson, Virgil s'était-il efforcé d'acquérir la maîtrise de soi.

Mais une déception l'attendait à sa sortie, alors qu'il avait déjà acheté son fusil Hi-Standard calibre douze : Bobby Lear s'était une fois de plus fait emballer et avait été transféré à l'hôpital d'État. Virgil avait donc été obligé de s'armer de cette patience à laquelle il s'était entraîné, en attendant que Bobby soit libéré et qu'une fois libéré il se risque dans la rue. Et le peu de patience qui lui restait, il fallait maintenant qu'il l'utilise à suivre à la trace une pochétée, la femme à Bobby.

*

Tunafish, sortant du soleil, s'enfonça dans la pénombre, jeta un coup d'œil au reflet dans les glaces murales, derrière le bar, aux tabourets vides, puis aux boxes, de l'autre côté du foyer. C'est vers les boxes qu'il se dirigea. Il savait trouver Virgil par là, à cause du chapeau. Le chapeau de Virgil Royal, personne n'avait le pareil.

Virgil lui dit : « Deux cent dix dollars... »

Tunafish, tout en se glissant dans le box, consulta sa montre : « Hé ! Tu charries !... Deux cent vingt ! »

— Soit. Deux cent vingt, dit Virgil. Tu veux boire quelque chose ?

— J'ai pas pris mon petit déjeuner, pas eu le temps...

— Tu veux un café ? Un lait ?

— Me dis pas que t'as le pognon sur toi, tu m'fais marcher.

Tunafish s'efforçait de parler d'un ton calme, comme Virgil, mais c'était justement le calme de Virgil qui le rendait nerveux et méfiant. Virgil avait changé, depuis sa sortie, il paraissait plus fermé, comme s'il avait un secret à garder.

— Ma parole, t'as tout l'air de sortir de ton plume ! dit Virgil.

Il tira une liasse de billets de la poche de sa chemise, sous la veste marron, et en détacha deux billets de cent et deux de dix.

— Tiens, tu te sentiras mieux.

Tunafish prit les billets tout neufs, et c'est avec plaisir qu'il les plia et qu'il les fourra dans la ceinture de son pantalon.

— Alors, qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Comment ça marche, toi et Lavera ?

— Bien. On se débrouille.

— C'est ça. Du moment que Lavera, elle travaille.

— Moi aussi, je rapporte du fric à la maison, s'indigna Tunafish. Qu'est-ce que tu crois ?

Le chapeau de Virgil pivota vers lui. Le visage de Virgil était paisible.

— Tu t' souviens d'un petit gars nommé Lonnie ? L'a travaillé pour Sportree, dans le temps.

Tunafish se redressa, parcourut du regard le foyer vide : « Ouais, l'était barman de nuit ici. Mais c'est fini, maintenant... »

— J'ai dit « dans le temps »... Tu sais où il travaille, à présent ?

Tunafish eut envie de lui couper ses effets, à Virgil, de l'épater. Il dit : « Lonnie, il connaît pas Bobby Lear. Y avait des gars, un jour, dans un rade, qui causaient de lui, de Bobby Lear, et je me souviens que Lonnie, il a dit qu'il savait pas qui c'était. »

Virgil attendait, sans s'énervier : « Qu'est-ce que je t'ai demandé ?

— Quoi ?

— Je t'ai demandé : tu sais où il travaille ?

— Lonnie ? Merde, il fourgue. L'a toujours fait ça. Du temps où il bossait ici, il plaçait son herbe pareil.

— C'est un bon copain à toi ?

— Ouais, plutôt.

— Tu le vois souvent ?

— Ben oui... Tu sais ce que c'est. On se rencontre à droite, à gauche. Des fois au Centre Méthadone.

— Et toi, la désinto', c'est terminé ?

— C'est en cours.

Virgil sourit : « C'est Lavera qui te pousse au cul, je parie ! Toute petite déjà, elle était raisonnable, une vraie petite mère... » Virgil regarda Tunafish dans les yeux : « Bon ce que je veux, c'est que tu appelles Lonnie. »

Tunafish resta figé. Ça y était, Virgil lui parlait business, mais

Tunafish ne s'était pas attendu un instant à ce que Lonnie y soit mêlé. Il avait pris les questions de son beau-frère pour une sorte d'entrée en matière, de mise en train, de mâche-à-vide... et voilà que Lonnie revenait sur le tapis.

— Tu lui diras que tu veux le voir, dit Virgil. Que t'as un lot d'herbe, qualité extra, qui l'intéressera sûrement.

— Je connais pas son numéro, déclara Tunafish. J' sais même pas s'il a le téléphone et j'ai pas son adresse non plus. Sans char !

— Je t'ai donné deux billets de cent et deux de dix... Sur l'un des fafs de dix, y a son numéro de marqué.

Virgil ne le quittait pas des yeux.

Tunafish essayait de penser vite et d'agir calmement. Il voulait aussi éviter de poser des questions.

— C'est pas sûr qu'il soit chez lui.

— Je parie, moi, qu'il y est... Tu lui dis que tu viendras vers six heures, six heures et demie, avec un échantillon.

Tunafish écoutait attentivement en dodelinant de la tête. Mais il ne bougeait pas.

— Allez, va, appelle-le et fais ton boniment. (Tunafish se leva, sortit du box.) Attends !... S'il répond qu'il peut pas te voir à cette heure-là, tu lui dis que tu le rappelleras... C'est vu ?

Virgil suivit des yeux son beau-frère qui s'en allait vers le téléphone mural, qui tirait les billets pliés de sa ceinture pour lire le numéro inscrit sur le billet de dix – épaules étroites et voûtées, chevelure en boule « afro » – un gamin maigre dans un manteau de cuir trop grand. Il allait faire preuve de bonne volonté, il allait livrer son pote à son beau-frère sans demander pourquoi. Il savait que, quel que soit le motif, la chose était inéluctable. Ouais, Tunafish comprenait la situation. Il n'était pas au courant de tout, mais il en savait suffisamment.

Il revint, se glissa dans le box.

— L'a dit qu'il peut pas être chez lui à six heures, qu'il a rencard en ville.

Virgil sourit, se cala contre le dossier rembourré. Tunafish l'interrogeait du regard, mais Virgil restait silencieux.

— Quand c'est que je dois le rappeler ?

— Ça va, ça va. Fallait seulement que je m'assure qu'il allait bien à son rencard.

— C'est quoi, ce rencard ?

— Un salon de beauté, dit Virgil. C'est là qu'il se fait mettre en plis « superflip ». Tous les vendredis, il s'y pointe, Lonnie, à six heures trente. Quand les dames sont parties.

— Un salon pour dames, eh ? s'exclama Tunafish. Ça alors ! Il en a jamais causé à personne. (Il hocha la tête, sourit, soulagé enfin parce

que son rôle dans l'affaire était terminé.) Dire que Lonnie, il se fait bichonner dans un salon pour dames ! Je le vois, tiens, avec son costard rouge en soie et ses gants de golf rouges et ses tatanes rouges à talons... je le vois d'ici !

— Tu le verras de là-bas, dit Virgil, puisque tu y seras. Merde ! Tu crois que je t'ai payé pour quoi ? Pour passer un coup de fil ? C'est toi qui seras mon chauffeur, petit gars.

*

Virgil était satisfait de la tournure que prenaient les événements. Sa patience allait être récompensée. Un coup de pot d'avoir aperçu, dans l'après-midi, ce foutu Blanc dans sa Pontiac bleu clair – çui-là même qui avait cherché à joindre Bobby Lear, qui s'était amené à la station des cars et qui s'était planté devant les W. -C. à se démancher le cou, comme un qui ne sait pas ce qu'il fait là. Tout à l'heure, une fois rempli le contrat, Virgil retournera au Bon Temps et il posera à Lee quelques questions sur ce foutu Blanc.

Virgil se sentait si euphorique qu'il songea à filer un autre billet de cent à son beau-frère.

Un bon choix, aussi, cette camionnette de teinturier conduite par Tunafish. Personne ne s'apercevrait de sa disparition avant le lendemain. Une aubaine enfin, la pluie qui, vers les cinq heures, s'était mise à tomber en un crachin glacé. Personne ne s'étonnera de le voir déambuler dans la rue en imper... Un coin à tourner, cent cinquante mètres à parcourir le long des vitrines et c'était là : une boutique aux rideaux orange et la mignonne enseigne portant ces mots : « Salon au Poil ».

Virgil avait laissé son précieux chapeau dans la camionnette, sur le siège, à côté de Tunafish, et avait enfilé un bonnet en tricot qui lui emboîtait la tête et lui cachait le front. Il avait passé sa main droite dans la fente de l'imper à hauteur de la poche, et serrait contre sa jambe le Hi-Standard calibre douze, le canon pointé vers le sol. Près de cinq livres d'acier, bien que le canon en eût été scié ainsi qu'une bonne longueur de crosse. Une clochette tinta, lorsqu'il ouvrit la porte. Personne ne l'entendit. La première salle, avec son bureau nu et ses couchettes vides, était déserte, tout comme la section voisine avec ses tabourets et ses glaces éclairées. Les deux hommes se trouvaient dans la pièce du fond, près des sèche-cheveux : un petit personnage à la toison sombre, en chemise blanche d'escrimeur, le col ouvert, et Lonnie, en pantalon de soie rouge, une serviette sur ses épaules, le torse nu. Virgil s'avança vers eux.

C'est alors qu'il remarqua la résille – oui, Lonnie portait une résille

qui maintenait en place les rouleaux de son « superflip ».

Le petit derche rebondi tendant la soie rouge, la main sur la hanche, les chaînes dorées et les pendeloques sur sa poitrine nue de poulet. Il doit se faire chatouiller les tétons par le petit merlan, ma parole !... Un Rital ou un Grec, celui-là. Pendant un moment, les deux devisèrent avec de petits rires, puis Lonnie courba la tête et plongea sous le séchoir. Le coiffeur se mit en devoir d'en régler la position, abaissant les chromes étincelants du casque sur les ondulations de Lonnie.

Lonnie leva les yeux, vit Virgil et cessa de parler. Le petit patron du salon vit l'expression de Lonnie et se retourna. Le silence se fit dans la salle. Les deux types désespérés, effrayés, semblaient sur le point de s'accrocher l'un à l'autre, chacun cherchant la protection de l'ami. Peut-être Lonnie avait-il reconnu Virgil. Peut-être pas. Aucune importance...

Et puis les événements prirent une tournure inattendue.

Tandis que, de sa main gauche, Virgil tirait la fermeture à glissière de son imper, le petit coiffeur, rital ou grec, parut brusquement prendre conscience de quelque chose. Il marmonna : « Ma parole, c'est un hold-up ! »

Virgil n'avait pas prévu cela. Du coup, il n'eut pas un mot à dire. Déjà, le coiffeur était en train de lui expliquer que la caisse, celle qui se trouvait dans le salon de devant, il l'avait vidée. La recette de la journée avait été rangée là, dans cette petite pièce, à côté, dans le cagibi. Il allait la chercher si Virgil était d'accord... Oui ?... Mais, en toute honnêteté, c'étaient surtout des chèques. Ça ne vous intéresse pas, les chèques ?... Virgil répondit qu'il n'en voulait pas. Le coiffeur disparut dans le réduit. Il en sortit très vite, tout en fourrant une liasse de billets dans une enveloppe portant, dans le coin, les mots : « Salon au Poil ». Il tendit l'enveloppe à Virgil. Virgil dit « Merci ».

Il mit le fric dans sa poche de gauche. Puis sa main réapparut pour libérer la fermeture à glissière et rejeter le pan de l'imperméable. Le nez camus de l'épais calibre surgit.

— Et merci à toi, mignon, dit Virgil au jeune garçon assis dans le fauteuil, la poitrine nue sous les chaînettes, la résille sur la tête, la bouche ouverte.

Virgil visa soigneusement et expédia à Lonnie la charge de son calibre douze, à trois mètres de distance, puis, de sa main gauche, il appuya sec sur la détente et atteignit encore le garçon, sans avoir visé une région précise de son corps. Le coup, néanmoins, arracha Lonnie à son fauteuil et l'envoya valdinguer, cul par-dessus séchoir, dans un fracas épouvantable. Une glace murale éclata et s'effondra, laissant le mur nu. Le petit propriétaire du salon recula, se mit à hurler.

Virgil le regarda, le sourcil froncé, surpris par ce beuglement de

détresse. Enfin, il baissa le canon tronqué de son fusil, rabattit sur l'arme le pan de son imperméable et remonta la fermeture à glissière. Le coiffeur se tut. Virgil fronçait toujours les sourcils, mais, maintenant, ses traits exprimaient non plus l'irritation, mais une certaine sollicitude.

Il dit : « Ressaisis-toi, mon pote », et quitta la boutique.

CHAPITRE VII

Cette extrémité du couloir était plongée dans l'ombre. Sur le mur, près de la porte, il y avait bien une applique en forme de chandelier avec ses coulées de cire, mais elle ne portait pas d'ampoule. Ryan dut gratter une allumette pour vérifier le numéro de la chambre : 204.

Il prêta l'oreille un moment avant de manœuvrer la poignée. Celle-ci avait du jeu. Elle branla, mais ne voulut pas tourner. Ryan frappa légèrement et attendit.

— Lee ?... Vous êtes là ?

En passant devant le bar du Bon Temps, il avait constaté qu'il était vide... Si donc elle n'était pas chez elle...

Il frappa de nouveau, cette fois un peu plus fort, mais sans s'énerver. Il attendit encore. Aucun son. Le silence. Puis un léger craquement. Mais il ne venait pas de l'intérieur.

Une silhouette était apparue à l'autre extrémité du couloir, dans la clarté orangée et diffuse de la cage de l'escalier. La silhouette sombre, coiffée d'un chapeau, s'approchait, s'engageait dans la zone non éclairée.

— Vous êtes enfermé dehors ? demanda Virgil.

Un homme de couleur, plus grand que Ryan, à trois heures du matin, dans un couloir obscur. Ryan se dit qu'il n'était pas en position de discuter : si le gars était armé, il lui donnerait tout ce qu'il voulait... Le ton courtois, il ne fallait pas trop s'y fier.

— En principe, il y a quelqu'un dans la chambre, expliqua Ryan. Cette personne m'attend, mais il se peut qu'elle soit dans les vapes.

— Voyons un peu ça, dit Virgil.

Ryan s'écarta. Virgil s'approcha de la porte, agita la poignée, puis tira de la poche de sa veste un trousseau de clefs. Ryan crut d'abord qu'il avait un passe. Mais non, il choisissait ses clefs à tâtons, tentait de les introduire dans le trou de la serrure.

— Vous êtes le gérant ?

— Je vous ai vu devant cette porte, alors j'ai pensé que vous aviez paumé votre clef.

Étrange, ce type qui fait le poireau dans un couloir à trois heures du matin.

— Vous habitez ici ?

Virgil ne répondit pas. « Je crois que ça y est, dit-il. Ouais... »

Il poussa doucement la porte, prit le temps de regarder à l'intérieur, puis s'effaça.

— L'est couchée sur son lit, vot' copine.

Une faible lumière tombant d'une source invisible éclairait les jambes de la fille, toujours serrées dans leurs jeans, au bout de l'étroit divan. Ryan s'avança sur le lino en s'efforçant d'étouffer le bruit de ses pas. Il pouvait entendre maintenant le souffle de la jeune femme, couchée sur le dos, dans une position inconfortable, le corps tout de guingois, les hanches tordues comme si elle avait tenté de se retourner, mais avait renoncé à l'effort. La pièce sentait le renfermé. La seule lumière, une ampoule de cinquante Watts, pendait au plafond du coin-cuisine. Le robinet de l'évier gouttait ; sur la paillasse, de la vaisselle sale, un carton de lait, un pain à l'emballage déchiré, un pot de beurre de cacahuète sans couvercle ; par terre, trois bouteilles de vin vides, d'une contenance de deux litres. L'unique fenêtre de la pièce, près du lit à la boiserie sombre, n'avait pas de rideaux, mais le store, maculé de taches brunes, était tiré jusqu'à l'appui. Ryan imaginait la fille, dans la journée, par beau temps, dans la pénombre et le silence de cette chambre, le store baissé interdisant le passage au soleil et à ce quelque chose de l'extérieur qui faisait peur à Lee. Seule avec sa bouteille, se sentant à l'abri tant que le vin n'était pas épuisé, blottie dans son fauteuil à bascule, fumant des cigarettes, oubliant de les fumer et piquetant de brûlures le bois de la table.

Un séjour de trois semaines à l'hôpital de Brighton ne lui ferait pas de mal, si tant est qu'elle puisse se le payer... ou alors à la Croix Bleue. Sans doute ne pouvait-elle s'offrir ni l'un, ni l'autre. Il fallait bien compter dans les neuf cents dollars... Lui, Ryan, en avait trois mille déposés à la banque, qui lui rapportaient cinq et demi pour cent. Avait-il vraiment à ce point envie de l'aider à s'en sortir ?

Ryan entra dans la salle de bains, tâtonna pour trouver l'interrupteur et alluma. C'était bien un intérieur d'alcoolique : les taches de rouille dans le lavabo, par terre, une serviette sale portant la marque d'un hôtel, la chasse d'eau qui chuinte, l'écheveau de cheveux emmêlés sur le peigne, une brosse à dents, un tube dentifrice tordu... Ryan inspecta l'armoire à pharmacie. Pas d'ordonnances, pas de tranquillisants. Tant mieux. Un flacon d'Excédrine presque vide... Avant de partir, il jetterait un coup d'œil au frigo.

Il avait oublié le grand Noir et ne songea pas à parcourir la chambre du regard, à jeter un coup d'œil vers la porte restée ouverte pour voir s'il était encore là. Mais, comme il s'agenouillait près du divan et se penchait sur la jeune femme, il perçut le grincement léger, régulier du fauteuil à bascule.

Le grand Noir, installé dans le fauteuil, observait Ryan, le bord du chapeau rabattu sur l'œil.

Ryan se tourna de nouveau vers la fille et écarta les cheveux de sa joue. Les yeux de Lee étaient ouverts, elle le regardait.

— Ça va ?

— Ça va. Très bien. (Ses yeux se fermèrent, s'ouvrirent. Elle n'avait pas l'air d'aller très bien, si tant est que la formule avait pour elle une signification quelconque.)

— Je voudrais vous poser une question ou deux avant de vous laisser vous reposer, dit Ryan. Vous avez du Valium ici ou une drogue du même genre ?

— J'ai... du Librium, peut-être bien...

— Où l'avez-vous mis ? Il n'y a rien dans la salle de bains.

— J' sais pas... (Sa voix était ensommeillée et ses lèvres remuaient à peine.)

— Allons, Lee, où le rangez-vous ?

— J' sais pas. Par là...

— N'en prenez surtout pas. Vous m'entendez ? Je pense que vous allez vous réveiller bientôt et que vous ne trouverez plus le sommeil, mais ne prenez pas de cachets, rien, à part l'Excédrine qui ne vous fera pas de mal... Lee ?

Il lui toucha l'épaule, attendit qu'elle rouvre les yeux.

— Vous avez de la famille en ville ? Votre mère, votre papa, où sont-ils ?

— Non... j'ai pas... Ils habitent pas ici. Ils sont à la maison.

— Où c'est la maison, Lee ?

— Bon sang, dites-le-moi, vous !... La maison... merde !... je ne sais pas.

— Et les amis ?

— Quoi ?

— Vous connaissez bien des gens ici ? Vous avez des amis ?

— Des amis... merde alors ! J'en ai pas, d'amis. Mes amis, z'ont disparu... (Elle semblait s'être réveillée.)

— Il y a bien des gens que vous connaissez... à Détroit... dans le quartier ?

Mais elle n'était pas éveillée. Elle était là, mais aussi ailleurs, tourbillonnant autour de quelque chose d'insaisissable. Ryan se souvenait de ses propres misères : on tombe à la renverse, on lève les yeux sur du néant, on est dans le brouillard. Le léger grincement du fauteuil à bascule était toujours perceptible.

— Lee, voyons, tâchez de vous rappeler un nom. Des gens que vous voyiez dans le temps.

— Je connais personne... si... hé... je connais Art.

— Qui c'est, Art ?

— C'est un con... Non, c'est un brave type, il y peut rien, s'il est con.

— Lee, qui c'est, ce Art ?

— Le tavernier. Vous savez bien... Art !... Arty !... Mais faut pas

l'appeler comme ça. Il serait foutu de trafiquer votre gnôle...

— Et Bobby Lear ? fit Ryan. Vous le connaissez, celui-là ?

Il y eut un silence. Le grincement du fauteuil à bascule cessa, puis recommença au ralenti.

— Il vous a téléphoné, Lee... vous me l'avez dit ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Dites-le-moi !

Brusquement, elle éclata de rire : « C'est la meilleure, ça ! J'y ai dit : c'est moi que tu viens chercher maintenant ? Tu manques pas d'air, mon vieux, merde alors ! »

— Qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

— Il m'a demandé de l'aider... ce culot ! J'y ai dit : Non mais, tu t'rends compte, mon salaud, où c'est que je me trouve à l'heure qu'il est ? Où c'est que tu m'as amenée ? Au fond d'un trou, oui, c'est là que je suis... (Sa voix se fit plus aiguë.) et je peux pas en sortir !

Ryan lui caressait les cheveux. Le front était froid, poisseux : « Ça va s'arranger, dit-il. Où peut-on le trouver, Lee ? D'où il vous a appelée ? »

Le grincement s'arrêta.

— J'y ai dit : quel effet ça te fait, petit gars... petit gars de merde !... J'en ai marre, vous savez, marre de toute cette vieille chierie !

— Alors, que lui avez-vous dit ?

— J'y ai dit : quel effet ça te fait d'être dans la merde, pour changer ? (Elle essayait de se relever.) J'ai envie de vomir !

— Venez...

Ryan la soutint. Mais Lee s'affala en avant, la tête ballottante, les yeux au sol. Puis Ryan sentit qu'elle cherchait à se dégager et la lâcha. Elle se laissa retomber sur le lit.

— On verra ça demain matin, marmonna-t-elle. Non... ce qu'il me faut... si, des fois, vous aviez ça... une bouteille bien glacée de Pully... de Pouilly... merde... ou même une bouteille tiédasse, un kil de tord-boyaux pour négros... J' m'en fous, n'importe quoi !

Ryan attendit. Elle expulsa son souffle lentement, enfonça sa tête dans l'oreiller.

— Où est-il, Lee ?

— Dans une taule... Ça s'appelle le Mont quelque chose. C'est par là-bas, vous savez, du côté de... le Montcalm !... C'est ce nom-là.

— Un hôtel ?

— Ouais, un hôtel pour tapins et pour des types comme... Je ne peux pas, non, j' veux plus le voir... Pas ça ! Je vous en prie.

— Il vaut mieux vous déshabiller maintenant et vous coucher dans les draps. Vous voulez bien ?

— Fichez-moi la paix !

— Lee, demain matin, je reviendrai. Ne sortez pas d'ici, d'accord ?

Et vous ne buvez rien. Il me faut votre promesse ! Si vous ne tenez pas le coup, si l'envie est trop forte, appelez-moi. Si jamais vous vous réveillez avec ce besoin de boire, vous me téléphonez ? Je peux compter sur vous ? Vous l'avez, mon numéro.

— Et maintenant, quoi ? Il était là, à genoux, regardant Lee, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées... Faire une halte au drugstore dans la matinée, acheter des cachets B-12, les lui faire avaler, rester à ses côtés et l'aider à traverser la mauvaise passe. Pour l'instant, inspecter le frigo, fouiller son sac pour récupérer le Librium... Il aurait bien fumé une cigarette, ce faisant... Quoi encore ?... Soudain, Ryan prit conscience du silence. Il se retourna. Le fauteuil à bascule était vide.

Virgil avait déjà atteint l'autre bout du couloir et son chapeau se découpait à contre-jour dans l'éclairage orange de l'escalier.

— Attendez une seconde !

Ryan le rejoignit alors qu'il s'engageait dans l'escalier.

— Vous la connaissez, la jeune femme là-bas ?

Virgil le regarda par-dessus la rampe.

— Si je la connais ?

— Oui. Qui est-elle ? Vous le savez ?

Virgil semblait surpris : « Et vous ? »

— Je sais qu'elle s'appelle Lee. C'est tout.

— Sans blague, vous ne savez pas qui elle est ?

— Non... cet après-midi, je lui ai parlé pour la première fois, expliqua Ryan. On a bu un verre ensemble et j'ai compris qu'elle avait des ennuis...

— Pour des ennuis, elle a ce qu'il faut... (Virgil, les paupières plissées, l'air soupçonneux, dévisageait Ryan.) Merde alors, sans char, vous ne savez pas qui elle est ?

Ryan se raidit : « Bon sang, si je le savais, je ne vous le demanderais pas ! »

— C'est la femme à Bobby Lear, dit Virgil.

Ryan le regardait, interloqué : « Mais son prénom, alors ?... la femme de Bobby Lear ne s'appelle pas Lee !... »

— Pour le prénom, je peux pas vous dire, déclara Virgil. N'empêche qu'elle est la femme à Bobby Lear. (Dans la lumière orangée, il regardait Ryan, amusé, presque souriant.) Merde ! Vous êtes pas au parfum, on dirait ? Vous connaissez rien à rien ?

Virgil se mit à descendre l'escalier.

— Attendez un moment ! dit Ryan. Et lui, vous le connaissez ? Il faut que je le voie !

— Moi aussi, dit Virgil dont le chapeau disparaissait dans la pénombre.

Le son de ses pas, décroissant dans l'escalier, parvenait à Ryan. Ce

type, songeait-il, ne lui était pas inconnu... Quelque chose de familier, comme la gueule d'un joueur de base-ball qu'on a vu sur le terrain, en tenue. Un athlète noir... le costard... le chapeau...

Mais oui, c'est ça. Le chapeau posé sur le bar. Un jeune Noir avec son galure de cow-boy... Pas le vrai chapeau de cow-boy, mais le style western. Le jeune Noir du bar était vêtu de marron, un costume sport, peut-être bien... Il était encore assis au bout du comptoir quand Ryan avait quitté l'endroit.

Et c'est du Bon Temps que Lee avait appelé, une heure plus tôt.

Si ça se trouve, le gars était encore là... En supposant qu'il s'agisse bien du même... Non, il est sans doute sorti et il est revenu alors que Lee parlait au téléphone... Il a entendu ce qu'elle disait et il a attendu l'arrivée de Ryan.

Pourquoi ?

Parce que c'est lui, le type qui veut retrouver Bobby Lear. C'est pour ça qu'il surveille la femme de Lear, en attendant son heure. Puis il s'installe dans le fauteuil à bascule et il écoute ce qui se dit et il entend Lee prononcer le nom. Le Montcalm.

Merde, se dit Ryan, je lui ai fait une drôle de fleur.

Ryan retourna dans le studio, trouva le Librium – deux ampoules – dans le sac de Lee et les mit dans sa poche. Il les lui rendrait le lendemain, s'il constatait qu'elle n'avait pas bu. Et il lui apporterait du lait, une boîte de jus d'orange et quelques œufs – des œufs qu'elle regarderait avec horreur et refuserait de manger. Il inspecta encore la pièce pour s'assurer qu'aucune bouteille n'y était cachée. Puis il regarda Lee qui dormait... en paix pour un petit moment... M^{me} Denise Leann Leary...

Leann... Lee... Sans doute n'avait-elle jamais, dans toute sa vie, été si mal en point, le visage bouffi, blafard, les cheveux dans un état lamentable. Ryan ne se rappelait pas la couleur de ses yeux. Mais il voyait ses sourcils sombres, son joli nez, sa jolie bouche. Avec un peu de bonne volonté, du savon et des soins, elle pourrait être sensationnelle... Mais s'il restait là toute la nuit à la regarder, à contempler les vestiges de sa beauté, il ne saurait être d'un grand secours ni à elle, ni à lui-même.

Tout en conduisant, sur le chemin du retour, il établit le plan de sa journée. Levé à huit heures, il ferait halte au drugstore pour le B-12, se pointerait chez Lee un peu après neuf heures, essaierait de lui remonter le moral, de lui faire entendre raison et la persuaderait de manger un peu. Mais si elle était trop déprimée, si ses nerfs étaient à vif, il tâcherait de la faire admettre à l'hôpital. Ensuite, il passerait à l'hôtel Montcalm et demanderait Robert Leary Junior... Non. Leary a dû s'inscrire sous un faux nom. Bon, eh bien, il irait frapper à toutes les portes et si un type d'environ trente-cinq ans lui ouvrait, il lui

dirait : « Bonjour... Si votre nom est Robert Leary Junior, on a pour vous un beau tas de fric, mon pote ! »

On verra bien si le vrai Robert Leary est capable de résister à un tel appât... En tout cas, il fallait à Ryan la preuve que Leary résidait bien à l'hôtel en question. M. Perez ne serait guère avancé avec une simple adresse.

Ryan se félicitait : l'enquête touchait à sa fin, mais, vingt dieux, quel foutu boulot ! Il était fatigué de cogiter, fatigué de conduire, d'être bouclé dans sa voiture. Fatigué de draguer dans tous les coins. Mais surtout fatigué d'échafauder des plans.

Il était quatre heures passées quand il se mit au lit.

Quand le téléphone sonna à sept heures moins dix, il ouvrit les yeux, convaincu que c'était la gosse, que c'était Lee qui, torturée, réclamait à boire.

Mais c'est la voix de Dick Speed qu'il entendit. Speed qui, aimablement, lui souhaitait le bonjour et l'invitait à venir faire un tour à la morgue : il allait lui présenter quelqu'un.

CHAPITRE VIII

Il n'était pas loin de huit heures quand Ryan arriva dans le centre.

La morgue du comté de Wayne – la façade et le hall d'entrée avec son long comptoir de bois ciré – lui rappelait une banque. Un agent en uniforme l'attendait, qui semblait le connaître. Il dit : « Dick est en bas, aux autopsies. »

Ils franchirent la porte de la salle d'attente et, bientôt, Ryan perçut une odeur. Une odeur vaguement familière. Non pas le piquant d'un antiseptique comme il s'y était attendu, mais au contraire quelque chose d'humide, de rance, de fade. Une odeur humaine. Horrible et de plus en plus lourde.

Ryan eut un choc en découvrant le premier cadavre lorsqu'au détour d'un passage il dut longer une table métallique. Miséricorde !... Une femme !... Son baba en pleine lumière. Une vieille femme noire au poil blanc... Sa peau d'un brun violacé ne ressemblait pas à de la peau, elle se desquamait, se décomposait en se marbrant de fauve. Attachée à son gros orteil dressé, une plaquette portait un numéro, un nom et une adresse à l'encre bleue. Ce corps de femme était là, devant lui, mais il ne semblait pas réel.

Tout comme les autres cadavres en qui il ne parvenait pas à reconnaître des dépouilles humaines. Ils étaient là, livrés aux regards, exposés, aussi bien dans la salle des identifications que dans les pièces attenantes et les alcôves. On ne les tirait pas solennellement d'un casier mural, aucun drap ne les recouvrait. Ils étaient étendus sur des tables métalliques à plateaux, pour quelque utilisation ultérieure. Pour figurer dans une pièce de théâtre ou garnir la vitrine d'un magasin. Certains semblaient apaisés, les bras le long du corps, d'autres s'étaient figés en une mimique d'angoisse, les membres repliés piteusement, les mains tendues comme pour saisir quelque chose qui n'était plus là, avec des traces roses de sang sur leur peau de plastique.

— Vous tenez le coup ? demanda l'agent.

— Ouais. Où va-t-on ?

— On descend aux autopsies.

Dick Speed était sur le pas de la porte, fumant une cigarette. Il aperçut Ryan, lui fit signe et ouvrit la marche vers la partie de la salle où le sol de ciment formait banquettes et qu'isolait une rampe basse en métal. Ryan le suivait en examinant les lieux.

Il y avait quatre tables d'autopsie, flanquées de seaux et de tuyaux. Deux hommes en blouse blanche s'affairaient au-dessus d'un plateau-

civière, poussé contre la deuxième table. Ryan pouvait voir deux jambes minces et jaunâtres, un sac de papier brun et la plaquette d'identité, mais le reste du corps et le visage lui étaient cachés. Les deux blouses blanches en obstruaient la vue, travaillant sur un côté de la table et tournant le dos à Ryan. L'un des hommes était courbé au-dessus de la civière d'acier et Ryan entendait la plainte aiguë d'un outil métallique.

Vingt dieux !

— Tu verras mieux de ce côté-ci, dit Dick Speed.

— Qui c'est ?

— À moins que tu ne veuilles regarder de plus près. Tu te sens d'attaque ?

— Ça va, dit Ryan.

C'était vrai. Ni nausée, ni salivation excessive. Il en fut tout fier. Mais, un moment après, ça n'allait plus si bien...

L'une des blouses blanches s'était déplacée vers l'autre extrémité de la table d'autopsie et Ryan vit le corps. Il était fendu sur toute sa longueur, du sternum au bas-ventre. Les entrailles du mort, ses organes vitaux et un segment de ses côtes étaient empilés sur la table.

Comme la curée d'un cerf.

— Celui-là, c'est le légiste, expliquait Dick Speed, et l'autre avec la scie électrique, c'est son assistant. Dans un cas comme çui-là, on a beau savoir qu'il y a eu meurtre, on a besoin d'une autopsie complète pour avoir des éléments sûrs. Parce que, devant la Cour, l'avocat de la défense, il est fichu d'ergoter. De dire : « D'accord, il y a blessure par arme à feu, mais rien ne prouve que le coup ait entraîné la mort... Ou encore : « Si ça se trouve, l'homme avait déjà cessé de vivre quand le coup de feu est parti... » Des chinoiseries, quoi !

Le cadavre ouvert semblait moins humain encore que ceux de l'étage au-dessus. Une carcasse sans visage, ou plutôt un visage sans traits comme certains mannequins de vitrine. Ryan porta le regard sur la tête et comprit que ce qu'il voyait, c'était la calotte crânienne. La peau et le cuir chevelu en avaient été soulevés, rabattus et, montrant leur face interne, ils recouvraient la figure du mort, cachaient ses traits. L'assistant à la scie électrique venait de découper une fenêtre dans l'os frontal. Il ôta la plaque triangulaire et, pendant quelques instants, le cerveau fut visible dans sa boîte osseuse. Puis l'homme, par l'ouverture, le dégagea et le plaça sur la table d'autopsie.

— Qui c'est ?

— Tu comprends, poursuivit Dick Speed, le légiste, s'il a le moindre doute sur la cause de la mort, il prélève aux fins d'examen un bout d'estomac, un bout de foie, il récolte du pipi, il se taille un morceau de cervelle... Où vas-tu ?

Ryan descendit les marches et gagna l'extrémité de la table-civière

sans plus regarder le cadavre béant. Il gardait les yeux baissés, si bien qu'il ne voyait plus que les pieds nus du mort, jaunâtres, légèrement recroquevillés, tournés vers lui, et il lui sembla que l'homme était en train de s'étirer que, dans un instant, ses pieds se décrisperaient, retrouveraient leur position normale.

Ryan ne voulait pas les toucher. Délicatement, il retourna la plaquette pour lire l'inscription à l'encre bleue :

« Homme inconnu. N° 89 ».

Derrière lui, Dick Speed enchaîna : « A été identifié depuis, sans erreur possible, grâce à ses empreintes, comme Robert Leary Junior, trente-cinq ans. Connue aussi sous le nom de Bobby Lear.

— Puisque vous savez qui il est, à quoi sert le numéro ?

— Avant l'identification, faut bien l'appeler d'un nom quelconque.

Le regard de Ryan quitta la plaquette, remonta le long des jambes jaunâtres, des génitoires plus sombres, de l'épaisse toison pubienne jusqu'à la caverne béante d'un rouge violent. L'assistant était maintenant occupé à fourrer l'estomac et les autres organes internes de Robert Leary dans un sac de plastique transparent. Il laissa tomber le sac dans la cavité abdominale, l'y enfonça et posa par-dessus le segment de cage thoracique.

Autant le désigner ainsi, songeait Ryan. En tant que Robert Leary Junior, il ne valait rien. Pour personne.

— Trouvé mort à l'hôtel Montcalm, dit-il.

— Chambre trois cent douze, compléta Dick Speed. T'étais pas loin du but. Comment t'as fait pour trouver ?

— Par sa femme. Figure-toi que c'est elle, la blonde qui se cuite au vin.

— Où elle crèche ?

Ryan lui donna l'adresse.

— Va falloir qu'on lui cause pour les histoires de succession... et, par la même occasion, on lui posera quelques questions.

— La nuit dernière, elle était givrée. Et, d'ailleurs, elle voulait plus le voir, elle ne voulait plus en entendre parler.

— Voilà déjà quelque chose, non ? fit Speed. Elle est sa femme, mais elle veut pas le voir. Elle s'est peut-être arrangée pour que quelqu'un d'autre le voie...

Ryan observait l'assistant du légiste qui recousait le corps de Robert Leary à l'aide d'une sorte de crochet et d'un fil, gros comme un lacet.

— Il a été tué comment ?

— Avec un fusil « grande chasse ». En plein buffet. Deux coups tirés. À part ça, hier soir, à Pontiac... tu te rappelles le petit merdeux qu'était avec Tunafish devant la clinique au méthadone ? Lonnie, le fourgue, avec ses cheveux en l'air et ses talons de gonzesse ? Eh bien,

il l'a eu pareil. Avec un fusil. Deux décharges...

— Tu crois que c'est le même type ?

— Je parie que oui, dit Speed. En comparant les balles, on connaîtra le calibre.

L'assistant avait gagné le bout opposé de la table. Il remit à sa place la plaque osseuse et, sous les yeux de Ryan, entreprit de retendre soigneusement le cuir chevelu sur le crâne, découvrant progressivement le visage, révélant ce qu'avait été l'homme. Les traits se reconstituaient peu à peu, comme si l'assistant affublait la tête de mort d'un masque à la ressemblance de Robert Leary.

Ryan examinait la figure, la moustache, les yeux fermés, le bourrelet de cheveux épais et drus.

Il souffla : « Ça alors !... Regarde... C'est un Noir ! »

— Bien sûr qu'il est Noir, dit Speed. Ils sont comme ça, les gens de couleur : noirs !

— Nom de nom !

— Tu ne le savais pas ? T'es parti chercher un mec sans savoir quelle était sa couleur ?

— Je ne sais pas comment ça se fait... J'aurais dû y penser, étant donné les gens qu'il fréquentait... certaines gens, en tout cas... Mais, tu comprends, ce qui m'a foutu dedans, c'est que sa femme, elle est blanche...

Dick Speed attendait la suite : « Et alors ? »

— Enfin, c'est une Blanche !

— Tu veux dire blanche comme neige ? fit Speed. C'est ça ?

Ryan n'était pas sûr d'avoir saisi l'astuce.

*

Il était près de dix heures, lorsqu'il arriva devant la porte de Lee, avec les vitamines, le lait et le reste. Il allait se rendre compte de son état, il allait lui parler et puis il passerait un coup de fil à Dick.

L'immeuble était vraiment sordide. Couloirs crasseux, noircis de suie, lino usé qui s'écaillait... Ryan frappa à la porte – deux petits coups, et prêta l'oreille dans le silence du corridor... Rien... Elle devait encore dormir...

C'est avec cet espoir qu'il tourna sans bruit le bouton de la porte et qu'il franchit le seuil.

Le divan était vide, la porte de la salle de bains ouverte, l'ampoule dans le coin-cuisine toujours allumée.

Denise Leann Leary avait disparu.

CHAPITRE IX

— Il neige, dit M. Perez. On est bientôt à la mi-avril et il neige encore.

— Des giboulées, dit Ryan. Cette neige-là, elle ne dure pas. Trop mouillée...

— Je me rappelle, en venant de l'aéroport, il y avait encore de la neige sur le sol. Très sale, même. On en voyait des plaques le long de la route, malgré toute la pluie que vous avez eue.

M. Perez, debout dans le renforcement de la haute baie vitrée, regardait les flocons légers tournoyer dans le vent sur la masse grise du ciel.

— Décidément, les hivers sont longs, dans votre province.

— Appelons ça un printemps merdique, répondit Ryan. (Il n'en revenait pas d'être là, à discuter du temps.) En tout cas, ça fait le bonheur des skieurs. J'ai entendu à la radio qu'il y avait encore quinze à vingt centimètres de neige sur les pistes... (Allons-y, se disait Ryan, s'il veut parler météo.)

Mais le sujet semblait épuisé. M. Perez quitta la fenêtre et se laissa tomber dans son fauteuil préféré – on aurait dit le gouverneur de quelque colonie espagnole, héritier d'une famille très ancienne et très noble, exilé dans ce pays lointain, furieux de l'être, mais gardant son amertume pour lui. Et Ryan était l'émissaire présentant son rapport.

Il s'était assis sur le divan, cette fois, au lieu de se contenter de la chaise, en prévision d'une discussion prolongée... une heure trente de l'après-midi... Une table-repas avait été repoussée près de la porte. M. Perez avait donc pris son déjeuner. En faisant honneur à tous les plats du menu, à en juger par la quantité de vaisselle entassée, de verres à vin vides, de poêlons en métal argenté et de serviettes maculées. Ce n'était plus un déjeuner, mais une ripaille. Le personnage, pourtant, semblait bien efflanqué pour être si gros mangeur. À moins que sa chemise blanche ne fût de deux tailles trop grande.

— Ainsi, vous avez découvert que c'était un homme de couleur, dit M. Perez. Est-ce que ça change quelque chose, à votre avis ?

— Vous pensiez qu'il était blanc, vous aussi ?

M. Perez opina du chef : « Oui, sans doute, étant donné son patronyme... Les Noirs, ils ont des noms comme Amos Washington ou... Thurgood Marshall, ou je ne sais quoi... Mais maintenant M. Leary n'est plus de ce monde et nous savons qu'il a une femme.

Comment s'appelle-t-elle ?

— Denise. Denise Leann. Mais on l'appelle Lee.

— Vous avez donc pu lui parler ?

— Ouais, mais comme je vous l'ai dit, je ne savais pas à ce moment-là qu'elle était la femme de Leary. Je la prenais plutôt pour une ex-petite amie.

— Une ex-quelque chose, hein ? Eh bien, il ne nous reste plus qu'à contacter l'épouse qui, normalement, doit être l'héritière légitime, et nous ferons affaire avec elle... Je sais, vous m'avez dit qu'elle était partie... mais elle n'a pas de raison de se cacher, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

— Et vous ne pouvez manquer de la reconnaître ?

— N... non.

— Il vous sera donc facile de la retrouver. Ça ne va pas poser de problèmes... À moins que vous n'en voyiez un ?

— J'en vois un, dit Ryan. Et même plusieurs. Il y a quelque chose que je ne vous ai pas encore dit... Lui, il était noir mais sa femme, Lee, elle est blanche.

— Dans votre pays, ça ne m'étonne qu'à moitié, dit Perez.

— Le deuxième point : elle est alcoolique.

M. Perez réfléchit quelques instants.

— Moi, j'aime bien les alcooliques, déclara-t-il enfin. J'ai eu affaire avec quelques-uns. Ils sont de bonne composition, faciles à manier... C'est une alcoolique dans quel genre ?

— Qu'entendez-vous par « dans quel genre » ? Vous voulez savoir ce qu'elle boit ?

— Je veux savoir à quel stade elle en est. Est-ce qu'elle travaille ? Ou est-ce qu'elle s'enferme chez elle en cachant des bouteilles dans tous les coins de la maison ?

— Je ne crois pas qu'elle travaille... Non, elle n'est pas en état... Mais ce n'est pas le genre à cacher des bouteilles dans les coins. Les bouteilles, elles sont en pleine vue, sur l'évier.

— Écoutez, dit M. Perez, voilà une femme blanche qui épouse un Robert Leary – nous connaissons son pedigree – elle est donc dans la mélasse, au bout de son rouleau... Une femme dans cette situation, portée de surcroît sur la bouteille et sans revenus, elle acceptera n'importe quoi.

Ryan gardait le silence. Il voulait entendre l'opinion de M. Perez sur les alcooliques, sa description de leur comportement.

— Si donc on lui fait une proposition, qu'on mette au point un arrangement, ce n'est pas aux billets de banque qu'elle pensera, votre poivrote. Non... Ce qu'elle verra dans sa tête, c'est une sarabande de bouteilles de gin... S'il le faut, le pouvoir, elle le signera de son sang.

— C'est du vin qu'elle boit, rectifia Ryan.

— Du gros rouge de rital ?

— Du Sauternes frappé.

Il revit le verre sale, sur le comptoir, et les bouteilles de deux litres dans le coin-cuisine, et il comprit qu'il cherchait à rehausser l'image de Lee, sans d'ailleurs savoir pourquoi.

— L'autre point, un des autres points plutôt, c'est que la police la cherche aussi.

M. Perez leva les sourcils.

— Ils pensent qu'elle peut l'avoir tué ?

— Eh bien, on lui posera des questions à ce sujet, c'est sûr. Comme l'a dit mon copain, il s'agit d'un meurtre et, pour la police, ça veut dire le grand jeu. Que la mort du type les ait comblés de joie, ça n'entre pas en ligne de compte. Quelqu'un a tué Leary et leur boulot, c'est de trouver celui qui l'a fait.

— Vous avez une idée là-dessus ? demanda M. Perez. Il semble que vous ayez été assez loin dans votre enquête....

— Eh bien, je suis tombé sur un type, au cours de mes déplacements, un type qui, je le sais, avait découvert l'endroit où se trouvait Leary. En fait, Leary a été abattu cette même nuit. Le type – je ne lui ai pas demandé son nom – connaît la femme de Leary. J'en ai déjà parlé aux flics, je leur ai même décrit le mec tant bien que mal – ses vêtements, son chapeau – mais j'ignore si ça donnera quelque chose. Ce que j'allais vous expliquer... c'est vrai, ils veulent retrouver la femme, mais c'est surtout pour qu'elle fasse valoir ses droits pour disposer du corps, qu'elle les en débarrasse.

— Et, d'après vous, ils ne savent pas où elle est ?

— Non, mais c'est une question de temps. Quand les flics veulent retrouver quelqu'un, ils le retrouvent. Ils ont déjà fait la tournée des hôpitaux. Mais elle n'est hospitalisée nulle part.

— La tournée des hôpitaux ? fit M. Perez. C'est la tournée des bars qu'il fallait faire. Vous dites bien qu'elle est alcoolique.

— C'est qu'elle est bien mal en point, vous comprenez...

Ryan entendit le bruit de la chasse d'eau et s'arrêta. Il jeta un coup d'œil vers la porte fermée qui donnait sur la chambre. M. Perez attendait qu'il reprenne la parole sans proposer d'explication.

Sûrement une nana, songea Ryan. Je me demande si elle va se montrer.

— Je pense, reprit-il, que la femme de Leary s'est rendu compte, finalement, qu'elle était mal partie et risquait la mort si elle continuait à boire. Le coup de téléphone qu'elle m'a donné, pour moi, c'est bon signe.

— Elle va peut-être vous rappeler, dit M. Perez. Ça vous épargnera bien des démarches.

— Oui, ce serait bien. Pourtant, j'ai l'intuition qu'elle n'a pas arrêté

de picoler. Mettons qu'elle se soit tapé deux petits verres ce matin, histoire de se requinquer. Ils lui ont fait du bien, alors elle a remis ça... Et, sur un coup de tête, elle a décidé de le ménager... Il est possible, bien sûr, qu'elle me téléphone, à l'occasion, mais il faudra attendre qu'elle refasse surface. (Ryan hocha la tête.) C'est pas facile de cesser de boire, comme ça, du jour au lendemain.

Il vit le regard de M. Perez dévier et se retourna vers la porte de la chambre.

Un grand gars d'allure campagnarde, aux muscles nouveaux, à la lourde ossature, avait ouvert la porte et franchissait le seuil, la tête baissée, rebouclant sa ceinture.

Ryan observait M. Perez qui, le visage détendu, affable, n'avait d'yeux que pour le nouveau venu.

— J'espère que te voilà dispos, Raymond, dit M. Perez. Ça fait une demi-heure que t'es enfermé là dedans.

— Les voyages, dit le type, ça me chamboule mes habitudes. Et puis, les avions, je m'y ferai jamais, c'est sûr.

— Raymond Gidre... fit M. Perez en manière de présentation. Va serrer la main à M. Ryan, c'est le type dont je t'ai parlé.

— Oui, m'sieur... Enchanté...

Raymond, avec un sourire cordial, saisit la main de Ryan qui s'était soulevé. Plein d'ardeur, le bonhomme, une denture parfaite, éclatante dans une figure recuite, rasée de frais, où se voyaient encore des traînées de talc. Ses boucles brunes, sagement rejetées en arrière et aplaties, luisaient de cosmétique dont l'odeur rappelait à Ryan les boutiques de coiffeur de son enfance. « L'heure du Tigre... » Le bonhomme aurait pu être le client d'une de ces modestes officines de barbier dans quelque patelin perdu. On pouvait même croire qu'il en était sorti à la seconde même. Il portait une chemisette sport et Ryan remarqua un tatouage sur son avant-bras droit – un motif en noir et rouge auquel il ne voulut accorder qu'un regard furtif. Il échangea une poignée de main avec Raymond Gidre, hocha la tête et déclara qu'il était ravi de le connaître. Pendant quelques instants, son attention fut accrochée par la denture du personnage, par ses yeux pâles et souriants. L'impression d'ensemble : un brave bougre de plouc, racorni, durci par une demi-douzaine d'années dans une ferme-prison de la Louisiane.

— Raymond, il est venu visiter le pays... il habite du côté de New Iberia, en Louisiane, expliqua M. Perez. Dans l'île d'Avery, hein, Raymond ? C'est là qu'on fabrique la sauce qui vous emporte la gueule.

— C'est la patrie du Tabasco, eh oui ! opina Raymond tout en obliquant vers la table-repas. (Il fouilla parmi les serviettes, souleva les couvercles argentés, trouva un petit pain et mordit dedans, sans

cesser de prospecter les plats.) Vous n'avez pas fini vos haricots...

— Finis-les donc, toi, dit M. Perez. (Il se tourna vers Ryan.) Raymond travaille pour moi, de temps en temps, dans sa spécialité... Si, par exemple, on s'apercevait que vous avez besoin d'un coup de main, de protection, Raymond serait votre homme.

Ryan opina du chef, comme s'il suivait la pensée de M. Perez, puis décida qu'il serait plus sage de demander une explication.

— Un coup de main de quelle sorte ?

— Eh bien, il se peut qu'il y ait lieu de vous adjoindre un garde du corps... il vous protégerait si jamais vous risquiez de vous faire esquinter. Je ne veux pas que ça vous arrive.

— Moi non plus. Mais de quoi voulez-vous que je sois protégé ? C'est la femme que je cherche maintenant. Le grand méchant, il est mort.

— En effet, dit M. Perez. Mais le grand méchant a bien été tué par quelqu'un, pas vrai ? Et, comme vous venez de le dire, quelqu'un a bien découvert sa planque. À propos, ce type à qui vous avez parlé, la nuit dernière, c'était un Noir ?

Ryan acquiesça d'un signe de tête.

M. Perez porta son regard vers la table-repas, au bout de la pièce : « Y a un garçon noir, dans l'affaire, Raymond, il va peut-être nous donner du tintouin... »

— Pour moi, c'est tout pareil, répondit Raymond, tout en engloutissant son assiettée de haricots verts. J' suis pas raciste.

Mais qu'est-ce qui se passe ici ? se demandait Ryan, qui commençait à s'énerver. Au milieu d'une discussion sérieuse, voilà Perez qui envoie brusquement une vanne à son homme de main, et c'est tout juste s'il ne s'esclaffe pas.

— Il y a quelque chose qui m'échappe dans votre raisonnement, reprit Ryan. Le fait est que nous ne savons rien du type en question, de ce Noir que j'ai rencontré par hasard. Nous ne savons pas si c'est lui qui a descendu Leary. À mon avis, on ne peut même pas prendre une telle hypothèse en considération. Enfin, admettons que ce soit lui... ce n'est pas pour ça que je risquerais quelque chose, que j'aurais besoin d'un garde du corps. C'est la femme que je cherche...

— Si je me souviens bien, vous avez fait passer une annonce ?

— J'en ai même rédigé une autre qui doit paraître demain.

— Laissez-moi terminer, dit M. Perez. Vous voulez bien ? (Il attendit un moment, en fixant sur Ryan un regard solennel.) Vous avez fait passer une annonce et deux personnes vous ont téléphoné. C'est bien cela ?

Ryan eut l'impression d'être au garde-à-vous au milieu du tapis, dans le bureau du proviseur.

— C'est bien ça.

— Vous avez pensé que l'un des deux pouvait être Leary. Mais pas les deux !

— En effet.

— Vous avez présumé que l'autre cherchait à retrouver Leary.

— J'en étais certain. Et il est évident que quelqu'un l'a retrouvé. Puisque Leary est mort. (Ryan s'interrompit. Il se dit que malgré le ton désagréable de M. Perez, celui-ci pouvait être sincère ou, à tout le moins, bien intentionné.) Je vois, reprit-il, d'après vous, que le bonhomme que j'ai vu dans la chambre pourrait craindre que je ne le reconnaisse.

— Oui, c'est à peu près ça, dit M. Perez. Bien entendu, je ne pensais à rien d'aussi précis quand j'ai téléphoné à Raymond et que je lui ai demandé si ça l'amuserait de visiter la capitale de l'automobile. Mais j'avais le sentiment que nous aurions affaire à de bien louches personnages avant de conclure un accord avec l'un d'entre eux. J'ai donc jugé que certaines mesures de prudence s'imposaient. M. Leary est mort, c'est exact, mais il reste encore quelques sales individus dans les parages, n'est-il pas vrai ?

— Vous avez peut-être raison, dit Ryan.

— Il me faut avoir raison... le plus souvent possible, en tout cas... Bon... Vous avez quelque chose à ajouter ?

Ryan comprit qu'on lui donnait congé.

— Non, ça doit être tout.

Il se leva et alla prendre son imper, étalé sur le dossier d'une chaise. « Bon, alors, je me lance à la poursuite de la jeune personne », dit-il. Il aurait voulu prononcer quelques mots judicieux sur un ton professionnel avant de se retirer, mais il n'avait trouvé que ça.

— Je vais m'absenter pendant quelques jours, annonça à son tour M. Perez. Mais Raymond sera là. Pas ici, à l'hôtel, mais il vous fera savoir où le joindre. Qu'on en finisse avec ce boulot et nous irons tous quelque part où il fait soleil... Ça vous convient ?

Ryan eut de nouveau l'impression d'être devant le proviseur, un proviseur débonnaire, cette fois, qui lui parlait en lui tapotant le crâne. Il n'aimait pas ce ton condescendant. Perez, d'ailleurs, ne devait pas se douter de l'effet que produisaient ses appels du pied. De toute évidence, il se croyait capable de mettre dans sa poche tous les pauvres jobards qui lui tombaient sous la main – un connard d'agent de justice, notamment – rien qu'en faisant copain-copain, en jouant les braves mecs... Ryan en avait eu l'intuition dès leur première rencontre. Maintenant, il en était sûr : caché derrière le gentleman de Bâton Rouge, il y avait une canaille sans scrupules et sans cœur.

La deuxième annonce de Ryan, dans les « Avis Personnels » des « News » et du « Free Press », parut le lendemain du meurtre de Leary et de la disparition de sa femme. Elle était rédigée comme suit :

Bobby Lear
En attente
Forte somme à votre nom
Écrivez : Boîte Postale 5388

Virgil Royal lut l'annonce et marmonna : « Merde ! » Il aurait dû prendre le temps de s'informer sur les raisons qu'avait le type de s'intéresser à Bobby. Il repensait néanmoins à ses performances de la nuit avec une immense satisfaction... il était donc entré dans cet hôtel de passe, le Montcalm, portant imper et bonnet en tricot... Pas même eu besoin de terroriser le portier de nuit ; celui-ci se foutait de tout, saoul qu'il était, comme à l'accoutumée. À le voir, on aurait même pu croire qu'il n'avait pas dessaoulé en vingt ans, pas plus qu'il n'avait changé de chemise ou de froc. Il avait empoché le billet de dix dollars en disant : « J' crois bien qu'il est au 312, vot' ami... un m'sieur à peau claire... »

— Où c'est, le 312 ? En façade ?

Le portier dut réfléchir : « Non, ce serait à gauche, plutôt sur les arrières. »

Virgil l'aurait parié ; sur le côté de l'immeuble, là où monte l'échelle d'incendie, avec vue sur le parking...

Il prit l'ascenseur jusqu'au cinquième, suivit le couloir, frappa à la porte 412.

Une voix féminine, irritée, cria : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

— Rien, répondit Virgil.

Il monta au sixième par l'escalier et frappa au 512. Pas de réponse. Il frappa encore, puis tira de sa poche le trousseau de clefs et finit par en trouver une qui faisait l'affaire. En pénétrant dans la chambre, il sentit que la patience, une fois de plus, se révélait rentable : il distinguait devant lui le rectangle de la fenêtre éclairé par les lumières du dehors et, derrière la vitre, la rampe de l'échelle d'incendie.

Virgil ôta ses chaussures. Il descendit l'échelle jusqu'au quatrième étage, son fusil à la main, se glissa à la hauteur du 312 puis, se penchant par-dessus la rampe, tendit le bras pour atteindre, par-delà la fenêtre au store baissé, l'appui de la fenêtre en verre dépoli de la salle de bains. Il y posa le Hi-Standard calibre douze au canon scié.

Tout cela pouvait paraître bien laborieux, mais, quand on a la patience, c'est ainsi que l'on procède. Bien sûr, il aurait pu défoncer le carreau avec son fusil et catapulter Bobby hors de son plumard. Mais

il en avait décidé autrement : il voulait d'abord discuter le coup avec le mec, lui poser une certaine question. Et pas sous la menace d'un flingue. Non. C'est Bobby qui serait armé et c'est lui qui, du coup, se sentirait le patron.

Virgil faillit renoncer à son plan quand il se retrouva devant la porte 312. Mais il se hâta de frapper et n'eut plus le moyen de reculer. Tout contre le panneau de la porte, en étouffant sa voix, il appela : « Hé, Bobby, c'est moi, Virgil ! »

Il n'eut pas à attendre longtemps. Une fois assuré que Virgil était tout seul, qu'il n'y avait personne pour lui prêter main-forte, il fallut bien que Bobby Lear joue son rôle, qu'il décroche la chaîne et qu'il laisse entrer le visiteur sans pointer directement sur lui son frise-moustache nickelé calibre 38, mais en le maniant d'une main négligente. Cela, bien sûr, après que Virgil se fut débarrassé de son imperméable et qu'une palpation rapide eût confirmé l'absence de tout objet métallique dans ses poches.

Bobby demanda à Virgil comment il allait. Virgil répondit qu'il allait bien, que, pour avoir la forme, il n'y avait rien de tel que d'être au pieu à dix heures du soir et de se farcir la bouffe-maison du gnouf... pas vrai ? Bobby répondit : « T'as raison. » Virgil lui demanda alors ce qu'était devenu Wendell Haines, et Bobby répondit que Wendell était mort. Virgil dit que des rumeurs lui étaient parvenues à ce sujet... mais, alors, qui avait fait le coup ? Bobby répondit : « Merde, tu m'en demandes trop... La police, peut-être bien. » Virgil demanda : « Qu'est-ce qui t'a pris de te remiser au Montcalm avec toutes ces poupées d'amour ? » Bobby répondit : « C'est à cause d'elles, justement... Cinq étages, et de la fesse du haut en bas ! » Virgil demanda : « Tu te caches ? » Bobby répondit : « Tu m'as pas regardé ! » Virgil dit : « Que si. » Bobby demanda : « De qui je me cacherais ? » Virgil répondit : « De moi. » Et c'est ainsi qu'il en vint à la question-clé.

— Y a quelque chose qui m'a travaillé, tous ces mois, qui m'a empêché de roupiller... Il se monte à combien, not' blot de Wyandotte ?

Bobby semblait décontracté, le coude appuyé à la commode et le 38 nickelé pendouillant dans sa main. Il portait un pantalon, une chemise ouverte, mais ni chaussures, ni chaussettes. Très relaxe. Mais Virgil connaissait son regard, cette fixité. Le gars, il était là à discuter, mais sa pensée était ailleurs, il réfléchissait sur la façon de jouer le jeu. Un regard aussi facile à lire que celui d'un môme.

— On a ramassé que dalle, dit Bobby. Pas eu le temps.

— Moi, j'ai entendu parler de dix-sept sacs.

— T'as entendu des craques.

— De la bouche d'un très honorable citoyen, dans le cabinet du

procureur...

— De la bouche de ta maman, ce seraient quand même des craques.

— Bon, inutile d'insister, si je comprends bien ?

— À mon tour de te demander quelque chose... T'as bien mis une annonce pour moi dans le journal ?... Fallait que j'appelle un numéro...

— Non. Je me doutais bien que tu penserais à moi, dit Virgil. Mais c'est un autre type qui te cherche.

— Comment ça se fait que tu sois au courant ?

— Je l'ai vue, l'annonce. Tout comme toi. Et j'ai vu le type qui l'a passée.

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Il veut te voir... si ça se trouve, tu lui dois du fric, à lui aussi.

— Qu'est-ce que t'insinues ? Que je te dois du fric ? Sur le coup de Wyandotte ?

Cette fois, Virgil l'avait bien chauffé, il suffisait de le pousser encore un peu.

— Tu me dois quelque chose, toi, ou alors, moi, je te dois quelque chose... Si c'est pas l'un, c'est l'autre.

— De la merde, dit Bobby. Faut croire que j'ai été mal rencardé... Au fond, c'est toi qui devrais te planquer, Virgil. Tu travailles du chapeau, t'as une allure bizarre...

— Attends une seconde.

Bobby se redressa : « Où tu vas ? »

Virgil se dirigeait vers la salle de bains : « J'vais faire pipi. Tu permets ? »

— Touche pas à l'imper !

— C'est franc, dit Virgil. T'énerve pas.

Il entra dans la salle de bains, alluma et repoussa la porte. Finies les palabres... Et Bobby le savait. Sans doute avait-il chargé son outil nickelé et pris une décision. Avec Bobby, on ne pouvait jamais prévoir. Il voudra, peut-être, régler l'affaire sur-le-champ, ou peut-être dans huit jours, ou alors l'envie le prendrait dans un mois, un beau matin, au réveil. C'est parce qu'il savait cela que Virgil souleva la vitre dépolie et saisit, sur l'appui, le calibre douze.

Plus de cinéma désormais, la séance était terminée. Il aurait voulu prendre son temps, voir la gueule de Bobby, mais le mec devait l'attendre avec son joujou luisant, alors pas question.

Du pied, Virgil entrebâilla la porte. Il fit un pas en avant et expédia à Bobby une charge en pleine viande qui le cloua à la commode. Cela permit à Virgil de réarmer et de balancer à Bobby une deuxième giclée bien ajustée qui détona, lourde et sonore, en une sorte de wrang-wrang. Sans nul doute – Virgil devait se l'imaginer plus tard avec un

sourire – elle avait éjecté de leurs plumards toute une flopée de poufiasses. Virgil ramassa le 38 nickelé et, après l'avoir soigneusement essuyé sur le froc de Bobby, l'emporta.

*

Mais il aurait mieux fait de retarder la fête. Certes, ç'avait été bon d'allumer Bobby, mais question fric, zéro ! Il aurait dû attendre et s'informer sur cette autre histoire d'oseille...

Bobby Lear... En attente, importante somme à votre nom...

Mais, après tout... Mort ou vif, Bobby restait son débiteur. Si Virgil ne pouvait plus faire cracher Bobby, il n'avait qu'à voir ça avec la femme de Bobby...

Virgil s'assit, ferma les yeux pour réfléchir, trouver un joint...

Il semblait bien qu'ils manigançaient quelque chose, la femme et ce foutu Blanc qui avait recherché Bobby. Le nommé Ryan. Virgil gardait dans son portefeuille le nom et le téléphone de Ryan, inscrits sur un bout de papier. Mais le nom, il ne l'oubliait pas. Serré contre le vieux pochard qui téléphonait pour lui au numéro indiqué par l'annonce, il avait entendu Ryan se nommer et épeler son patronyme. Et ce nom, Virgil ne pouvait l'oublier car c'était celui d'une strip-teaseuse que, tout jeunot, il avait vue au Gaiety... Sheila Ryan... la première poupée blanche qu'il avait eu envie de se farcir... Les souvenirs, décidément !

Maintenant, la femme et le nommé Ryan avaient appris par les journaux la mort de Bobby. Mais quelque chose remuait encore, qui avait une odeur de fric. Pas facile à piger, la situation. Si le mec était au courant de la mort de Bobby, pourquoi a-t-il fait publier la deuxième annonce ? Du fric en attente... À moins qu'il n'ait pas su que Bobby était mort au moment où il l'avait passée. Mais le fric, il doit toujours être disponible... S'il était destiné à Bobby, ne reviendrait-il pas maintenant à sa femme ? Possible. S'il s'agit d'un héritage, par exemple.

La solution, conclut Virgil, fidèle à sa politique prudente, c'est d'aller voir la femme à Bobby, de lui payer une bouteille et de lui demander ce qu'elle savait de l'affaire... Peut-être ne savait-elle rien... Dans ce cas, téléphoner au type, se montrer aimable et obtenir un rendez-vous. Et, une fois en présence, lui poser carrément la question : qu'est-ce que c'est que ce flouze au nom de Bobby ? Si le type se défile, le coincer et le secouer un bon coup, jusqu'à ce qu'il lâche le morceau...

Finalement, la prospection se révéla plus facile que Virgil Royal ne l'avait pensé. Il partit à la recherche de la femme de Bobby et, à la première étape, tomba sur le dénommé Ryan.

CHAPITRE X

Le gérant avait la mine aigre d'un homme qui n'avait pas souri depuis fort longtemps, depuis si longtemps même qu'il en avait oublié le mécanisme du sourire. Il déclara qu'il n'avait pas vu la locataire en question, mais que, pour autant qu'il savait, elle occupait toujours sa chambre.

Ryan lui avait glissé un billet de cinq dollars « pour le dérangement ». Le gérant était planté là, dans sa veste de tricot marron, les mains enfoncées dans ses poches avachies, et observait Ryan qui, lui, inspectait les lieux.

Ryan était perplexe ; la logique voulait qu'il commençât par là ses recherches, mais il ne savait pas très bien ce qu'il cherchait. Buffet et placard vides. Ni draps ni couvertures sur le divan. Coin-cuisine rangé à la va-vite : l'évier et la paillasse débarrassés, mais les bouteilles toujours sur le sol.

La carte commerciale que Ryan avait donnée à Lee « Recherches et Assignations » avait été jetée sur le couvercle de la cuvette des W. -C., dans la salle de bains.

Comment comprendre ça ? L'armoire à pharmacie était vide. Bon... Lee avait donc ramassé sa brosse à dents, son peigne et des bricoles, elle les avait fourrés dans son sac, elle y avait trouvé la carte et l'avait balancée... peut-être parce qu'elle avait eu envie de rappeler Ryan. Peut-être parce qu'elle n'en avait rien à foutre. Ryan sortit de la salle de bains.

Le gérant demanda : « Vous avez trouvé ce que vous voulez ? »

— Pas encore, dit Ryan.

C'est alors qu'il vit le type noir, debout dans l'encadrement de la porte. Il ne reconnut d'abord que la forme familière du chapeau, le bord souplement rabattu, la calotte posée légèrement sur le crâne, inclinée en avant, si bien qu'elle touchait presque la monture métallique des lunettes de soleil. Un complet de sport beige, cette fois-ci, une chemise bleu marine à col ouvert, un collier de perles bleu pâle. Ça lui seyait bien.

Virgil dit au gérant : « Vous pouvez redescendre. Si on a besoin de vous, on vous fera signe. »

Dans son jeune temps, le gérant avait, sans doute, été un petit mec coriace qui ne se laissait pas marcher sur les pieds. Et peut-être un peu de sa vieille hargne s'était-elle réveillée en lui. Il dit :

— Dites donc, vous, à qui vous croyez parler ? Vous entrez ici

comme chez vous, mais moi, je vous connais pas. Lui non plus, je le connais pas. Qu'est-ce que c'est que ces façons ?

— C'est bon, papa, fit Virgil. Tire-toi ! T'entends ce que je te dis ?

— Si vous voulez examiner les lieux, intervint Ryan, le tarif est de cinq dollars.

— La visite touristique, hein ? (Virgil tira une liasse de billets de sa poche et en détacha un qu'il tendit au gérant.) On va tout savoir sur les célébrités qui se sont fait tringler ici... Merci, papa !

Le bonhomme répondit par un grognement. Virgil, toujours dans l'encadrement de la porte, ne bougea pas d'un pouce, si bien que le gérant dut franchir le seuil de biais. Virgil regardait Ryan, l'air nonchalant, gentil, presque souriant.

Il dit : « Je suis Virgil Royal. »

— Je sais, dit Ryan. De l'Épargne et Crédit de Wyandotte en passant par le numéro 4000 de la rue Cooper, à Jackson, Michigan.

— Merde alors, fit Virgil avec, cette fois, un franc sourire. Comment vous avez su ça ?

— Pas de secrets entre nous ! répondit Ryan. Quelqu'un de la police m'a affranchi.

Virgil réfléchit un moment : « Ouais, c'est en cherchant Bobby que vous avez pigé un truc ou deux... Mais vous êtes pas flic... Qu'est-ce que vous êtes, au juste ?

— Un type qui patauge, dit Ryan. C'est bien vous que j'ai vu la nuit dernière, d'accord. Mais est-ce bien vous que j'ai eu au bout du fil, vendredi dernier ?

— Non, c'est un mec qui téléphonait pour moi.

— Ouais, je vois. Je me suis demandé si vous aviez été le premier à m'appeler, ou le second.

— Le second, c'était Bobby pour sûr. Un gars qu'a la voix qui traîne comme s'il tombait de sommeil ?

— Je ne me souviens plus très bien. J'ai pas réussi à le rencontrer, alors je ne peux pas affirmer que c'était lui.

— Et maintenant, c'est trop tard, dit Virgil. Alors, du coup, c'est sa femme que vous coursez ? Où elle s'est tirée ?

— J'en sais rien. Elle ne m'a pas laissé de message.

Virgil parcourut la chambre du regard : « L'a pas laissé grand-chose derrière elle, on dirait... M'a tout l'air d'un déménagement... (Les lunettes noires se braquèrent de nouveau sur Ryan.) C'est elle qui va le toucher, le fric, maintenant, pas vrai ?

Ryan ne répondit pas, faute d'avoir trouvé une formule assez vague.

— Causez-moi un peu, reprit Virgil, de ce fric qu'est déposé au nom de Bobby. C'est quoi ? Un héritage ?

— Oui, quelque chose comme ça, dit Ryan. Une affaire juridique.

— Vous êtes un homme de loi ?

— Non, agent de justice. Si vous voulez divorcer, c'est moi qui remets la notification à votre femme.

— Je ne veux pas divorcer, déclara Virgil. Ce que je veux, c'est rentrer dans le fric que Bobby il me doit.

— Vous lui en avez parlé ?

— Vous v'là bien curieux, mon pote ! Je vous vois venir : quand c'est que j'ai vu Bobby Lear en dernier ?... L'autre nuit, peut-être ? Après qu'on s'est quittés ? Et où je me trouvais entre trois heures et six heures du matin ?... Toutes ces conneries...

— La police vous a posé des questions à ce sujet ?

— Pas encore. Si elle se décide, je s'rai bien obligé de lui dire que j'étais chez ma sœur et mon beau-frère. J'y suis arrivé vers les trois heures et j'ai roupillé jusqu'à midi. C'est tout ?

Ryan haussa les épaules : « C'est vous qui parlez, pas moi. »

— Non, moi, je vous pose une question, rapport à cette affaire de fric. Du moment que le gars est mort, n'est-ce pas, va falloir que je me fasse rembourser sur... comment dites-vous ça ?... sur la succession. Exact ?

— Je ne sais pas. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas juriste.

— Peut-être pas, mais vous ne distribuez pas non plus vos papelards, dit Virgil. Vous êtes sur un autre coup. Il s'agit de quoi ?

— Eh bien, pour mettre les choses au point, j'ai pas de raison de sympathiser avec vous, ni de vous tenir au courant de mes activités, car j'estime, nom de foudre, que ça ne vous regarde pas... Vous voyez à peu près ?

— Allez, gars, merde ! dit Virgil. Pourquoi vous parlez comme ça ? On a des intérêts communs, vous et moi. Vous allez tâcher de retrouver la dame, et moi aussi. On est tous les deux sur le filon. Alors, autant s'entraider !

— On est trois dans le coup, corrigea Ryan. Vous et moi et la police de Détroit.

— Moi, ça me gêne pas. J'suis couvert. Ils n'ont qu'à faire leur boulot... Sur les trois, quelqu'un finira bien par la dénicher, la nana, et, à ce moment-là, moi, j'irai discuter le coup avec elle... Alors, vous pouvez me dire de quoi il s'agit, parce que si ça se trouve, je suis en train de perdre mon temps.

— Je veux bien vous dire quelque chose.

— Quoi donc ?

— Un chapeau comme le vôtre, ça en jette...

Virgil opina brièvement de la tête : « Ouais... merci ».

— En fait, dit Ryan, elle n'est pas au courant de cette affaire pour le moment et, de toute façon, personne ne semble savoir où elle est allée... il vaut donc mieux patienter encore un peu... au lieu de foncer

bille en tête !

— Ouais, vous avez raison. On risque d'attraper des crampes d'estomac ou de se faire écraser les doigts... C'est pas la solution, hein ?

— Non, je crois qu'il ne faut pas s'emballer. Vaut mieux s'armer de patience et voir venir. Vous me comprenez ? Ça peut marcher, comme ça peut ne pas marcher.

— D'accord, dit Virgil. Je connais la musique... avec de la patience, on s'épargne pas mal de déceptions et de soucis, y compris les grosses emmerdes et le mitard.

— Ça doit être moche, le mitard. Je crois que je ne tiendrais pas le coup.

— Faut pas se braquer, dit Virgil.

— Bon... (Ryan jeta un coup d'œil vers le coin-cuisine.) Si je nous faisais un pot de café instantané ? Après tout, nous ne savons foutre pas où nous en sommes, tous les deux !

— Bonne idée, approuva Virgil. À part ça, il y a encore un truc que je voulais vous demander. Vous vous appelez bien Ryan ?

— Oui, c'est ça.

— Vous seriez pas parent, des fois, avec une nommée Sheila Ryan ?

CHAPITRE XI

Elle n'était pas au Dollar Doré de chez Ken, ni au Bon Temps, ni au Temple, ni à l'hôtel Ansonia, ni au Palmier Royal, ni au Willis Show Bar, ni au Jardin Anderson.

Ryan fit la tournée des débits de boisson pendant plusieurs jours, avec l'idée qu'elle s'était peut-être sentie plus à l'aise parmi les pochards, dans une ambiance familière et qu'elle n'avait pas quitté le quartier. L'ennui, c'est qu'elle était bien capable de se biturer seule dans sa chambre, sans sortir, ou presque. Il faut qu'elle ait du fric pour cela, un minimum de fric. Mais, le cas échéant, rien ne l'empêchait de quitter la ville. Elle pouvait être allée n'importe où.

Plusieurs fois par jour, Ryan demandait le service des abonnés absents, pour le cas où elle se rappellerait son numéro et lui téléphonerait (ce qui n'était guère probable), et il écoutait l'opératrice réciter les messages : « Appeler Virgil Royal », avec le numéro ; « appeler Raymond Giddy ? Gidre ?... au motel Eldorado, rue Woodward » avec le numéro ; appeler Rita ; appeler Jay Walt. Appeler cinq, six, non sept avocats qui ont des plis à faire délivrer. La liste des avocats ne cessait de s'allonger et les autres ne se décourageaient pas.

Ryan retourna au bureau d'état civil pour réexaminer la licence de mariage :

Denise Leann Watson.

Profession : étudiante

Lieu de naissance : Bad Axe, Michigan

... nom du père : Joseph L. Watson

Ryan parla à M^{me} Watson, au téléphone. Il sentit sa résistance, sa réticence dès qu'il eut expliqué qu'il cherchait à joindre Denise. M^{me} Watson déclara qu'elle n'avait pas vu Denise depuis Noël, qu'elle ne tenait, d'ailleurs, pas à voir sa fille qui lui avait causé assez de chagrin comme ça. Ryan lui demanda néanmoins si c'est bien l'université de Wayne qu'avait fréquentée Denise. La réponse fut : non, elle avait fait ses études au collège d'État de Michigan, après quoi elle avait été inscrite à l'École des Arts et Métiers de Détroit. Ryan remercia M^{me} Watson.

Il appela l'École des Arts et Métiers pour apprendre que Denise y avait travaillé pendant quatre ans, section Arts Graphiques.

Il visita les studios d'art dans le quartier de Cass-Corridor, les boutiques bariolées et une maison de coin, badigeonnée de blanc, jadis une drogue-station-service. Il interrogea des artistes qui avaient

l'allure de mécaniciens. Celui qui se souvenait d'une Denise Watson érigait une sculpture à partir de couvre-moyeux soudés. Il écarta sa lampe, remonta ses lunettes et dit : « Denise... oui, mon vieux... elle peignait des baleines... des ballets de baleines à la con... Les baleines à Denise !... elle les dessinait, les baleines, elle les peignait... bon sang ! elle les sculptait dans le bois mieux qu'un esquimau ! »

Ryan appela Dick Speed.

Non, pas de nouvelles de Denise Leary pour le moment. Les recherches étaient toujours en cours, bien sûr... Merde, son mari se fait tuer et elle disparaît... Normal que son nom figure en tête de liste des témoins à interroger.

— Et Virgil Royal ?

— Ouais, on a discuté le coup avec lui, déclara Dick Speed. Avec sa sœur aussi, et avec son beau-frère. Ils prétendent qu'il a couché chez eux cette nuit-là... Alors, on a reconvoqué Virgil et on s'est arrangé pour que le portier de nuit du Montcalm traverse, comme par hasard, le bureau où il se trouvait. Eh bien, le portier il a dit qu'il n'en savait trop rien, parce que, pour lui, les Noirs, ils se ressemblent tous. Le type de l'hôtel, d'après lui, portait un imper et un bonnet en tricot, et peut-être bien qu'il avait une barbe... Tu t' souviens de Tunafish ?

— Bien sûr.

— Eh bien, c'est lui, le beau-frère à Virgil.

— Décidément, tout le monde connaît tout le monde dans ce monde-là.

— Qui se ressemble s'assemble, comme on dit. Ce genre de mec, ou il se tape la petite sœur de son pote et vice versa, ou alors ils ont fait copain à Jackson en vue d'une fructueuse collaboration. En tout cas, c'est la vie en communauté.

— T'as confiance en Tunafish ? Je veux dire... comme il est censé travailler pour toi...

— Tunafish, il nous file quelques bons condés et aussi pas mal de bobards. Faut voir la situation... si t'avais un beau-frère repris de justice qu'on soupçonne d'avoir allumé deux mirontons avec un fusil de chasse, est-ce que tu te risquerais de te mettre mal avec lui ?

— Alors qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ?

— On continue. On interroge les mecs. Le coiffeur de Pontiac, entre autres. Il nous a décrit le type pareil que le portier : imper, bonnet, mais lui n'a pas vu de barbe... N'empêche, quand on l'a mis en présence de Virgil, il a détourné les yeux, jouant le gars trop bien élevé pour dévisager un inconnu.

Enfin, pour résumer l'affaire, le tapissage n'a rien donné de positif et Virgil est libre comme l'air.

— Il n'arrête pas de me téléphoner, dit Ryan. Il veut parler à la femme du défunt.

— Il est pas le seul, dit Dick Speed. Cette nana, dans sa planque, elle se doute pas à quel point elle est populaire !

*

Il y avait un papier sur la disparition de Denise Leary, à la trois du Free Press, et une photo de Denise, diplômée fraîche émoulue du Collège de Michigan. Ses cheveux blonds, plus courts à l'époque, retombaient sur son œil en une courbe douce, et elle souriait. Ce sourire, Ryan le découvrait pour la première fois. Il était précisé, dans l'article, que Denise était recherchée aux fins d'interrogatoire après l'assassinat de son mari.

Ryan se rendit à l'Eldorado Motel pour voir Raymond et demander des nouvelles de M. Perez. L'Eldorado se trouvait loin du centre, dans l'avenue Woodward, et Ryan se dit qu'il fallait être maso pour élire domicile en cet endroit.

Il demanda à Raymond Gidre comment ça allait. Raymond Gidre répondit que jamais, dans toute sa vie, il n'avait vu tant de négros à la fois et qu'il n'avait même pas pu dégouter un bon restau, à part le rade à bougnoules où il était entré par hasard.

Ryan lui demanda si M. Perez lui avait donné signe de vie. Ouais, fut la réponse. M. Perez a été à Chicago et à Fort Wayne, et il se trouvait maintenant à Indianapolis.

— Toujours le même genre d'affaires ?

— Un peu ! C'est ça, le boulot de M. Perez. Pas un homme à se tourner les pouces. Toujours sur la brèche.

Ryan demanda à Raymond en quoi consistait son travail à lui, lorsque M. Perez l'engageait.

Raymond dit... Eh bien, il recherchait des gens, il conduisait la bagnole quand M. Perez était en déplacement et, des fois, il l'accompagnait chez des clients.

Raymond avait la figure poudrée de frais, le cheveu mouillé et aplati. On aurait dit qu'il s'était rasé avec un couteau de chasse. Il confia à Ryan que, la plupart du temps, il s'habillait pour sortir, mais finissait par rester là, attendant un coup de fil. Il avait hâte que ça recommence à bouger un peu...

Ryan lui dit que si rien ne bougeait dans les prochains jours, il allait lui offrir une gâterie, lui faire faire le tour des usines Ford.

Raymond le regarda, un peu indécis, tout en grattant son avant-bras sur lequel on distinguait, à travers les poils, le tatouage semblable à une vieille meurtrissure, un tatouage d'un noir délavé qui représentait une fleur d'où s'échappait une banderole rouge portant ces mots : « À ma mère. Souvenir. »

Elle pouvait être partie n'importe où. Mais Ryan repoussait cette idée, même après trois semaines de vaine attente. Peut-être n'était-elle pas partie loin, si les moyens lui avaient manqué... Sans travail, et Bobby n'ayant quitté la prison que pour être interné à l'hôpital d'État, d'où lui viendrait l'argent ? À moins qu'elle n'ait trouvé un job...

Ryan composa le numéro de Dick Speed, tout en regardant par la fenêtre un ciel de nouveau couvert, avec menace d'averses. Était-ce le temps qui le déprimait ainsi ?

Dick Speed répondit au premier appel, et Ryan se sentit un peu plus optimiste.

— J'ai pensé à un truc... Si Denise Leary avait trouvé du boulot, il lui faudrait donner à l'employeur son numéro de Sécurité Sociale et son contrat de travail devrait être enregistré à Washington, n'est-ce pas ?

— Très juste, dit Dick Speed, mais on n'est pas plus avancés pour ça. Les services ne communiquent pas ce genre d'informations à la police, même si elle enquête sur un meurtre. Mais je vois que t'as des idées... continue sur ta lancée !

Réfléchir... Il n'avait fait que ça, essayant de se mettre à la place de Denise. Il savait maintenant que ce n'est pas seulement l'argent, les quinze mille dollars promis, qui l'incitaient à se creuser ainsi la tête. C'est Denise, personne humaine, qui le préoccupait. Elle l'avait appelé à son secours et il l'avait laissé tomber. Bien sûr, il pouvait se dire qu'il n'y était pour rien, que c'est elle qui avait changé d'avis. Mais le malaise, le souci demeuraient.

La sonnerie du téléphone retentit. Dick Speed, au bout du fil : « Tu t'rends compte ? Je viens de voir un gars de la Septième Brigade... c'est eux qui sont sur l'affaire. Eh bien, ils ont eu le tuyau comme quoi une Denise Watson a fait sa demande de permis de conduire, il y a trois jours, à Pontiac.

— Comment l'ont-ils eu, ce tuyau ?

— Ils ont envoyé un avis de recherches à l'état civil de Lansing, avec le nom de femme mariée et le nom de jeune fille. Sur la demande, elle a indiqué comme adresse 1523, rue Huron, à Pontiac. Les services du shérif du Comté d'Oakland s'en occupent.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

— Ils vont s'assurer d'abord qu'elle se trouve bien à cette adresse et puis ils nous aviseront.

Ryan se sentit ragaillardi, pour la deuxième fois dans la matinée, et même plein d'entrain. Et c'est avec confiance et impatience qu'il parcourut le chemin de Woodward à Pontiac. En vingt petites minutes, il était rendu et il eut vite fait de trouver la rue Huron. Mais, tandis

qu'il la remontait, son humeur, peu à peu, s'assombrissait. La section comportant les numéros 1500 et au-dessus était entièrement commerciale. Le numéro 1523, en particulier, figurait sur une façade bleue, blanche et rouge, à l'enseigne de « Crêperie de l'Oncle Ben ».

Ryan alla parler au gérant. Celui-ci lui apprit qu'il venait d'être questionné par la police. Mais enfin, qui c'était, cette fille ? Qu'est-ce qu'elle avait fait ? Ce qui était sûr, en tout cas, c'est qu'elle n'avait jamais travaillé chez Oncle Ben.

Peut-être, mais, pour une raison quelconque, elle avait donné cette adresse. Elle se trouvait donc quelque part dans les parages.

Cela se passait le lundi.

CHAPITRE XII

Le mercredi après-midi, Ryan était assis dans un bar de la rue Saginaw, à Pontiac. Il était seize heures trente environ. Il faisait chaud et le soleil brillait. Ryan avait bien une heure devant lui avant d'être fin saoul.

Le barman demanda : « La même chose ? »

— Ouais, allons-y.

— Bourbon-brouillard, c'est bien ça ?

— Un Early Times sur glace pilée.

Dans le regard que lui lança le barman, il y avait une lueur d'exaspération : « C'est bien ce que j'avais dit ! » mais l'homme resta muet... Merde alors, il était en bois, ce citoyen, pas moyen d'engager la conversation. Chaque mot, fallait le lui arracher ! Ryan observait les mains du barman qui préparait la consommation, avec précision, méthode et lenteur. Il remplissait un verre doseur chromé et versait le whisky précautionneusement sur la glace pilée.

— Vous n'opérez pas au jugé, hein ? fit Ryan. Ça vous arrive jamais de verser directement de la bouteille ? Vous savez bien ? Avec le petit coup de poignet et la petite giclée en prime ?

— C'est un double que vous voulez ? demanda le barman.

— Ouais, d'accord. Puisque mon esprit ne vous captive pas.

Le barman alla rechercher la bouteille sur le rayonnage et reprit le verre-doseur.

C'était pas la joie !... Ryan, pourtant, se sentait sûr de lui, alerte. Plus trace de la déprime qu'il avait connue l'autre semaine, mais au contraire envie de discuter avec quelqu'un, d'entreprendre quelque chose... Trop calme, cette boîte. Pas accueillante. Ni brouhaha de voix, ni rires. Et le barman qui s'en foutait royalement. On ne le payait pas pour causer. Peut-être accepterait-il de vous écouter si vous le coinciez contre le comptoir en le menaçant du poing ?

L'homme posa devant Ryan une serviette propre en papier et le verre de bourbon.

— Ce que j'étais en train de vous dire... commença Ryan.

— Excusez-moi, fit le barman en s'éloignant pour servir un client.

Va t'faire foutre ! songea Ryan. Il but le bourbon et resta là, immobile, les yeux fixés sur son image dans la glace teintée de rose.

Que faisait-il dans ce bar ? Il avait intérêt à rentrer chez lui sans plus attendre, roupiller un petit coup, se faire à dîner... Et même s'il se sentait un peu barbouillé dans la soirée, avec une bonne nuit de

sommeil, il serait d'attaque au réveil... à soixante-quinze pour cent. Mais s'il traînait dehors jusqu'à la fermeture des bars, jusqu'à vers deux heures, il se trouverait pris dans l'engrenage. Le matin en ouvrant les yeux il n'aurait qu'une seule pensée : aller voir dans le placard s'il restait encore un fond de vodka. À défaut, il s'habillerait et irait chercher un de ces débits pour travailleurs lève-tôt qui, à sept heures, font l'ouverture. Ensuite, il distribuerait quelques notifications, histoire de s'en débarrasser, il descendrait quelques demis avec son déjeuner, puis, par acquit de conscience, se mettrait en quête de Denise Leary, introuvable à Pontiac, aux Drayton Plains, à Clarkston, à Keego Harbour... Restait Rochester.

Peut-être... Et, en fin d'après-midi, c'est avec le sentiment propre à l'ivrogne de se conformer aux bons usages, qu'il sifflerait son premier bourbon, pour, ensuite, se laisser porter par le flot tout au long de la soirée, en devenant à chaque verre plus bavard, plus assuré, plus drôle, plus intéressant...

— J'en prendrai un autre.

— Même chose ?

— Non, ce coup-ci, je veux un double bourbon-brouillard.

Le barman eut encore un regard désapprobateur. Il prépara la consommation, la posa devant Ryan et ramassa les verres vides.

Ryan s'était enfilé huit bourbons dans la soirée du lundi... Bon, il avait fait la part du feu, il avait cédé à un besoin tyrannique.

Mais, mardi, il avait pris deux Bloody Mary au cours de son déjeuner à Clarkston. Dans la journée, il avait éclusé quatre vodkas, allongées de tonic, et huit, ou peut-être dix bourbons dans la soirée. Et il s'était offert un quart de vodka avec de la bière légère avant de se coucher.

Ce matin même, il avait fait honneur à deux vodkas au jus d'orange. Pour le déjeuner, aux Drayton Plains, il s'était passé de Bloody Mary, se contentant de deux bières avec son « chili ». Mais, pour accompagner un autre bol de chili – c'était si bon – il avait encore vidé deux demis. Puis, dans deux bars différents, avant d'échouer là, quatre bourbons. Deux ou trois à ce comptoir-ci, avec le barman si affable... En tout, treize verres et il n'était que cinq heures moins le quart.

Il y avait quatre ans de cela, un 28 septembre, il avait résolu de renoncer à l'alcool, et puis il avait ajourné l'opération au 1^{er} octobre, date plus facile à retenir, lorsqu'il évoquerait le jour où il avait largué la bouteille et rejoint les Alcooliques Anonymes. Six ou sept fois depuis ce jour-là, il avait chuté, puis remonté la pente, et il ne se souvenait plus très bien de la date de sa dernière « mise à sec ». Aucune importance, d'ailleurs. Ça faisait trois ans et demi qu'il tenait le coup... et voilà que, pour une raison inconnue, il se retrouvait dans

ce bar en train de biberonner. En train de se demander aussi s'il allait ou non continuer à boire. Hésitant, car il savait combien il était douloureux de s'interdire l'alcool d'un seul coup. Ce n'était pas le tourment d'une gueule de bois... Celui-là, on pouvait l'atténuer avec de l'aspirine. Mais l'alcoolique qui s'abstient de boire de l'alcool éprouve une douleur tout autre, virulente... une angoisse – Ryan s'en souvenait bien – comme si les nerfs avaient été mis à vif et, tout le temps, l'alternative : boire un coup ou se foutre par la fenêtre. Pour Ryan, le supplice allait durer deux ou trois jours, il allait arpenter son logis, avaler une quantité de liquide et croquer les cachets de B-12 comme des cacahuètes.

Une question se posait : ses efforts d'autrefois avaient-ils été récompensés ? Non, bien sûr... Mais, de toute façon, quelle importance ? Les épreuves anciennes n'avaient rien à voir avec le présent.

Chercher la raison de son goût pour l'alcool n'avait pas de sens non plus. Était-ce son ascendance irlandaise ? Un sentiment d'insécurité ? Il buvait, un point c'est tout. Et il reconnaissait qu'il ne pouvait maîtriser son envie, une fois qu'il s'était laissé aller. Il picolait bel et bien, tel qu'il était là, sagement assis devant le bar, considérant le choix qui s'offrait à lui et son propre reflet. Il avait bonne apparence, d'ailleurs, et semblait tout bronzé dans la glace teintée, derrière le comptoir. Sa mémoire, pourtant, lui jouait des tours. Étions-nous le 25 ou le 26 avril ? Il n'en savait rien. Pas le 1^{er} mai, en tout cas. Mai, c'était plus loin. Décidément, le meilleur parti à prendre c'était encore de téléphoner à l'un de ses amis d'Alcooliques Anonymes et de lui avouer qu'il avait plongé, qu'il avait besoin d'un coup de main et d'un bon coup de pied quelque part. Ou alors, il pourrait participer à une réunion A.A. dans la soirée. Il n'avait pas assisté à une réunion depuis près de quatre mois, et c'était, peut-être, ça, la cause de sa culbute... Il s'agissait donc de trouver un centre A.A. dans le quartier. Téléphoner à la maison mère et demander une adresse, à Pontiac. Mais d'abord, il rentrerait à la maison, prendrait une douche, ferait un petit somme, mangerait un morceau... Bon, alors, paie et tire-toi d'ici !

À moins que tu ne te tapes un dernier... le tout dernier.

CHAPITRE XIII

— Je me suis réveillée, j'ai regardé le plafond, disait la femme en face de Ryan. Et miracle ! La chambre ne basculait pas. Je me suis levée, je suis allée à la salle de bains et, pas une seule fois je ne me suis cognée dans les meubles, je n'ai rien renversé...

— Je connais ça, dit le chef de la tablée. Pendant les six, ou même les douze premiers mois de mon programme, je me réveillais tous les matins, persuadé que j'avais la gueule de bois. Je n'en revenais pas de me sentir en forme !

La réunion avait pour décor une salle sans fenêtres, au sous-sol de l'hôpital St. Joseph de la Pitié, à Pontiac. Des murs d'aggloméré gris sombre, l'éclairage fluorescent, la machine à café, les tasses en styrolène, les gâteaux secs. Une réunion type d'Alcooliques Anonymes, avec autour de chacune des cinq tables, huit ou douze membres.

Une autre femme raconta qu'il lui arrivait de se réveiller dans un motel auprès d'un homme qu'elle n'avait jamais vu.

À la table où se trouvait Ryan, il y avait quatre femmes et sept hommes, Ryan compris. Il n'était pas sûr de vouloir prendre la parole quand le chef du groupe en viendrait à lui. Il pouvait passer son tour, expliquer que, ce soir-là, il préférerait écouter les autres. Un homme, assis à deux chaises de lui, commença ainsi sa présentation : « Je vous remercie... Je m'appelle Paul, je suis alcoolique et très heureux de me trouver parmi vous... »

Une femme d'une quarantaine d'années déclara qu'elle avait atteint la cote d'alerte dans la soirée du samedi où, rentrant saoule, elle s'était bagarrée avec sa fille âgée de quatorze ans...

— Des chats venaient dormir dans ma voiture, dit une autre. Elle était pleine de trous, tellement elle avait reçu de chocs...

Ryan se rappela avoir éraflé, lui aussi, le mur de la maison de sa sœur en tournant dans l'allée, et d'avoir écrasé une plate-bande. Il consulta sa montre.

Neuf heures. Encore une demi-heure. L'air, dans la salle, était lourd et Ryan transpirait. Vapeur de café, cigarettes... Les cendriers, sur la table, débordaient.

Le chef du groupe dit à Ryan : « Excusez-moi... Je ne connais pas votre nom... Est-ce que vous voulez dire quelques mots ? »

Ryan avait allumé une cigarette, s'était ressaisi, sachant que son tour arriverait bientôt. Il dit : « Oui, merci » et fit une pause. Ses compagnons de table attendaient.

— J'allais passer mon tour, dit enfin Ryan, ou alors j'aurais inventé une histoire... mais je crois qu'il vaut mieux vous expliquer où j'en suis. J'ai respecté mon programme pendant trois ans et demi... (Il s'interrompit un instant.) Mon nom est Jack et je suis alcoolique... Je me suis saoulé hier et avant-hier, et j'étais parti pour me biturer pendant plusieurs jours encore. Pourquoi j'ai recommencé à boire, je n'en sais rien. Peu importe la raison, d'ailleurs... J'ai trébuché... Non, je n'ai pas trébuché, c'est volontairement que je me suis saoulé, parce que, pendant trop longtemps – pendant quatre mois – j'avais négligé les réunions, en faisant confiance à mes propres ressources, au lieu de suivre le programme...

Ces dernières années, j'avais été très heureux. Non seulement parce que je ne buvais plus et que je me sentais en bonne forme physique, mais aussi parce que mon comportement avait changé grâce au programme. (Il s'arrêta encore.) Un de mes amis a accroché au mur de son bureau une pancarte avec ces mots : « Assez déconné. » Pour moi, c'est essentiel ou, à tout le moins, je voudrais que cela redevienne essentiel. Je sais que je puis retrouver ma personnalité, être moi-même, je sais qu'il est dangereux de jouer un rôle, de donner le change et de prétendre que l'on est autre chose que ce que l'on est... Pour tout dire, c'est idiot de faire machine arrière, alors que je pourrais être bien dans ma peau et, surtout, être moi-même, si je m'abstenais de boire. Ceux qui prétendent qu'il faut boire pour se libérer se mettent le doigt dans l'œil.

Ryan s'interrompit encore, ne sachant pas trop où il voulait en venir.

— Je suis heureux d'être là, dit-il enfin, et heureux de partager avec vous mes sentiments au lieu de traîner devant un comptoir et de gamberger. La bonne règle, pour nous, c'est non seulement d'éviter les stations au bar, mais aussi d'éviter les stations dans notre propre cerveau.

Il était content de ne s'être point dérobé, de s'être exprimé. Il ramassa sa tasse vide et celle de son voisin et alla les remplir au perco. Quand il se rassit, une jeune femme, au bout de la table, avait pris la parole.

Elle dit qu'elle approuvait sans réserve l'injonction de la pancarte. « Assez déconné. » La formule correspondait tout à fait au programme A. A...

« Cessez de faire semblant, soyez vous-même »... Cette prise de conscience était souhaitée par tout le monde aujourd'hui – et pas seulement par les alcooliques. C'est d'ailleurs ce qui l'avait le plus frappée dans le programme : son aspect positif. Il ne s'agissait pas seulement de renoncer à l'alcool, mais, comme l'avait dit Jack, de substituer à l'alcool quelque chose de constructif, un mode de vie

totale­ment différent, non plus dirigé de l'intérieur, mais projeté au-dehors.

La jeune femme fit une pause.

Ryan buvait son café à petites gorgées.

— Excusez-moi, reprit-elle. Je parle, je parle, et j'ai oublié de me présenter... Je suis Denise et je suis alcoolique.

*

Ryan alluma une cigarette et, penché en avant, les coudes sur la table, dévisagea la jeune femme. Ce ne pouvait être la même et, pourtant, la voix lui était familière.

Le nez aussi était pareil, mais pas le visage. Il paraissait plus étroit, plus petit. Les cheveux blonds, bien plus courts, retombaient en une vague souple sur l'œil et, par moments, Denise écartait la mèche du bout des doigts.

— J'en étais arrivée au point où, tout en voulant me tuer, j'étais incapable d'arrêter ma pensée sur la façon dont j'allais le faire – me jeter du haut d'un pont, ouvrir le gaz ou autre chose. Je remet­tais ces décisions au lendemain, lorsque ma bouteille serait vide...

Les bouteilles vides sur le sol de la cuisine. La fille couchée sur son divan, les mèches dans les yeux. Des cheveux et de la crasse sur le col roulé... Ryan revoyait tout cela. Les jeans gras­seux et les pieds nus et pâles... Elle remuait son pied sans savoir que quel­qu'un était là qui la regardait. Cette fille, au bout de la table, devait pourtant avoir à peu près le même âge... Vingt-huit ans. Elle portait un tricot bleu marine qui laissait voir le col d'un corsage à fleurs. Elle donnait une impression de fraîcheur, de netteté.

— Mon obsession, c'était de sortir de moi-même, vous comprenez ? Par moments, je me voyais telle que j'étais, telle que j'étais devenue, et je me disais : « Qu'est-ce que tu fais là ? Ce n'est pas toi ! » Je ne pouvais pas m'empêcher de remuer des pensées. Vous savez ce que c'est ? On tourne en rond, on a peur, non pas de quelque chose en particulier, on a peur de tout... À un moment donné, quel­qu'un m'a tendu la main. Tout à fait à la fin, alors que j'étais complètement paumée... je me souviens que quel­qu'un a voulu m'aider.

Ses yeux étaient tournés vers Ryan, mais était-ce bien lui qu'elle regardait ? Peut-être quel­qu'un assis du même côté de la table – peut-être le chef du groupe, à deux places de lui... Impossible de savoir...

— Mais je crois que c'est mon amour-propre qui a tout gâché, poursuivit Denise. Je voulais me débrouiller toute seule, alors je me suis sauvée. Un fameux exploit : se sauver de soi-même !... Et puis, je ne sais plus comment ça s'est passé, je me suis retrouvée à une

réunion... À la Sainte Trinité, de Détroit... vous connaissez ? C'était mon initiation... Depuis, j'ai réussi à dénicher un lieu de réunion tous les soirs, en ville ou en banlieue, et c'est comme ça que je suis venue ici. (Denise fit une pause.) Maintenant, j'ai trouvé du travail. Je commence lundi. J'habite à Rochester dans un appartement très agréable – et, ce qui est curieux, c'est que tout le reste me paraît si lointain. Pourtant, il ne s'agit que de trois ou quatre semaines. Je n'ai pas encore une notion du temps bien nette...

Trois semaines et demie, songeait Ryan. Vingt-cinq jours.

— J'espère simplement qu'elle va durer, cette sensation de bien-être.

Elle s'interrompit puis, s'adressant au chef de la tablée, elle dit :
« Merci. »

*

Après la réunion, les participants s'attardèrent dans la salle, discutant par petits groupes. Presque tous semblaient se connaître. Ryan emplit à moitié sa tasse de café et attendit. Denise parlait avec l'un des hommes de la tablée nommé Paul et avec la jeune femme qui se réveillait dans les motels. Paul, enfin, prit congé. Les femmes se tournèrent vers Ryan et s'avancèrent ensemble, en souriant. Elle était bien jolie, Denise, bien arrangée, bien soignée, et Ryan jugeait sa taille idéale. Quant à l'autre, il ne pouvait l'imaginer se réveillant dans une chambre de motel aux côtés d'un compagnon de fortune...

— Vous vous appelez Jack, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous, c'est Denise... et vous ?

— C'est Irène. Je lui disais à l'instant... si j'ai bien compris, c'est la première fois que vous venez ici, mais je suis sûre de vous avoir déjà vu. Est-ce que vous allez quelquefois au Teamster's Hall, le dimanche ?

— Non, j'en ai entendu parler, mais je n'y suis pas encore allé.

— C'est une bonne réunion. Onze heures, le dimanche matin.

— Il faut que je voie ça. Oui, j'ai suivi le programme trois ans et demi, mais c'est la première fois que je viens ici. J'étais un habitué du Beaumont.

Il allait manquer sa chance. Il voulait lui poser une question pour être tout à fait certain, mais pas en présence d'Irène qui était là, toujours souriante. Indéniablement, c'était la même jeune femme avec, maintenant, ce regard confiant, cette grâce... Elle le regardait, elle devinait quelque chose, mais elle ne se souvenait pas. Quant à lui, s'il l'avait rencontrée dans la rue, il ne l'aurait pas reconnue.

— Une réunion très réussie, n'est-ce pas ?

Elle semblait désireuse de prolonger la conversation.

— Oui, ça m'a fait du bien. Ça me fait toujours du bien d'ailleurs. Tout le monde est sincère... Ce sont les seuls endroits où les gens disent honnêtement ce qu'ils pensent.

— Elle me plaît, la formule « assez déconné », dit Denise. Je crois que je vais la peindre sur mon mur.

— Le garçon dont j'ai parlé, dit Ryan, travaille dans une agence de publicité. Je ne sais pas si son slogan lui est d'un grand secours... Peut-être bien que oui...

Denise sourit : « Vous êtes aussi dans la partie ? »

— Non, je suis agent de justice.

Elle acquiesça d'un signe de tête, l'air songeur.

— J'ai dit à Paul et à quelques autres que je les retrouverai pour manger un morceau, dit-elle. Vous voulez vous joindre à nous ?

— Avec plaisir. J'ai une voiture.

— Je suis venue avec Irène. Mais vous pourriez nous suivre, à moins que vous ne connaissiez le chemin.

— Où allons-nous ?

— Excusez-moi, j'étais persuadée que tous les A.A. sans exception se donnaient rendez-vous chez Oncle Ben après les réunions !... On va à la crêperie de la rue Huron.

*

— L'est p'têt' malade, dit Tunafish.

— Malade comme ça, à la surprise ? fit Virgil. Il range sa tire au parking, il s'amène à l'hôpital et il dit : j' suis malade !

— Alors c'est qu'il est allé voir quelqu'un.

— Nous y voilà ! dit Virgil. Mais qui ? La femme à Bobby ? C'est possible, note bien... L'était plutôt mal fichue.

— Pourquoi tu lui demandes pas, à lui ? Tu le connais.

— L'est pas causant. M'a même pas rappelé... Et v'là que, d'un coup, il s'prend de passion pour Pontiac ! Il fait tous les bars du quartier, il retourne chez lui, il se repointe ici... Ce type, il sait quelque chose, mais il le garde pour lui.

Ils étaient assis dans la grosse Grand Prix blanche, rangée dans le parking des visiteurs, devant l'hôpital St. Joseph de la Pitié. Si Virgil avait allumé ses phares, il aurait éclairé une portion de la Pontiac Catalina bleu clair de Ryan. Tunafish avait froid. Il se tenait tout raide, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de cuir. Il ne comprenait pas ce qu'il faisait là, à part qu'il tenait compagnie à Virgil. Virgil fumait un « joint » – c'était le Virgil nouvelle manière, Virgil relaxe. Il parlait à Tunafish d'une voix si lente qu'il semblait ne

devoir jamais finir sa phrase, les bouffées du joint s'intercalant entre les mots. Par la vitre côté conducteur qu'il avait entrouverte de quelques centimètres, le froid humide de la nuit s'infiltrait jusqu'à Tunafish.

Celui-ci aurait voulu savoir pourquoi il était là. Il n'aimait pas poser des questions, c'est vrai, mais la tournure qu'avaient prises les choses, ces derniers temps, ne le rassurait pas : Virgil qui le convoque, qui l'embarque dans une histoire merdique où sont mêlés Bobby Lear et la femme à Bobby. Puis des gens qui viennent s'informer sur la nana et qui la cherchent... Ça l'embêtait aussi de ne pas en savoir plus sur Ryan. Un mec qu'il croyait bien avoir déjà vu quelque part... Il ne pouvait s'enlever de l'idée que c'était un poulet, bien que Virgil eût affirmé qu'il ne l'était pas. Tunafish, somme toute, aurait souhaité être un peu plus au parfum, mais pas vraiment dans le coup, des fois qu'on le pousse sur une chaise et qu'on se mette à le cuisiner.

Il s'anima tout de même un peu et se redressa sur son siège, lorsqu'il vit Ryan sortir de l'hôpital et monter dans sa voiture. Ils filèrent Ryan à travers Pontiac, le long du boulevard périphérique, remontèrent la rue Huron et s'arrêtèrent en vue de la crêperie de l'Oncle Ben, pour la deuxième fois, ce soir-là.

— Merde, il s'éclate, le gars, avec ses crêpes ! dit Tunafish.

Virgil ne dit rien. Il observait Ryan. Celui-ci avait attendu quelques secondes à la porte de la crêperie, puis il fut rejoint par un homme et deux femmes. Ensemble, ils entrèrent dans le restaurant, aussitôt suivis par d'autres personnes... Une flopée d'amateurs de crêpes !... Sûrement que Ryan leur avait filé rencard dans ce tapis, songea Virgil. Mais qui c'étaient, ces gens ? À quel moment Ryan les avait-il contactés ?... Oncle Ben... Fallait qu'il se renseigne sur l'endroit... mais ça paraissait moins prometteur que l'hôpital.

— Tu sais ce que tu fais là ? dit Virgil à Tunafish. Tu apprends le boulot. Tu apprends à attendre le mec, à patienter. Autre chose, va falloir que tu notes tous les endroits où il va et que tu me marques l'heure.

— Mais je n'ai pas de bagnole.

— On va demander à Lavera, elle te prêterla la sienne. Au besoin, on la lui louera.

— Bon, alors, je le suis ? Et je l'attends pendant qu'il bouffe ?

— Je vais aller, moi, à l'hostau demain, savoir si la femme à Bobby est soignée là-bas. Si c'est oui, toi, t'as plus rien à foutre. Si c'est non, tu files le mec.

Tunafish aurait voulu demander à Virgil ce qu'il comptait faire, de son côté, mais il resta coi. Il s'engonça dans son manteau de cuir pour gagner un peu de chaleur et ne parla plus pendant près d'une demi-heure.

Virgil vit Ryan sortir avec l'une des deux femmes. Petite, maigriotte, blonde – c'est tout ce qu'il pouvait distinguer. Ryan aida la femme à enfiler son imperméable et ils restèrent là, à bavarder, se faisant face, immobiles. Virgil eut l'impression que le mec était en train de manigancer quelque chose. Mais la copine sortit à son tour et les deux femmes s'éloignèrent ensemble. Ryan, sans bouger, les suivit des yeux jusqu'à ce que leur voiture disparaisse. Et, même alors, il lui fallut une ou deux secondes pour se remettre en mouvement.

— Y a quelque chose qui se trafique, déclara Virgil en détachant ses mots. Je vois le manège, mais je ne sais pas ce qui le fait tourner.

CHAPITRE XIV

Le lundi matin, Ryan se leva pour répondre au téléphone. Il était sept heures moins quelques minutes.

La sonnerie avait interrompu le cours de ses pensées : oui, il aurait dû appeler M. Perez vendredi ou samedi. Qu'il ne se soit pas manifesté dimanche, c'était excusable, mais il lui fallait absolument, ce lundi, faire une communication quelconque à M. Perez. Lui dire, peut-être, que l'affaire était sans issue et qu'il abandonnait, ou alors lui donner l'adresse de Denise et ne plus se soucier d'elle. C'était l'alternative. Il devait prendre une décision, une fois pour toutes, et cesser de se casser la tête.

Mais quand M. Perez lui demanda : « Comment vous portez-vous, ce matin ? » Ryan se remit à gamberger, cherchant à donner de ses démarches un compte rendu optimiste et à prendre un ton plaisant. En désespoir de cause, pour gagner du temps, il ouvrit le dialogue par un banal mensonge :

— Je n'ai pas pu vous appeler vendredi...

— Je sais que vous ne m'avez pas appelé. (Le ton indulgent laissait entendre que M. Perez ne lui en voulait pas.)

— Je pensais le faire, reprit Ryan, mais j'ai pas mal cavale. J'ai discuté le coup avec les employés, là-bas, mais ils prétendent tous ne pas connaître ni Denise Watson, ni Denise Leary.

— Y a-t-il lieu de penser qu'ils la connaissent, mais ne veulent pas l'admettre devant vous ?

— Eh bien, je ne sais trop. Je pourrais tenter ma chance, encore une fois. Et puis l'une des serveuses était en congé pour quelques jours... je n'ai pas réussi à la joindre chez elle... si ça se trouve, elle seule serait au courant. À ce moment-là, les autres disent la vérité.

Il y eut un silence.

— J'ai l'impression, dit enfin M. Perez, que vous noyez le poisson... Où voulez-vous en venir, au juste ?

— Ce que je dis, c'est qu'il n'y a qu'une façon de savoir si elle habite ou non dans le quartier, et c'est de s'accrocher et d'insister. (Ryan avait réussi à prendre un ton convaincant, sincère.) Son permis va arriver à l'adresse en question, c'est déjà une certitude. Ce que je pensais faire aujourd'hui, c'est appeler Lansing et demander combien de temps ça peut prendre.

Encore un silence. Ryan reprit : « Je vais voir aussi pour la serveuse qui était en congé. Elle est peut-être rentrée aujourd'hui. »

— J'espère, dit M. Perez, que vous n'avez pas une petite idée personnelle derrière la tête...

— Je ne comprends pas...

— Vous ne vous êtes pas imaginé, j'espère, que vous pouviez vous passer de moi, que vous étiez capable, tout seul, de mener l'affaire à bien.

— Ma foi, je ne vois pas comment je m'y prendrais.

— Moi non plus, déclara M. Perez, mais vous pourriez y songer ; cette personne connaît, peut-être, l'existence des actions, elle a pu entendre, à l'occasion, le nom de la société.

— Elle n'a même pas demandé la restitution du corps.

— Ce que je veux dire, c'est que vous pourriez soulever la question, essayer d'attiser sa mémoire. Si jamais vous aviez envisagé quelque chose de ce genre, je vous conseille d'y renoncer. Avec le mal que je me donne pour établir une liste et le temps que j'y consacre, il ne serait pas correct de votre part de me voler un des noms qui y figure, n'est-ce pas ?

— Pas question, affirma Ryan. (Une telle éventualité ne lui était jamais venue à l'esprit.)

— Ce serait non seulement incorrect, mais peu raisonnable... Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Je fais un travail pour vous, dit Ryan. Vos affaires ne m'intéressent pas. Je n'y connais rien en valeurs boursières et je ne me risquerais jamais dans une opération de ce genre.

— C'est délicat, en effet, déclara M. Perez. Vous êtes bien plus tranquille dans votre spécialité.

— Voyons, pourquoi voulez-vous que je m'embarque dans une affaire qui, de toute façon, me dépasse ? dit Ryan. (Il aurait dû y songer, pourtant !) Vous n'avez pas à vous tracasser.

— Je n'en ai pas l'intention, dit M. Perez. Pas le moins du monde.

— Alors, vous me donnez encore quelques jours ? Si jamais je pouvais la dénicher.

— Oui, après tout. J'ai retrouvé le nom de quelques oiseaux perdus qui pourraient être domiciliés dans la région, vous pouvez donc continuer vos recherches. Je serai là, à attendre de vos nouvelles.

Et à vous surveiller. Il ne l'avait pas dit, mais Ryan en avait l'intuition. M. Perez d'un côté, Virgil de l'autre, quelque part dans l'ombre, et lui entre les deux, jouant son petit jeu avec Denise Leary.

*

Le lundi soir, Ryan prit sa voiture pour chercher Denise à Rochester. Elle vivait dans un grand ensemble en brique rouge, de

style colonial. Il n'y entra pas. Lorsqu'il s'annonça par l'interphone, c'est elle qui sortit et ils se rendirent à la réunion de l'église épiscopale St. André, aux Drayton Plains.

Au cours de la séance, Denise raconta sa nouvelle et merveilleuse découverte : prendre son petit déjeuner du matin avec céréales, œufs, toasts... le repas complet. Incroyable ! Alors qu'avant, c'étaient les vomissements, deux, trois verres de vin avalés en hâte et les efforts pour se rappeler ce qui s'était passé la veille au soir. Elle annonça que, ce jour-là, elle avait fait ses débuts dans la vie active comme caissière d'un supermarché, tout étonnée par la gentillesse des gens, toujours heureux d'échanger quelques mots. Elle éprouvait, expliqua-t-elle, un étrange sentiment, comme si, dans sa vie, quatre ou cinq années avaient été escamotées et qu'elle repartait de zéro.

Une fois dehors, après la réunion, Ryan demanda : « Vous n'en avez pas un peu assez d'Oncle Ben ? L'éclairage y est si dur ! »

— J'en ai surtout assez de boire du café, avoua Denise. Je ne devrais pas le dire.

— Ce qu'on pourrait faire, c'est aller dans un endroit aux lumières tamisées, avec du piano à l'heure des cocktails... On s'offrirait des Shirley Temple glacés.

— On pourrait aller chez moi aussi, si vous aimez le soda-groseille ou le thé.

Chez vous, je boirai même du café, affirma Ryan.

*

Tunafish aurait bien voulu piger ce que diable il foutait, le mec. Un soir, il va à l'hostau... Tu me suis, Virgil ?... Puis, deux soirs d'affilée, il va à l'église, pas la même à chaque fois. Samedi soir, rien. Il sort même pas de chez lui. Mais dimanche, ce n'est pas à l'église qu'il va, mais dans un immeuble où c'est marqué « Local 614 ». Et le lundi v'là qu'il retourne encore à l'église.

Tunafish avait noté tout cela dans un carnet qu'il allait montrer à Virgil... Mais il était temps d'embrayer... Il avait laissé au mec une bonne avance et, en suivant ses feux arrière, il prit la direction de l'est, vers Rochester.

*

Des épaulards dans le fjord de Puget Sound et des cachalots poursuivant un banc de saumons dans le détroit Juan de Fuca...

Ryan reconnaissait les formes, ombres grises dans la brume bleue. Les taches d'argent et de jaune, ce devaient être les saumons.

— Ce sont des huiles, ces deux-là, dit Denise. Je les ai faites de mémoire et ce n'est pas bien fameux. La technique laisse à désirer et les souvenirs sont confus. Il faudrait que je me laisse aller un peu, c'est raide, tout ça.

— Vous les aimez, les baleines, on dirait ?

— Énormément.

Ryan ne s'était jamais beaucoup intéressé aux baleines, mais il déclara : « Je vois qu'elles rendent bien, en peinture.

— Un été, j'ai suivi un troupeau de baleines grises de l'île de Vancouver, tout le long de la côte, jusqu'à Ensenada de Bahia. J'ai fait au moins cinquante croquis.

— Vous les avez toujours ?

— Non, certains doivent être à la maison, si ma mère les a gardés... le reste a été perdu, détruit...

Elle examinait les deux toiles sans cadre, appuyées au mur : « Celles-là, ce sont les premières que j'ai faites depuis trois ans. »

Elle s'éloigna, passa dans la cuisine qui était séparée de la salle de séjour par une sorte de comptoir de la hauteur d'un bar, avec ses deux tabourets.

Avant de s'approcher à son tour du comptoir, Ryan parcourut la pièce des yeux. Elle avait été repeinte en blanc et n'avait pas encore l'aspect très habité. De la moquette beige et un tapis genre indien, pas de rideaux. Ce qui frappait le plus le regard, c'était la planche à dessin, dressée contre le mur, avec une chaise devant, et la table jonchée de tubes de couleur et de pinceaux, portant aussi quelques pots en céramique, d'épaisses tasses à café et un cendrier plein.

Ryan vint s'appuyer au comptoir, observant Denise qui posait la bouilloire sur le feu et mettait des sachets de thé dans des tasses de faïence bleue.

— Vous êtes originaire d'où ? demanda-t-il.

Il fallait qu'il fasse attention, en lui parlant, à ne pas laisser échapper quelque information recueillie par lui au cours de son enquête.

— De Bad Axe, vous savez où c'est ?

— Tout le monde connaît Bad Axe. Pourquoi n'êtes-vous pas retournée là-bas ?

Ça l'intéressait, mais aussi il tâtonnait, il cherchait une voie pour la mettre en confiance et pouvoir lui révéler la situation. Ainsi, il soulagerait sa propre conscience sans perturber celle de Denise. Peut-être s'ils en arrivaient à exprimer leurs sentiments profonds, parlant à cœur ouvert...

— J'ai failli y aller, répondit Denise. Je pense que j'avais envie de sécurité. Mais quand je vais à la maison, je ne suis pas vraiment moi-même, je suis quelqu'un ou quelque chose qui correspond aux

aspirations de ma mère. À sa façon, elle est aussi peu authentique, aussi emmoussillée que moi. Mais elle ne le sait pas, et ça fait toute la différence.

Denise se retourna, posa les tasses à thé sur le comptoir, les yeux fixés sur Ryan.

— Une mauvaise habitude dont je dois me débarrasser...

— Laquelle ?

— Les gros mots. Je ne cessais de dire merde et foutre quand j'étais saoule.

— Aucune importance, si vous dites ça avec le sourire.

— L'année passée, je n'avais guère l'occasion de sourire. (Elle le regarda encore.) Est-ce que j'ai l'air de m'attendrir sur moi-même ?

— Un petit peu, peut-être, même s'il y a de quoi... (Il voulait la guider insensiblement, l'amener à parler d'elle-même.) Comment ça se fait que vous ayez laissé tomber la peinture ?

— J'étais trop occupée à boire.

— Une autre question... Je vous l'ai déjà posée une fois, il me semble... Non, peut-être pas...

— Quoi donc ?

— Quand avez-vous commencé à boire ?

— Au collège, je crois bien. J'étais dans Lansing Est et je participais aux surbouts, avec vin et herbe à volonté. Je crois qu'à l'époque, je buvais pas mal déjà, mais ça ne m'inquiétait pas. Pour tout le monde, c'était la cuite ou la défonce... Au choix.

— Et plus tard, vous avez fait vos études où ? Dans une école d'art ?

— Aux Arts et Métiers de Détroit. Je vous en ai parlé ?

— Oui, je crois, ou alors je l'ai présumé... votre passage dans une grande école quelconque...

— Maintenant, ça s'appelle autrement, dit Denise, quelque chose comme Centre d'Expression Artistique, et ça a été transféré dans un bâtiment neuf. Moi, j'ai suivi les cours pendant trois ans, et ce qui m'attirait surtout, c'étaient les arts graphiques, la peinture à l'huile et aux acryliques. Ensuite... eh bien, je vivais dans le quartier des artistes, vous comprenez ? tout près de Wayne, du Musée d'Art, de la bibliothèque...

Ryan opina de la tête... À deux, trois kilomètres de l'endroit où il l'avait trouvée la première fois, du bar « Le Bon Temps », dans l'Avenue Cass.

— ... et j'avais l'impression de vivre enfin la vraie vie. Ça bougeait tellement autour de moi. Une atmosphère « Rive Gauche », si vous voyez ce que je veux dire, avec les activités artistiques, les étudiants pédés de Wayne et les habitants du quartier, les tapins et les minets dans leurs défroques démentes, tout ça mélangé. À l'époque, je disais :

« C'est pas humain ! » ou « Bizarro ! » quand ça prenait un petit aspect crapulard. C'étaient les expressions à la mode. Ou alors, on « flippait » quand il y avait une nouba dans un sauna, par exemple, avec du vin et de l'herbe. Vous comprenez, j'étais très « évoluée », très libérale dans ma façon de vivre. Ce n'était pas seulement la virée du week-end où l'on se déguise... Je sortais surtout avec deux gars noirs...

Elle s'interrompt.

— Oui ? fit Ryan au bout d'un moment. Vous voulez vous rendre compte si j'ai des préjugés contre les Noirs ?

— Non, je pensais... si jamais j'avais dit ça à ma mère ! Quel scandale !... Je devrais, peut-être, le faire, un jour. Lui dire, eh bien, oui, ta petite fille, c'est ça ! Et lui déballer tout ce que j'ai fait. Si elle survit, tant mieux, sinon...

— Sinon quoi ?

— Ça dépendra d'elle.

— À mon avis, ce ne sera pas un simple déballage, mais une sorte de défi, de revanche. À quoi bon ?

— Je crois que vous avez raison... Mais je cherche toujours à m'expliquer comment j'en suis arrivée là.

— Si on oubliait un peu les culpabilisations et les rancunes, dit Ryan. Si on abordait les choses plus légèrement ?

— J'ai encore un long chemin à faire, mais d'ores et déjà, je me sens bien... J'essaie de l'exprimer aux réunions, j'essaie de décrire cette sensation, mais je ne dis pas tout ce que je ressens.

— Je pense qu'aux réunions personne ne dit vraiment tout.

— Est-ce qu'à vous je peux tout dire ?

— Si vous le désirez.

— Il vaut peut-être mieux attendre un peu. Quand les choses marchent bien, je commence à me tourmenter, à me demander si mon euphorie n'est pas artificielle...

— Vous vous êtes droguée durant votre période beaux-arts ?

— Non, un tranquilisant de temps en temps, quand j'avais les nerfs qui lâchaient, mais c'était encore un effet de l'alcool. J'ai fumé, bien sûr, il y avait toujours du hasch à portée de la main, mais je n'aimais pas bien l'odeur. Ce qui me plaisait par-dessus tout, c'était de boire.

— Vos deux camarades, ces deux gars noirs, est-ce qu'ils vous ont poussée à la boisson ?

— Non, je n'avais pas besoin d'être poussée, je me suis embringuée là-dedans tout naturellement, si l'on peut dire. Eux, ça ne les dérangeait pas. Ensuite... eh bien... je me suis mise à boire de plus en plus, et bientôt je n'ai plus fait que ça dans ma journée. C'était mon unique occupation.

— Y avait-il une cause à cela ? Je veux dire, au début, étiez-vous déprimée ou cherchiez-vous simplement à prendre du bon temps ?

— Les deux, je pense. C'était le grand recours en toute circonstance. (Elle hésita, tout en jouant, d'un air pensif, avec le sachet de thé.) Je me suis retrouvée dans un drôle de pétrin... J'étais mariée...

Ryan ne la pressait pas. Il n'était pas certain de vouloir entendre la suite.

— ... pour tout dire, je le suis encore. Maintenant, nous sommes séparés, nous n'avons pas vécu... je ne l'ai pas revu depuis des mois. Je ne sais même pas où il se trouve. (Elle s'interrompt encore, balançant le sachet de thé, et regarda Ryan.) Bobby, il était Noir, aussi.

Ryan sentait qu'elle attendait sa réaction, mais ne savait que dire. Il fit : « Ah bon ? » et il ajouta : « Leary, ce n'est pas un nom d'homme de couleur... »

Il se pétrifia, conscient soudain de sa gaffe : elle lui avait dit qu'elle s'appelait Denise Watson et non Denise Leary.

Mais elle jouait toujours avec le sachet de thé, le soulevant et le laissant retomber dans la tasse.

— Nous ne sommes pas restés longtemps ensemble, dit-elle. Il disparaissait tout le temps... il se faisait interner dans des hôpitaux psychiatriques, le plus souvent. Mais ce n'est pas à cause de ça que je buvais. J'avais commencé avant. N'empêche, j'avais là un bon prétexte pour m'apitoyer sur moi-même, vous ne croyez pas ?

— Un excellent prétexte, dit Ryan.

— Pourquoi on s'est mariés ? Je n'en sais vraiment rien. Peut-être, comme vous l'avez dit, pour prendre une revanche sur ma mère, si on veut aller au fond des choses, chercher les mobiles subconscients. À moins que je n'aie cherché à me punir moi-même, ou peut-être ai-je voulu relever un défi en pensant pouvoir le sauver de... de ce qu'il était, de son individualité... Et puis merde ! Il m'attirait physiquement, il faut que je le reconnaisse... le beau mec, dur, cool... enfin cool c'est façon de parler... bon sang ! Il me terrifiait !... Je voulais peindre son portrait, aussi. (Elle s'arrêta, le regard songeur.) Mais je ne l'ai pas fait... Maintenant, je ne souhaite qu'une chose, ne jamais le revoir, mais ça paraît difficile. Je veux demander le divorce et, une fois le divorce prononcé, quand tout sera fini, je crois que la vie me paraîtra plus légère. (Elle leva les yeux sur Ryan.) C'est peut-être vous qui m'apporterez la signification du jugement. Ce serait formidable, non ?

— Oui, si vous faites la demande dans le Comté d'Oakland... J'instrumente ici, quelquefois, et à Détroit et dans tout le comté de Wayne. J'aime bien circuler.

Ils parlèrent de Ryan et de son travail pendant un moment, du nouvel emploi de Denise aussi, à l'A. & P., et faillirent aborder, une

fois de plus, le terrain dangereux.

Denise expliqua qu'elle se faisait appeler Denise Watson, car c'est ce nom qui figurait sur sa carte de sécurité sociale. Ryan, cherchant à éluder le sujet, demanda : « Il vous plaît, votre boulot, n'est-ce pas ? » Denise répondit qu'elle avait l'impression de vivre une véritable aventure, et puis c'était drôle de s'entendre appeler par son vrai prénom, Denise. Ça ne lui était pas arrivé depuis des années. Ryan déclara qu'il trouvait ce nom bien joli, espérant qu'avec ça le chapitre serait clos.

Mais elle lui confia alors qu'elle avait fait une bêtise : elle avait demandé le transfert de son permis de conduire à Pontiac et avait indiqué comme adresse celle de la crêperie. Elle n'avait pas encore trouvé d'appartement à ce moment-là, elle avait une chambre dans un motel, ce qui n'est pas considéré comme une adresse permanente ; quant à la crêperie, elle s'était toujours sentie si bien là-bas, à l'abri.

— Vous avez reçu votre permis ?

— J'ai peur d'aller demander s'il est arrivé.

— Pourquoi ?

— Eh bien, c'est à cause de cette adresse. Il va falloir expliquer des tas de choses... On va peut-être me soupçonner d'un quelconque trafic... illégal.

— C'est illégal, en effet.

— Mais je n'ai pas pensé à mal. Je crois que la meilleure solution serait de faire une deuxième demande, dans les règles, cette fois.

— On va voir d'abord si je peux arranger ça, dit Ryan.

Il n'avait qu'une envie : veiller sur elle, l'aider et lui dire, sans plus attendre, qui il était...

Mais il ne s'y décidait pas.

De quoi avait-il peur ? Eh bien, il y avait le risque qu'elle ne comprenne pas son comportement, qu'elle l'interprète de travers et se replonge dans l'alcool... Elle aurait de bonnes raisons de croire que sa confiance avait été abominablement trahie. Il avait peur qu'elle ne garde de lui une image laide, celle du type intéressé qui s'insinue dans ses bonnes grâces, qui lui fait son petit numéro... Elle ne manquerait pas de lui demander : « Pourquoi ? », et la mauvaise réponse s'imposerait à elle avant qu'il ait le temps de se justifier.

Pour le fric !

C'est l'explication qui, logiquement, lui viendrait à l'esprit : il s'est débrouillé pour se mettre bien avec elle, pour gagner sa sympathie afin d'être présent le jour de la distribution.

Il suffisait d'imaginer la scène : elle vient de découvrir que, depuis le commencement, il était au courant de tout. Elle lève son regard sur lui...

Comment la persuader que ce n'est pas l'argent qui lui avait dicté

sa conduite ? Oui, il avait cherché à la retrouver, c'est vrai. Mais ce n'est pas pour elle qu'il était allé à la réunion. C'était le hasard qui les avait remis en présence. D'ailleurs, même si elle ne s'était pas appelée Leary, il serait encore à son côté...

Mais à quoi bon remuer tout cela si on pouvait l'éviter ? Au moins pendant quelque temps. Il lui dirait tout, un jour, bien entendu, mais pas tout de suite... Vu ?

*

Le gérant de la crêperie ne reconnut pas Ryan. Il dit : « Ouais, même que c'est là depuis hier... J'ai appelé la police à Pontiac, mais on m'a dit de téléphoner au service du shérif. J'ai donc téléphoné là-bas et on m'a dit qu'on enverrait quelqu'un chercher la lettre... »

— Eh bien, voilà... dit Ryan.

Il sortit son portefeuille et montra au gérant son étoile d'agent agréé de la Police d'Oakland.

— Je vous attendais hier déjà, déclara le gérant.

Il souleva le tiroir à monnaie de sa caisse et tendit à Ryan l'enveloppe à fenêtre transparente, portant l'en-tête du service de l'État et adressée à Denise Watson.

— Merci beaucoup, dit Ryan.

CHAPITRE XV

— Je suis content-content de vous avoir en ligne, disait M. Perez, affalé sur les papiers et dépliants qui couvraient le bureau, souriant dans le téléphone.

Ryan, assis sur le divan, essayait de saisir ce qu'il disait, tandis que Raymond Gidre lui expliquait que les négros, ils le dérangent pas, qu'il leur foutait la paix et qu'eux lui foutaient la paix aussi.

— Je m'en doute, c'est une surprise, en effet (avec les intonations du gentil, du courtois M. Perez). Moi, je suis déjà bien aise d'avoir pu vous retrouver... Non, c'est tout à fait sérieux... M'ame Robert Leary Junior, c'est bien cela ?

— J'vais vous épater, poursuivait Raymond Gidre par-dessus la table à café. J'ai même eu un pote qu'était bougnoule ! Old Jim qu'on l'appelait. Moi et puis Old Jim, on allait aux crabes, tous les deux, on descendait jusqu'à la Grand'Isle.

— Non, M'ame Leary, je crains de ne pouvoir en dire davantage par téléphone... Le mieux serait que j'aille vous voir et que je vous expose tout cela en détail... Non, il s'agit de valeurs... Non, M'ame Leary, pas nécessairement... Dites-moi, quand est-ce que cela vous conviendrait ?

— Vous y êtes déjà allé, aux crabes ?

Ryan répondit « Oui », dans l'espoir de le faire taire, mais Raymond ne lui en raconta pas moins comment il mettait la viande – avariée de préférence – dans le casier et comment le filet s'affaissait, une fois qu'il avait touché le fond, et comment les bords se redressaient quand il le remontait.

— Mais oui, M'ame, je peux venir vous voir ou vous rencontrer quelque part en ville, si vous préférez. À votre convenance...

— ... on les fout dans l'eau bouillante, ces salopards, et on les voit qui rougissent. Mais d'abord, faut y mettre du laurier, dans la flotte, et une giclée de Tabasco et du thym, aussi...

— Ce serait parfait, M'ame Leary. Ravi de cette prise de contact et ravi de vous rencontrer tout à l'heure... C'est cela, M'ame, cinq heures... Au revoir !

— Moi, j'en bouffe cinq, six facile... Ça descend tout seul...

— De quoi s'agit-il, Raymond ? (M. Perez venait de raccrocher.)

— Des crabes qu'on pêche dans le golfe.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Ryan.

M. Perez souriait en regardant Raymond : « Tu as raison !

Vivement qu'on quitte ces bouffeurs de bœuf et de patates et qu'on aille goûter de la vraie cuisine. »

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle m'a paru surprise... mais pas particulièrement émoustillée... (M. Perez se leva, traversa la pièce jusqu'au bar-bibliothèque, près de la fenêtre et se mit en devoir de remplir son verre.) Elle avait un côté un peu vaseux, comme si elle venait de se réveiller.

— En fait, je pense qu'elle ne s'attendait pas à recevoir un coup de téléphone de qui que ce soit.

M. Perez revenait avec son verre de whisky. Raymond se leva vivement et M. Perez s'enfonça dans le fauteuil.

— Vous lui avez parlé, hein ?

— Il fallait bien, pour avoir son adresse.

— Quelle est votre impression ? Je me demande si la gnôle ne lui a pas ramolli la cervelle un brin...

— Elle ne boit plus, déclara Ryan. Elle a renoncé à l'alcool.

— C'est elle qui vous a dit ça ?

— Non, mais elle était tout à fait lucide. On voyait bien qu'elle s'était arrêtée de boire depuis quelque temps déjà.

— À quoi voit-on ça ?

— À son aspect. Ce n'est plus la même personne, maintenant. Et un changement pareil, ça ne se fait pas du jour au lendemain.

M. Perez opina du chef, acceptant l'explication, mais toujours curieux.

— Si j'ai bien compris, vous avez monté la garde dans ce boui-boui, chez l'Oncle Ben, elle est arrivée pour chercher son permis et vous l'avez abordée... Ça s'est passé comment ?

— Je me suis approché et je lui ai demandé si elle se souvenait de moi. Elle a dit non. Alors, je lui ai fait : « Vous êtes bien Denise Watson ? » et je lui ai dit qu'on s'était vus dans un bar, il y a quelque temps. Ensuite, on a bu un café ensemble et on a bavardé.

— Vous lui avez dit qui vous étiez ?

— Je lui ai dit comment je m'appelais et le métier que j'exerçais. Et là, elle a eu l'air un peu inquiet... Mais comme je n'ai pas brandi de papiers officiels, elle s'est détendue.

— Comment avez-vous fait pour connaître son adresse ?

— Je la lui ai demandée. Enfin... je lui ai demandé d'abord si ça lui dirait de sortir un soir avec moi. Elle n'a pas voulu répondre « oui » tout de suite, mais avant de partir, elle m'a donné son numéro de téléphone et m'a dit où elle habitait.

— À Pontiac ?

— Non, à Rochester.

— Merde, c'est où, Rochester ?

— Près de Pontiac, mais plus à l'est, dit Ryan. J'ai marqué l'adresse sur le bout de papier que je vous ai donné tout à l'heure. Avec le téléphone.

— Vous êtes allé là-bas ?

Ryan hésita : « Oui, dit-il enfin, j'y suis allé, histoire de vérifier si l'adresse n'était pas bidon. »

— Mais vous n'êtes pas entré ? Vous n'avez pas – hum... jeté un coup d'œil à son logement ?

— Non. (Ryan hocha la tête.) Tant que j'y pense... Quand vous la verrez, vous n'aurez pas à mentionner mon nom, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— Ce que je veux dire... elle pourrait vous demander comment vous avez retrouvé son adresse... parce qu'elle ne figure pas dans l'annuaire ni sur un quelconque registre...

— Je vous ai demandé « pourquoi ? », mais vous n'avez pas l'air de vouloir me répondre.

— Une question que je me suis posée, c'est tout. Au cas où j'aurais l'occasion de la revoir...

— Je n'ai pas de raison de mêler votre nom à l'affaire. Vous avez fait votre part... À moins qu'elle ne prenne encore une mufflede et ne se sauve on ne sait où.

— À votre place, je ne me tracasserais pas pour ça. Au contraire, quand elle apprendra la mort de son mari, j'ai idée qu'elle sera drôlement soulagée.

— Je vois que vous savez pas mal de choses à son sujet. Ces cafés... vous en avez pris combien avec elle ? (M. Perez adressa un petit sourire à Ryan, pour lui montrer qu'il comprenait la vie.)

— Quelques-uns, dit Ryan. (Bien honnête, le petit gars, bien réglo... avec, pour M. Perez, un joli sourire juvénile.)

— Elle vous intéresse ?

— Eh bien, je reconnais qu'elle est plutôt jolie... C'est ça que vous voulez savoir ?

— Dans huit ou dix jours, quand elle touchera son fric, dit M. Perez, elle sera plus jolie encore, pas vrai ?

Raymond Gidre, qui les avait écoutés, s'épanouit :

— S'il veut s'envoyer une nana bourrée de fric pour changer – merde ! ce n'est pas moi qui le blâmerais !

— Ça ne les rend ni meilleures, ni pires, énonça M. Perez avec un regard vers Ryan. Moi non plus, je ne vous blâmerais pas. D'ailleurs, une fois l'affaire bouclée, vos intentions à l'égard de M^{me} Leary ne m'intéresseront d'aucune façon... Du moment que c'est elle que vous songez à baiser et non pas moi...

— Sans vouloir vous offenser... (sacré Ryan, avec son sourire de gamin)... je crois que, si j'avais le choix...

M. Perez sourit, lui aussi. Raymond Gidre s'esclaffa. Ryan dit qu'il garderait le contact et sortit. Le silence s'établit. M. Perez sirotait son whisky.

Puis il dit à Raymond : « Tu l'as senti ? »

— Senti quoi ?

— Ce garçon, il va essayer de nous entourlouper. Je ne crois pas qu'il le sache encore, mais il va essayer.

*

M. Perez rendit visite à Denise Leary le jeudi, peu après qu'elle fut rentrée de son travail. Il passa quarante minutes en sa compagnie, pendant que Raymond Gidre l'attendait dehors, dans la voiture louée.

À sept heures trente, Ryan appelait M. Perez à son hôtel.

M. Perez lui dit que les choses se déroulaient à peu près comme il l'avait prévu. Il avait laissé chez Denise le pouvoir et pensait avoir la réponse dans un jour ou deux. Pour l'instant, il n'y avait rien à faire qu'à attendre. Ryan voulut poser d'autres questions : comment avait-elle pris la chose ? Qu'est-ce qu'elle avait dit ? Mais M. Perez déclara qu'on pourrait parler de tout cela une autre fois, que, pour l'instant, il s'en allait dîner en ville.

Ryan avait décidé de ne pas importuner Denise ce soir-là, aussi ne l'appela-t-il que le lendemain matin à huit heures. Il allait lui proposer de venir la chercher à son travail, ils mangeraient quelque part ensemble, puis iraient à une réunion. Il n'obtint pas de réponse.

À midi, il se rendit au magasin A & P de Rochester pour apprendre que Denise ne travaillait pas ce jour-là. Elle avait téléphoné pour dire qu'elle était malade.

Il l'appela encore plusieurs fois dans le courant de l'après-midi et dans la soirée. À vingt-deux heures – il avait décidé que ce serait la dernière tentative – il eut Denise au bout du fil.

— Où étiez-vous ? J'ai essayé de vous joindre toute la journée !

— Pourquoi ?

Elle semblait en bonne condition. Calme.

Ryan devait se ressaisir. Pour lui qui n'était pas censé connaître les dessous de l'affaire, elle aurait pu aller n'importe où.

— Je me suis fait du mauvais sang pour vous.

— C'est vrai ?

— Je suis passé au magasin et on m'a dit que vous étiez malade. J'ai téléphoné sans arrêt, mais ça ne répondait pas.

— C'est gentil à vous, dit Denise. Pouvez-vous venir ?

— Tout de suite ?

— Oui, si c'est possible. J'ai plein de choses à vous raconter.

CHAPITRE XVI

Les cachalots n'étaient plus au mur, ni les esquisses de baleines grises et de baleines à bosse, au large de la côte californienne. À leur place, en lettres noires et fluides imitant la calligraphie chinoise, le mot « Assez... »

— Et alors ? fit Ryan, assis dans un fauteuil de toile.

Denise sortit de la cuisine avec deux verres de soda qu'elle casa sur la table basse, parmi les tubes de couleur et les pots en céramique.

— J'ai donc identifié le corps, dit-elle. Pendant le trajet, j'étais plutôt nerveuse, je ne savais pas comment ça se passerait. Mais avec leur système – on ne vous montre que le visage sur un écran de télévision – ça n'a pas été pénible du tout.

Elle ramassa le cendrier débordant et retourna à la cuisine.

— Vous avez eu affaire à des policiers ?

— À un officier de police, oui. Nous sommes allés dans son bureau après... mais d'abord, j'ai appelé les pompes funèbres et j'ai pris les dispositions nécessaires. Ensuite, je suis allée au commissariat.

— Vous avez de l'argent ?... Je veux dire pour l'enterrement ?

— Il va être incinéré, dit Denise.

Elle revint avec le cendrier vide, jeta un rapide coup d'œil au mur :

— Je suis en train de fignoler ma devise...

— C'est ce que je vois... Ils se sont comportés comment, les policiers ?

— Ils ont été polis, très officiels, dit Denise en s'asseyant dans le fauteuil jumeau. Ils ont posé des questions du genre : quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?... Je ne peux y croire. Je pense à la manière dont je l'ai retrouvé, par l'intermédiaire d'un type que je ne connais même pas ! Je n'étais au courant de rien, je crois bien que je n'avais pas lu un journal depuis une semaine au moins. M. Perez, lui, avait une photo de moi qu'il avait découpée, une vieille photo, du temps où j'étais au collège. Ils ont dû l'avoir par ma mère. Je ne vois pas d'autre explication.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien. (Elle allumait une cigarette.) Vous me trouvez nerveuse ? Non, je n'arrive pas à croire qu'il soit mort... Dire que c'est terminé et que je n'ai plus à m'occuper de rien ! Il faut que je fasse bon usage de ma vie maintenant, pas vrai ?

— Qu'a-t-il dit, ce M. Perez ?

— Quelque chose à propos d'une propriété ou de titres qui

devraient me revenir, si je signalais un pouvoir. Mais Bobby n'a jamais possédé aucun bien, rien qui représente une quelconque valeur.

— Il se peut qu'il ne s'agisse pas d'une propriété dans le sens que l'on prête généralement à ce mot. Ce ne sont peut-être pas des biens immobiliers, mais, comme vous l'avez dit, des actions, des valeurs de bourse.

— Il n'en possédait pas. Est-ce qu'il savait seulement ce que c'est ? J'en doute.

— Il s'agit peut-être d'un héritage. (Ryan tentait de se rapprocher du terrain brûlant.) Il se peut que son père ou quelqu'un de sa famille lui ait laissé quelque chose.

Denise le regardait fixement, semblait rassembler ses idées.

— Cet homme dont nous parlons, ce n'était pas un monsieur-tout-le-monde, un être normal. Et, pour autant que je sache, il n'avait ni père, ni mère. C'était un petit trafiquant de drogue, drogué lui-même, qui faisait des attaques à main armée et qui était... qui assassinait...

— Vous étiez au courant ?

— J'en sais rien, oui, peut-être... Mais je ne voulais pas savoir et j'évitais de poser des questions. Je buvais... Il se faisait arrêter... ses arrestations ne se comptent plus... mais chaque fois qu'il était reconnu coupable, on l'envoyait dans un hôpital d'État. Il avait un énorme dossier médical, un dossier de malade mental. Quand il sortait, je ne le voyais guère. Je pense que je ne l'intéressais plus. D'habitude, je finissais par apprendre qu'il vivait avec une femme quelconque...

Ryan hocha la tête. Il cherchait ce qu'il pourrait bien dire. Denise le regardait toujours. Elle demanda :

— Vous n'avez jamais rien vu dans le journal à son sujet ?... Bobby Leary ?

Ryan hésita :

— Je ne suis pas sûr. Peut-être bien...

— Pour le décrire en quelques mots... imaginez un Noir qui carbure à l'H et qui tue. Mais ce n'est pas pour ça que notre ménage n'a pas marché. C'est à cause d'une différence de taille !...

Ryan sourit :

— Vous avez fait du chemin depuis Bad Axe, on dirait ?

— La boucle est bouclée, ou presque. Mais une chose est sûre : je ne retourne pas au point de départ.

— Un jour, au cours d'une réunion, il y a un pasteur qui a pris la parole. Il avait perdu son ministère parce qu'on avait découvert qu'il biberonnait et on l'a foutu à la porte, après qu'il a, pendant vingt ans, accompli ses devoirs sacerdotaux. Eh bien, il a dit que si le scandale n'était pas arrivé, il aurait pu rester pasteur encore vingt bonnes années, faisant le prêche, prononçant des sermons, sans jamais se tourner face à lui-même, sans jamais voir qui il était vraiment.

— C'est mon cas ? demanda Denise.

— C'est votre position. Vous n'êtes plus la petite fille à sa maman, ni la poivrote, ni la femme du drogué tueur. Vous êtes vous, sans étiquette.

— Rien d'autre ne transparaît ?

— Je ne vois rien, dit Ryan. Vous auriez été bonne sœur autrefois que ça ne se verrait pas davantage.

Il but une gorgée de soda et resta silencieux, la laissant méditer sur ses paroles.

— Un jour, si vous voulez, dit enfin Denise, je vous parlerai de lui.

— De qui ?

— De Bobby.

— Un jour, parlez-moi de vous, dit Ryan. Si vous le voulez bien. Mais, pour l'instant, est-ce que ça ne vous intéresse pas, cette histoire de valeurs ou de je ne sais trop quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit encore, le type ?

— Rien d'autre. J'ai, paraît-il, des droits sur quelque chose et il me dira de quoi il s'agit, lorsque j'aurai signé le pouvoir. J'ai laissé le papier à la cuisine. Vous voulez le voir ?

— Non, pas la peine. Qu'est-ce qu'il demande pour lui ? Un pourcentage ?

— Il garde la moitié.

— La moitié ? Pour vous restituer quelque chose qui vous appartient ?

— Eh bien, il m'a expliqué que, sans lui, je n'aurais jamais soupçonné l'existence de cet avoir, que les recherches ont exigé beaucoup de temps, de travail, mais qu'il n'y aura pas d'autres frais ni de ristourne à faire.

— Il est bien généreux avec votre argent, non ? Est-ce qu'il vous a donné une idée du montant de cet avoir ?

— Il a dit seulement que ça représentait une très grosse somme.

— Et ça ne vous intéresse pas plus que ça ?

— J'ai l'impression qu'il s'agit d'un postiche, comme on dit. Je lui ai, d'ailleurs, demandé s'il ne cherchait pas à me vendre quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il a dit non, bien sûr ! (Elle tira sur sa cigarette, mais souffla la fumée rapidement pour reprendre la parole.) Je ne sais pas quoi faire avec les cendres de Bobby. Il faut que je prenne une décision.

— Où sont-elles ?

— À la maison mortuaire. On m'a dit que je pouvais les faire enterrer dans un emplacement du cimetière, ou les rapporter chez moi. Je vois ça d'ici : Bobby installé sur la cheminée dans son urne grecque ! Je peux aussi faire disperser les cendres. Ce serait une idée :

je loue un avion et je les fais disperser au-dessus de la prison de Jackson !

— On dirait que le deuil ne vous affecte pas trop.

Denise le regarda, très calme.

— Je suis contente qu'il soit mort... Je voudrais bondir, exécuter une danse échevelée, mais je n'arrive pas à me persuader que cela est vrai. De ma vie je n'ai eu une telle chance.

— Et là-dessus, voilà M. Perez qui se pointe... le vent a l'air de tourner... Qu'allez-vous faire de sa proposition ?

— Je lui ai dit que je réfléchirais.

— Vous a-t-il paru inquiet ? A-t-il cherché à vous faire signer son papier sur l'heure ?

— Non, il s'est montré poli, prévenant, dit Denise. De toute façon, je pense que, pour lui, ce n'est qu'un job comme un autre.

*

— À part la nourriture et cette vue superbe sur le Canada, noyé de pluie, je vais vous dire ce qui me déplaît ici. Il me déplaît de faire le poireau en attendant qu'une pocharde, employée dans une épicerie, veuille bien prendre une décision...

Ryan, quant à lui, ne trouvait aucun plaisir, à écouter M. Perez.

Du moment que Denise n'avait pas signé le pouvoir et que l'affaire était toujours en suspens, il ne voyait pas de raison de faire de la présence chez M. Perez, d'attendre là, sur le divan, ou de regarder par la fenêtre aux côtés de M. Perez, ou d'observer Raymond qui, vautre devant la table de service, suçait ses cuisses de grenouille. Ces deux-là, d'ailleurs, passaient leur temps à maugréer contre la nourriture, mais l'un ou l'autre était toujours en train de manger, à moins qu'il ne s'apprêtât à manger ou qu'il ne sortît de table !

— Trois fois je l'ai appelée, disait M. Perez en s'adressant à la fenêtre. Merde ! Je l'ai bien appelée douze, quinze fois pour l'avoir trois fois au bout du fil ! Et, à l'heure qu'il est, elle n'a pas encore trouvé moyen de prendre une décision. Je lui demande : « Est-ce que vous voulez consulter votre avocat ? C'est une excellente idée, j'en aurais fait autant, à votre place. » Elle me dit : « Non, mais j'étais occupée, j'ai pas eu le temps d'y penser ! » Occupée à quoi, vingt dieux ?

Ce n'était pas une question, puisque M. Perez ne s'était pas détourné de la fenêtre. Ryan, néanmoins, voulut répondre.

— À s'abstenir de boire, peut-être.

Cette fois, M. Perez se retourna et dévisagea Ryan. Celui-ci reprit :

— Elle se bagarre, peut-être, avec elle-même pour tenir le coup...

Et c'est à ça qu'elle ferait allusion en disant qu'elle est occupée.

— Occupée à s'abstenir de boire !...

— Pour elle, ça pourrait être plus important que l'argent.

M. Perez attendit en silence. Puis il demanda :

— Vous m'avez bien dit que vous ne l'avez pas revue et que vous ne lui avez pas parlé ?

Ryan opina de la tête : « En effet, Monsieur. » (Que M. Perez le croie ou non... il l'emmerdait !)

— Si je me souviens bien, vous lui avez dit que vous étiez agent de justice. Exact ?

— Oui, c'était le jour où j'ai eu son adresse.

— Elle ne serait donc pas surprise si vous arriviez chez elle pour lui délivrer un acte légal ?

— Comment ça ? Vous voulez l'attaquer en justice ?

— Non, mais j'ai bien envie de la larguer, cette jeune personne, de lui couper l'herbe sous les pieds, déclara M. Perez. Trois fois, j'ai essayé de discuter avec elle, en lui proposant la moitié du blot... Trois fois ! Et maintenant, y en a marre ! Je l'élimine.

— La moitié de quoi ? Elle ne le sait même pas ! objecta Ryan.

— Ainsi, elle ne sera pas déçue. J'estime qu'il est temps d'en finir avec cette histoire.

Ryan était en alerte.

— Si j'ai bien compris, vous voulez la frustrer de tout ce qui lui revient ?

— Elle ne le sentira pas, déclara M. Perez, si nous procédons habilement. J'avais pensé... Si vous vous présentiez chez elle avec un papier d'aspect officiel... avec une signification quelconque... et qu'elle la signait...

— Celui qui reçoit une signification n'a rien à signer, dit Ryan.

M. Perez se montra patient : « Mais est-ce qu'elle le sait ?... Vous arrivez chez elle en tant que représentant de la justice. Vous lui dites qu'il lui faut signer des papiers concernant son mari... Disons un certificat de décès... Vous lui expliquez tout ça dans le jargon juridique... et, parmi les actes que vous lui faites signer, il y a un feuillet dont elle ne voit que le bas... et c'est ce papier-là qui nous donnera pouvoir d'avoué pour récupérer les titres de la société et les vendre. (M. Perez dodelinait du chef, en évoquant l'opération.) J'admets que le procédé est grossier, mais il n'y a pas lieu, à mon avis, de se perdre dans les subtilités... Raymond, qu'est-ce que t'en penses ?

Gidre retira un os de sa bouche avec un bruit de succion. « Moi, je trouve ça au poil ».

Ryan intervint : « Il n'y aura donc rien pour elle ! Au fond, vous n'avez jamais eu l'intention de lui donner quoi que ce soit, n'est-ce pas ? »

— Si. D'après l'accord que je lui ai soumis, la moitié...

— Alors, si elle ne touche plus rien, c'est parce qu'elle n'a pas signé assez vite ?

— Vous ne voulez pas vous taire une minute et me laisser parler ? coupa M. Perez. Il ne s'agit pas de la punir de ses tergiversations. Mais, d'un autre côté, je ne puis lui causer de dommage si elle ignore qu'elle le subit, ce dommage... d'accord ?

Ryan ne répondit pas. Il était exaspéré et craignait de le laisser paraître. Il vit M. Perez se lever et se poster derrière le fauteuil, les mains posées sur le haut dossier.

— Je me suis rendu compte, reprit M. Perez, que notre situation était exceptionnelle. Il y a, à la clé, un paquet de fric considérable, je dirais même inespéré pour une opération de ce genre... Quant à la bénéficiaire... ou bien elle ne me croit pas, ou bien elle se fout éperdument des valeurs auxquelles elle peut prétendre. Nous en sommes donc là... si elle ne veut pas de cet argent – je le lui ai pourtant proposé, vous en conviendrez ? – eh bien, c'est nous qui le prendrons. Nous ne commettons pas de détournement de fonds, nous ramassons quelque chose qui a été dédaigné... Voilà qui apaisera vos scrupules !

— Vous ramassez ? protesta Ryan. Alors que vous êtes obligé de lui tendre un piège pour obtenir sa signature !

— Je n'en ai pas terminé, dit M. Perez. Si mon projet a du mal à passer, peut-être l'admettrez-vous mieux, lorsque vous le verrez sous un autre éclairage. (Accoudé au dossier, il se penchait par-dessus le fauteuil, les yeux fixés sur Ryan.) Du moment que notre profit est doublé, nous pouvons envisager de doubler aussi vos honoraires qui, de dix pour cent, passeraient à vingt pour cent. Autrement dit, vous toucherez quelque chose comme trente mille dollars, pour avoir fait semblant de délivrer quelques actes officiels... Est-ce que cet arrangement vous paraît plus acceptable maintenant ?

Ryan resta silencieux.

M. Perez lui laissa quelques secondes, puis, n'ayant pas obtenu de réponse, il reprit : « À quoi vous pensez ? Vous vous demandez si, oui ou non, vous vous soumettez à mes raisons ? Eh bien, sachez que je ne suis pas suspendu à vos lèvres... Je n'ai qu'à convoquer votre ami Jay Walt, et, lui, il n'hésitera pas à faire signer ces papiers pour moi. Et qu'est-ce qu'il me prendrait pour cela ? Une cinquantaine de dollars, sans doute... D'accord, vous avez consacré pas mal de votre temps à cette affaire, vous avez fait du bon boulot et j'estime que vous méritez une rétribution. Mais à vous voir assis là, je me mets à gamberger et je me dis : « Hé là ! Pourquoi tu lui ferais une fleur ? Après tout, tu es son employeur, mais ce qu'il t'apporte, c'est surtout du boniment qui ne vaut pas sans poids de merde »... Sachez que,

quand je paie pour un certain travail, je veux qu'il soit exécuté ! C'est normal, non ? Aussi, ce que j'attends de vous, sans plus de baratin et sans plus de questions, c'est tout simplement un oui ou un non.

— C'est bon, dit Ryan.

*

Il prit l'ascenseur pour redescendre dans le hall.

C'est mon propre jeu que je joue désormais, se disait-il, c'est donc à moi d'en établir les règles... Le « c'est bon », d'après les règles en question, ce n'était ni un oui, ni un non mais une locution neutre, pas plus contraignante qu'un grognement et sans signification réelle. En somme, ce « c'est bon » lui avait permis de fausser compagnie à M. Perez et de gagner un peu de temps. Il pouvait se dire, avec la bonne foi du joueur : « Je n'ai pas donné mon accord. J'ai simplement répondu : c'est bon ».

Il songea à aller s'installer au bar de la Salamandre, juste en face de l'hôtel, pour réfléchir à tout ça. Un endroit calme où il pourrait se détendre et examiner la situation, un endroit discret aux lumières diffuses...

Il était près de deux heures de l'après-midi. Denise quittait son travail à quatre heures et demie.

Lui faire signer le pouvoir et porter le papier à M. Perez... Tenez, c'est signé ! Une solution conforme au plan primitivement conçu, pas vrai ?... Se débarrasser de la corvée, et dire : Vous pouvez garder vos dix pour cent. Sincèrement, j'aime autant ne pas les toucher et je préfère ne pas en parler.

Mais quoi qu'il fit, il allait doubler quelqu'un. S'il marchait dans la combine, il ne pourrait être en paix, même précaire, avec sa conscience.

Autre issue : il allait raconter à la police que M. Perez se rendait coupable d'extorsion de fonds.

Que ce fût ou non le terme exact pour définir ses activités, elles étaient indiscutablement illégales. Mais, le cas échéant, lui, Ryan, serait encore mêlé à l'affaire. Il en serait un des protagonistes. Il risquait de se retrouver devant la cour, opposé à Perez et à Raymond Gidre, ou encore... merde !... partageant leur boxe.

— Tire-toi, mec !

Explique d'abord toute l'affaire à Denise, et tire-toi !

Non, car ce serait abandonner Denise en plein désarroi, prendre la tangente après l'avoir foutue dans la mélasse.

Eh bien, t'as qu'à te tirer sans rien lui dire.

Il alla prendre sa voiture dans le parking et mit cap au nord par

l'autoroute Free Lodge.

Marche dans la combine et touche ton fric.

Ne marche pas et oublie toutes ces magouilles.

Va à la police. Appelle Dick.

Dis tout à Denise et tire-toi.

Ou...

Bon sang ! La solution venait de lui apparaître. Il l'avait pressentie, entrevue comme une lueur, mais, soudain, tout devenait parfaitement clair... dis tout à Denise, mais ne te sauve pas. Parce que tu vas retourner la situation et rouler M. Perez dans la farine !

Comment ça ?

Il sentait monter la fièvre : démolis-le, ce salopard et, selon sa propre expression, coupe-lui l'herbe sous les pieds !

Comment ? Il ne connaissait même pas la raison sociale de la société. Avant tout, il fallait la découvrir.

Non, avant tout il fallait mettre Denise au courant. Ne rien lui cacher.

Elle n'allait pas le croire. Pourquoi le croirait-elle ? Elle pouvait aussi bien faire confiance à M. Perez.

Mais pourquoi préjuger sa réaction ? Il ne la connaîtrait, cette réaction, qu'après lui avoir parlé. Pourquoi conjecturer les pensées et les actions des autres ?

Elle le croirait ou elle ne le croirait pas. Elle approuverait son plan ou elle ne l'approuverait pas. Il ne chercherait pas à la convaincre. Il lui dirait : vous voilà fixée. Que voulez-vous faire ?

Pas plus compliqué que ça.

Pas plus compliqué.

Il avait renoncé à se faire du cinéma et se sentait le cœur plus léger.

*

Virgil avait perdu Tunafish pour quelques jours.

Car Tunafish avait été arrêté et inculpé pour une histoire de chantage. Il avait bien obtenu sa libération sous caution, une caution de trois mille dollars, mais Lavera ne voulait plus rien savoir pour lui prêter sa voiture. Et c'est ainsi que Virgil avait repris du service, filant Ryan, surveillant les églises, l'hôpital, la crêperie – sans jamais savoir ce que le type pouvait bien trafiquer, et accomplissant à sa suite, quotidiennement, le trajet jusqu'à l'immeuble de Rochester.

Mais quelque chose avait alerté Virgil tandis qu'il observait la femme qui sortait avec Ryan... était-ce sa façon de marcher ? Il ne savait trop... et, brusquement, il comprit !

Le troisième jour de la filature, alors qu'il suivait Ryan vers quatre heures et demie de l'après-midi à destination de Rochester, comme prévu, et qu'il traversait Beaver pour gagner la route 1-75, Virgil fit halte aux Magasins Abercrombie & Fitch, dans Somerset Hall, et piqua une paire de jumelles Steiner d'une valeur de quatre cents dollars.

À six heures, Ryan et la femme sortirent de l'immeuble. Virgil, assis dans sa « Grand Prix », à une centaine de mètres de l'entrée, braqua les jumelles sur la femme, mit au point et... nom de nom ! C'était bien Lee Leary en gros plan, les cheveux courts, des lunettes, marchant tout près de Ryan, regardant Ryan... mais son expression avait changé depuis un certain après-midi, au bar du Bon Temps... Et la fille qu'il avait vue l'autre semaine devant la crêperie, c'était encore elle ! Le mec ne l'avait, pour ainsi dire, jamais quittée.

Mais inutile de se fâcher et de dire son fait à Ryan. C'est la femme, la femme à Bobby, que Virgil voulait cuisiner.

Le lendemain matin, il la vit sortir de sa maison, descendre la rue, traverser Rochester Road, puis la vaste esplanade-parking et pénétrer dans la grande surface A & P. Elle n'en ressortit pas.

Elle ne réapparut qu'à quatre heures de l'après-midi. Mais Virgil l'avait aperçue à l'intérieur, travaillant à l'une des caisses.

Le jour suivant, il entra à l'A & P à quatre heures vingt. Il examina les présentoirs des vins pendant quelques minutes et finit par choisir deux bouteilles de Chablis blanc Gallo. Il se rendit alors à la caisse et posa les bouteilles sur le guichet.

Denise prit une des bouteilles, la poussa sur le tapis mobile et tapa le prix de sa main libre. C'est alors que Virgil parla : « Votre préféré, n'est-ce pas ? »

Elle leva les yeux sur lui : « Pardon ? »

Virgil dit : « Comment ça va, Lee ? » Peut-être l'avait-elle reconnu. Son regard fixé sur Virgil ne révélait rien. Qu'importe ! Il reprit : « Si on se retrouvait ce soir pour bavarder un peu autour d'un verre de vin ? »

CHAPITRE XVII

Ce fut Virgil qui ouvrit la porte. L'air solennel, il nota l'expression de choc sur le visage de Ryan.

— Le téléphone, tout à l'heure, c'était vous ?

Ryan le contourna pour entrer : « Où est-elle ? »

— Je crois qu'elle fait pipi.

Virgil ferma la porte et observa Ryan dont les yeux parcouraient le couloir, s'arrêtaient sur la porte de la salle de bains et revenaient à la table basse sur laquelle, parmi les tubes de couleur et les pots, étaient posés deux verres et une bouteille presque vide. Une cigarette brûlait dans le cendrier et sa fumée s'élevait dans la lumière de la lampe chromée. Les autres lampes étaient éteintes et le couloir était sombre.

— Qu'est-ce qu'elle a bu ?

— Cette bouteille-ci et une autre avant, répondit Virgil. (Il balança la jambe par-dessus l'un des tabourets et s'appuya au comptoir.) Le pinard, faut pas lui en promettre.

L'inscription, sur le mur, était terminée. « Assez déconné ». Elle apparaissait comme une arabesque aux minces volutes, sans signification.

Ryan se tourna vers Virgil : « Vous vous rendez compte de ce que vous lui faites ? »

— On cause, dit Virgil. Chacun son tour. J'y dis un truc, elle me dit un truc. Mais vous, vous ne lui avez pas causé beaucoup. Merde, à la voir s'épater, j'ai idée que vous lui avez rien dit du tout !

Il y eut le bruit de la chasse d'eau.

— Ce que je veux savoir, moi, reprit Virgil, c'est combien le type a l'intention de lui filer et aussi son adresse... l'adresse de ce M. Perez. C'est pour lui que vous bossez, hein ?

Denise entra par la porte du couloir, jeta un coup d'œil à Ryan, puis son regard dévia vers le verre posé sur la table basse. Elle le saisit et s'assit. Ses yeux ne semblaient rien voir, sauf le mur blanc et nu, devant elle.

— Je vous ai appelée, dit Ryan. Je ne cesse de vous appeler depuis environ cinq heures.

Denise avala une rasade. Elle dit : « Bordel, j'en ai une chance ! Vous sortez d'une réunion ? »

— Oui, de Saint-Joe.

— Elles vont bien, les brebis égarées ?

— Vous devriez vous mettre au lit. Vous vous reposerez un peu et

puis nous parlerons. D'accord ?

— Et si vous alliez vous faire foutre ? dit Denise.

Un rire étouffé. C'était Virgil.

— Suffit qu'elle s'en tape un bon coup... dit-il. C'était déjà comme ça, dans le temps. D'abord, elle restait là, sans bouger, sans parler. Mais une fois que le pinard lui était monté à la tête, y avait plus moyen de la faire taire.

— Et vous, vous ne pouvez pas vous taire ? Qu'est-ce que vous attendez pour vous tirer ? (Ryan dut faire effort pour prononcer ces mots d'une voix égale.)

— C'est vous, mon vieux, qui foutez not' petite fête en l'air, répondit Virgil. On était bien, tous les deux.

Ryan s'avança vers Virgil. Celui-ci ne broncha pas, accoudé au comptoir, la main pendante.

— Ça m'ennuierait de vous envoyer mon poing dans la figure, dit Ryan.

— Merde, comme vous y allez...

— je ne blague pas. Mais ce serait trop bête de lui démolir sa turne et de faire du barouf, elle risquerait de se faire vider. Mais ce n'est pas l'envie qui me manque... (Ryan s'appliquait toujours à parler calmement.) l'envie de vous faire cracher vos tripes... Peut-être avez-vous une arme sur vous, un rigolo quelconque... Ce n'est pas ça qui me retient, non, j'ai trop envie de vous faire la grosse tête. Mais si on se vole dans les plumes, on ne sera pas plus avancés. On a assez d'emmerdements comme ça. Pas vrai ?

Virgil hochait la tête en souriant : « Vous vous emballez et puis vous faites machine arrière et, finalement, qu'est-ce que vous me dites ?... Rien !

— Si. Je vous dis de vous tirer. En restant ici, vous savez ce que vous faites, sans vous en rendre compte, peut-être ? Vous commettez un meurtre ! Je ne le supporterai pas... Je ne veux pas être là et assister à ça... C'est pas possible !

— Où il crèche, ce type, ce M. Perez ?

— On va en parler demain, d'accord ? dit Ryan. C'est pas du baratin, si vous ne partez pas, on va s'envoyer valdinguer d'un mur à l'autre et l'un des deux finira par faire un vol plané par la fenêtre... Alors ?

— Ça va... Mais vous ne faites plus une démarche sans m'en parler, décréta Virgil.

Ryan acquiesça : « D'accord, je vous appelle et je vous demande le feu vert... Et maintenant, vous allez partir ? »

Virgil ôta lentement sa jambe du tabouret. Ryan se garda de le presser.

— Il reste encore du vin ? demanda-t-il.

— Ce qu'il y a là. C'est tout.

— C'est bon. Je vous fais signe.

Il aurait voulu le pousser, le traîner dehors, mais il s'effaça pour permettre à Virgil de prendre son chapeau resté sur le comptoir. Virgil souleva légèrement la calotte et, d'un geste souple, posa le chapeau sur sa tête, à l'angle voulu.

— Un beau chapeau, dit Ryan.

Virgil lui lança un regard amène, puis ses yeux glissèrent sur Denise : « Allez, dit-il, vous cassez pas la tête ! » et il sortit.

Ryan ferma la porte. Denise versait du vin dans son grand verre, le remplissait à plus de la moitié. Elle posa la bouteille vide sur le sol, à côté d'elle. Ryan attendait en silence. Mais elle ne semblait pas vouloir tourner la tête de son côté. Elle était redevenue Lee, une Lee aux cheveux courts, au pantalon propre et au tricot bleu marine. Mais elle avait ôté ses lunettes qui traînaient sur la table à dessin. Pas un regard pour Ryan, mais il savait qu'elle se préparait à l'attaque, qu'elle attendait le coup d'envoi.

Ryan traversa la pièce et s'assit dans le fauteuil en face d'elle. Elle était saoule, mais n'avait pas trop piteuse apparence. Les yeux un peu vitreux seulement. Ses cheveux étaient bien peignés. Elle semblait détendue, le regard pensif fixé au-delà de Ryan. Elle donnait l'impression d'avoir oublié sa présence, mais il devinait que, derrière le masque, elle était tendue, aux aguets.

Ryan dit : « Eh bien, voilà ! La vie est belle, hein ?

Elle ne répondit pas.

— C'est le régime du silence ?

— Allez vous faire mettre !

— Allez-y vous-même ! Pauvre conne ! (Il s'interrompt. Elle avala une gorgée de vin.) Je parie qu'il vous tarde d'être à demain matin ! Ça va être chouette, au réveil ! Écoutez, si ça peut vous rendre service, je passerai à l'A & P pour leur dire que vous êtes malade... Maintenant, s'ils me demandent combien de temps vous serez absente, qu'est-ce qu'il faut répondre ? Une semaine ? Un mois ?

— Ah bon, c'est ça votre système ? Comment vous l'appellez ? La cravate ?

— Pour ne rien vous cacher, je ne l'ai encore jamais appliqué, mon système. Vous êtes mon premier cobaye.

— À part ça, sans blague, vous voulez me rendre service ?

— Évidemment.

— Alors vous allez à la boutique d'en face et vous m'en rapportez une. (Elle voulut balancer son pied nu dans la bouteille vide, la rata, recommença.) Ou plutôt deux.

— Pourquoi n'y allez-vous pas, vous ? Vous êtes capable de marcher.

— Parce que vous me laisseriez sortir ? (Elle avait pris un ton pincé.)

— Si je m'y opposais, dit Ryan, vous auriez un nouveau prétexte pour vous apitoyer sur vous-même. Déjà, vous me jugez responsable. Si je vous empêche de sortir, vous allez vous persuader que je suis un salaud, un sans-cœur, que je ne suis là que par intérêt.

— Une tête de nœud, voilà ce que vous êtes... Comme tous les autres.

— Qui ça, les autres ? Les hommes ? Vous n'allez pas me servir le vieux couplet, non ? Pauvre petite chose ! Allez, sifflez votre bouteille.

— Trou du cul.

— Vous me prenez pour quoi ? Pour une planche anatomique ? Tête de nœud, trou du cul... Quoi encore ? Pourquoi pas genou ? Saloperie de genou ! Ou épaule ? Conasse d'épaule !

— Vous vous croyez drôle ?

— Je me crois sensé... Je n'ai pas d'imagination. Quand je vois une chose, je l'appelle par son nom. Et je vous vois en train de vous défoncer. Vous vous figurez sans doute qu'on vous a joué un sale tour et vous voulez me revaloir ça, ou revaloir ça à votre mari, ou à votre mère, peu importe. Je ne sais pas ce qui vous a poussée à siroter, mais je vois parfaitement le résultat : vous vous démolissez !

— Et vous ne voulez pas que ça arrive tant que je n'ai pas touché l'oseille. Vous espérez en palper combien, à propos ?

Ryan resta muet.

— Une fois que je l'aurai, ce fric, il vous suffira de me bidonner encore un petit coup, hein ? poursuivit Denise. C'est quoi, votre plan, au juste ? Je veux dire, comment vous allez vous y prendre pour m'extorquer une part du gâteau ? Je ne vois pas de solution, à moins qu'on ne se marie. Ma parole, faut qu'il y ait un sacré tas de monnaie en jeu !

— Cent cinquante mille dollars, dit Ryan. En principe, vous alliez en toucher la moitié, mais, à la façon qu'ils envisagent les choses maintenant, tout le paquet vous passe sous le nez.

Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il se sentit mieux. Mais il les avait dites trop tard et, à Denise, elles n'apportaient pas grand-chose.

Elle s'exclama : « Cent cinquante mille dollars ? Et c'est Bobby qui possédait quelque chose de cette valeur ? »

— Ce sont les actions d'une société, expliqua Ryan. Mais de quelle société, ça, je ne le sais pas. Son père les avait mises à son nom à sa naissance et elles n'ont cessé d'augmenter de valeur. (Il considéra Denise, plongée dans ses pensées.) Ça en représente des litres de vin, hein ?

Elle se tourna vers lui : « Vous êtes le vrai A.A., ou alors ça fait partie du baratin.

— Écoutez, ce n'est pas dans l'espoir de vous retrouver que je m'étais rendu à la réunion, dit Ryan. J'y suis allé pour moi, parce que j'en avais besoin. Et même quand vous avez dit votre nom, j'ai hésité à faire le rapprochement... Est-ce que vous vous rappelez notre conversation au bar ?

— Virgil en a parlé. Pour moi, c'est toujours confus.

Elle fit mine de se lever, retomba dans le fauteuil, réussit enfin à se redresser en s'appuyant sur les accoudoirs. Elle s'avança dans le couloir, puis revint en regardant le plancher.

— Je ne retrouve pas ces sacrées godasses.

— Où allez-vous ?

— Je sors.

— Vous ne voulez pas vous coucher ?... Je vous parle sérieusement.

— Vous débloquez. (Denise s'en fut à la cuisine, alluma la lampe.) Tiens, vous voilà ! dit-elle en s'adressant à ses sandales.

Ryan alla à la porte et mit la chaîne. Denise sortit de la cuisine, prit son sac sur le comptoir et s'arrêta. Elle regarda la porte, puis Ryan.

— Eh bien, qu'est-ce que vous comptez faire ? Me ligoter ?

— Pensez à demain.

— Pensez à demain ! On dirait un refrain à la con dans une comédie musicale... Poussez-vous de là !

— Si vous vous couchez tout de suite, dit Ryan, si vous ne buvez plus, vous pourrez vous réveiller à peu près en forme, demain.

Peut-être... Elle avait du mal à marcher droit. Ses yeux rétrécis, vitreux, étaient fixés sur lui... Plus en état de réfléchir, d'écouter, de raisonner... Mais si elle lui avait dit qu'elle le haïssait ou qu'elle voulait le tuer, il l'aurait crue.

— Je sors, répéta Denise. Si vous cherchez à m'en empêcher, j'aurai une raison de plus de vouloir sortir. C'est vous qui l'avez dit, pas moi. J'aurai un bon prétexte pour m'apitoyer sur mon sort... Pas vrai ? Et c'est vous qui en serez responsable, espèce de connard, de petit soursis !

— J'ai changé d'avis, déclara Ryan. Vos états d'âme, je m'en fous. Vous allez vous coucher !

Il la saisit, immobilisa ses bras le long du corps. Elle se contorsionnait, se débattait, mais il parvint à la traîner dans la chambre à coucher.

*

Denise ne se débattait plus. Elle dit : « C'est bon. Laissez-moi ». Elle était debout près du grand lit, vacillant légèrement.

— Déshabillez-vous !

Denise ferma un œil : « Petit vicieux, va ! Je me demandais quand ça arriverait. Chaque fois que vous êtes venu, je me disais – j' sais pas, moi – p'têt' qu'il a pas de couilles, ce type... C'est ça ton drame, Ryan ? T'as pas de couilles ?

Il quitta la chambre, alors qu'elle parlait encore, traversa l'étroit couloir, entra dans la salle de bains et inspecta l'armoire à pharmacie en quête d'aspirine. Il ne trouva qu'un petit flacon d'Excédrine. Il passa ensuite à la cuisine, remplit un verre d'eau. Quand il revint dans la chambre, Denise avait ôté son pantalon et tirait par-dessus sa tête le pull bleu marine. Ryan regardait son petit derrière ferme sous la culotte blanche. De jolies cuisses, fines, mais bien pâlottes. Il se mit à rêver à la Floride, il se voyait à côté d'elle, tous deux bronzés, marchant le long d'une plage déserte, au coucher du soleil.

— Ce pull de merde ! dit Denise, emprisonnée dans le tricot marine, dont une maille s'était prise dans son bracelet.

Elle finit par se dépêtrer du tricot, le laisser tomber et regarda Ryan. Celui-ci lui tendit les cachets d'Excédrine et le verre d'eau. Elle les accepta sans un mot et rendit le verre vide, les yeux toujours fixes et vitreux.

— Je reste ici cette nuit, annonça Ryan.

— Mmm... (Elle déboutonnait son corsage maintenant, en commençant par les boutons du haut.)

— Je m'installerai dans la pièce à côté.

— Tu couches pas avec moi ?

Il s'approcha du lit, rabattit la courtepoinette de madras, ouvrit le drap, dégagea les oreillers.

— Non, mais je vous borde.

— Tu bandes ? C'est ça que t'as dit ?

— Allons, soyez gentille. Couchez-vous.

— Gentille ? Comment ça ?... Hé, Ryan !

Quand il tourna la tête vers elle, elle ouvrit son corsage un instant, pour lui montrer ses seins, puis laissa retomber le tissu. Des seins petits, mais de ligne pure.

— Qu'est-ce que t'as dit, Ryan ? T'as envie de baiser ?

Il contourna le lit et gagna la porte.

— Hé, je croyais que t'allais me border !

Elle ôta son corsage, accrocha ses pouces dans l'élastique de la culotte et la fit descendre le long de ses jambes. Quand elle voulut s'en dégager, elle trébucha, se cogna au lit. Ryan, sur le pas de la porte, la regardait.

Denise se laissa tomber sur le dos à même la courtepoinette et s'allongea, les jambes écartées, la culotte accrochée à une cheville. Sans quitter Ryan du regard, l'air cauteleux, les yeux mi-clos, elle se

haussa sur ses coudes et ouvrit davantage les cuisses.

— Allez, Ryan, viens, mon mignon ! Toi qu'es si calé ! Sacrée tête de nœud ! Viens, petit sournois, que je voie si t'es bon à quelque chose !

Elle se cambra une fois, deux fois.

Ryan s'approcha du lit :

— Lève ton cul !

— Comme ça ? (Son dos se creusa encore, elle souleva son bassin.)
T'en veux, de ça ?

Ryan ramena le madras et le drap jusqu'au pied du lit puis les remonta vivement, couvrant le corps de Denise. Cela fait, il quitta la chambre et ferma la porte. Mais il ne s'était pas plutôt installé dans la salle de séjour, une cigarette aux lèvres, qu'il entendit Denise : « Hé, Ryan ! » cria-t-elle plusieurs fois de suite. Puis elle le traita de sale enfoiré. Sa voix résonna encore pendant quelques secondes, mais les mots étaient brouillés. Enfin, ce fut le silence.

Au cours de la nuit, Ryan pensa à Denise, il revoyait son corps tel qu'elle le lui avait montré, sa nudité secrète que, jusque-là, il avait dû imaginer. Mais il ne se faisait plus de souci pour Denise. C'était même curieux, il se sentait rassuré. Elle n'était pas tombée au fond du trou, elle n'était pas déprimée, elle était furieuse. Et il avait l'impression qu'il saurait faire face à sa fureur. Mais, au cours de cette nuit, lorsqu'il se réveillait dans son fauteuil de toile, les pieds allongés sur la table basse, c'est à M. Perez que ses pensées revenaient sans cesse, à M. Perez dans son appartement d'hôtel, à M. Perez, dont le ton paisible trompait le monde, à M. Perez qui avait enfoui son secret et qui veillait sur lui, pesait sur lui, immobile comme un poids mort, en compagnie de son adjoint, le plouc des bayous, qui l'aidait à garder le trésor.

Et tu t'imagines qu'on peut effaroucher M. Perez, ou le feinter, pour qu'il relâche sa vigilance et, en fin de compte, qu'on pourrait le planter là, floué et les mains vides ?

*

Le lendemain matin, il entendit Denise se lever et passer dans la salle de bains. Elle en sortit au bout d'un moment pour retourner dans sa chambre. Quand, enfin, elle fit son entrée dans la salle de séjour, elle était pieds nus, vêtue d'un imperméable, les mains enfoncées dans les poches.

— Il ne fait pas chaud, ici...

Sa voix était étouffée, comme si elle sortait d'une chambre de malade.

Ryan l'observait : « Comment ça va ? »

— Je ne trouve pas l'Excédrine.

— Ah... elle est à la cuisine. Je vous l'apporte.

Il se leva, tout ankylosé, de son fauteuil, fit jouer les muscles de son cou raidi. Elle était déjà dans la cuisine, près de l'évier dont elle avait ouvert le robinet. Le dos tourné à Ryan.

— Excusez-moi, dit-elle.

— De quoi ? D'avoir essayé de me séduire ?

— Ça m'est revenu... quand je me suis réveillée... je me suis rappelée ce que j'ai dit... ce que j'ai fait... Je suis vraiment désolée...

— Et à part ça, comment vous sentez-vous ?

— Merdique... Mais il faut que je vous remercie encore pour un truc : j'étais partie pour me givrer à mort et vous m'en avez empêchée, hier soir. À part ça, je crois qu'on n'a plus rien à se dire.

Ryan la prit par les épaules et la fit pivoter. Pendant un instant, il rencontra son regard, mais elle se hâta de le détourner.

— On a plein de choses à discuter dès que vous aurez pris votre petit déjeuner.

— Du café seulement.

— D'accord, du café seulement, dit Ryan. Pour la suite, je n'ai pas l'intention de vous imposer mon point de vue. Je ne vais pas chercher à vous convaincre ni à influencer vos décisions. Mais je vous demande de m'écouter. Ensuite, si vous voulez que nous redevenions amis, ce sera parfait. Si vous n'y tenez pas, eh bien, tant pis. Mais vous n'êtes pas autorisée à penser à autre chose pendant que je vous parle, ou à préparer une réponse, ou à m'interrompre par une réflexion mariale... C'est entendu comme ça ?

Denise haussa les épaules. De toute évidence, elle s'en fichait.

Elle ne voulait pas que Ryan la regarde. Elle était fatiguée et nauséuse. Debout devant le comptoir, elle fumait des cigarettes et, les yeux sur sa tasse, buvait à petites gorgées le café refroidi, tandis que Ryan lui parlait d'une voix calme. Elle aimait le son de sa voix et, en d'autres circonstances, elle n'aurait pas demandé mieux que de le croire, mais, pour le moment, rien n'avait d'importance. Elle devait être affreuse, elle se sentait affreuse et elle souhaitait être ailleurs.

— Ça va ? demanda Ryan.

— Très bien.

— On ne le dirait pas... Est-ce que vous m'écoutez ou est-ce que vous cherchez à vous défiler ?

Elle était devant lui, tête basse, les yeux fixés sur le bois du comptoir.

— Je crois que je vais me recoucher, dit-elle.

— Il faut m'écouter ! dit Ryan. Jamais de ma vie je ne me suis trouvé dans une situation aussi difficile. Je vous dis tout, je ne vous

cache rien, mais je risque de perdre quelque chose à quoi je tiens beaucoup.

Il attendit. Elle prit conscience du silence soudain et sentit sur elle le regard de Ryan.

— Quoi donc ? Le fric ?

— Merde ! Vous ne m'écoutez pas ! (Ryan s'interrompt encore.) Bon, faites comme bon vous semble !... Il est certain que vous ne m'écoutez pas, ou alors vous ne me croyez pas.

Elle le croyait pourtant, car elle voulait le croire, mais elle avait besoin d'être rassurée, protégée, elle avait besoin d'un peu de temps. C'est pour cela qu'elle lui jeta :

— Pourquoi voulez-vous que je vous croie ?

— Vous voulez savoir pourquoi ? Parce que vous n'avez que moi. Si vous voulez votre argent, il faut bien que vous fassiez confiance à quelqu'un.

Elle releva la tête : « Je n'ai pas dit que je le voulais. »

Comme elle détournait les yeux, Ryan tendit la main par-dessus le comptoir, lui prit le menton et lui releva la tête pendant quelques instants.

— Mais vous n'avez pas dit que vous n'en vouliez pas. Bon sang, réveillez-vous et écoutez-moi !

Il nota que le regard de Denise s'animait un peu. Quand il lâcha son menton, elle ne se détourna pas. Bon... Les yeux dans les yeux, il lui expliqua tranquillement qu'elle avait trois solutions : faire confiance à M. Perez, le croire sur parole, signer ses papiers et se retrouver sans rien. Si d'autre part, elle lui mettait des bâtons dans les roues, il est probable qu'il la ferait assassiner, car M. Perez comptait bien s'approprier tout le paquet. Elle pouvait aussi faire confiance à Virgil Royal et lui demander son aide, convaincue que Virgil ne voulait récupérer que ce qui lui était dû. Mais si elle réussissait à échapper à M. Perez, c'est Virgil qui la tuerait pour emporter le magot. Pas de quartier, en somme, qu'il s'agisse de M. Perez ou de Virgil. Ils assassinaient les gens, ou les faisaient assassiner, et ça ne leur posait aucun problème.

— Ou alors vous pouvez me faire confiance, à moi, dit Ryan. Je suis prêt à vous donner un coup de main pour récupérer, si c'est possible, le lot tout entier, les cent cinquante mille dollars, parce que je vous dois quelque chose. Ou, si vous voulez, j'estime qu'à eux aussi je leur dois quelque chose.

— Et qu'est-ce que je vous dois, moi ? demanda Denise qui ne semblait plus avoir de peine à soutenir son regard, qui retrouvait sa lucidité.

— Vous ne me devez rien.

— Comment ça ?

Il se sentit gêné, et furieux d'être gêné.

— Je n'ai pas d'intérêt personnel dans l'affaire, dit-il, et je ne cherche pas à conclure un accord avec vous. J'ai assez fait le clown. Maintenant, je veux liquider cette histoire et me sentir libéré, en paix avec moi-même, vous comprenez ? Vous avez participé à assez de réunions pour savoir de quoi je parle.

Les yeux de Denise, bordés de rouge, larmoyaient et le fait qu'elle le regardait en face, sans se dérober le surprenait.

Elle demanda :

— Comment va-t-on faire ?

— Je vais appeler Perez, dit Ryan, lui dire que vous tenez une sacrée biture et que, s'il venait ici avec ses papiers, je pourrais peut-être vous les faire signer.

— Bon, et alors ?

— Alors, vous ne serez même pas capable de tenir le stylo... Moi, du coup, je lui proposerai de laisser ses papiers ici, en me faisant fort d'obtenir votre signature dès que vous sortirez du coma.

Denise attendait la suite.

— S'il a rédigé le pouvoir d'avoué qu'il doit envoyer à la société, expliqua Ryan, nous connaissons la raison sociale.

— Il ne me fait pas l'effet d'un con, dit Denise. C'est pas un type à laisser des bavures.

Ryan hocha la tête : « Non, il n'est point con, mais il est, peut-être, à bout de patience.

Mais, au téléphone, M. Perez, le salopard, répondit d'un ton placide. Il se montra poli et posé. Il dit qu'il se mettait en route tout de suite, avec Raymond.

*

Raymond tenait compagnie, dans l'appartement de l'hôtel, à M. Perez qui venait de raccrocher le téléphone : « Tu connais le dicton, demanda ce dernier, à entubeur, entubeur et demi ? »

Raymond opina du chef : « Un peu, que je le connais ! »

— Je ne crois pas que ce soit le cas de notre ami, dit M. Perez.

*

Ryan revint de l'A & P avec deux bouteilles de vin du Rhin Gallo et une demi-bouteille du même cru. Il posa celle-ci sur le comptoir, déboucha les deux autres bouteilles et les vida dans l'évier.

— Ne regardez pas, dit-il.

Denise garda le silence. Elle prit le cendrier plein sur la table

encombrée de tubes de couleur et se baissa pour ramasser la bouteille vide de la veille.

— Non, laissez tout ça, dit Ryan. (Il mit les deux litres sur le comptoir.) La vaisselle sale, laissez-la aussi. Vous n'attendez pas de la visite, vous êtes en pleine vape.

Denise le regardait, croisant frileusement les bras.

— Est-ce que je me couche ?

— Pas dans les draps, sur le lit, dans votre imperméable, et les pieds nus... Avec l'imperméable, nous aurons la petite touche authentique.

— C'est ce que je mets d'habitude.

Ryan lui sourit : « Ça ne sera donc pas trop dur de jouer le rôle, n'est-ce pas ? Vos yeux sont très bien aussi.

— Merci, dit Denise.

*

Ryan ouvrit la porte. M. Perez entra, suivi d'un Raymond en veston, sans manteau, les épaules voûtées.

— Il fait bon froid, n'est-ce pas ? dit Ryan.

— Sacré nom ! fit Raymond.

M. Perez s'avança dans la pièce, posa son attaché-case à plat sur le comptoir et fit jouer la serrure.

— Elle m'a appelé ce matin vers les cinq heures, expliqua Ryan. Comme vous voyez, elle a eu de quoi s'humecter...

— Quatre litrons, on dirait ! s'exclama Raymond. Bonté divine, une petite crevarde comme ça !

— Où est-elle ? demanda M. Perez.

Il avait à la main quelques feuillets dactylographiés et sortait un stylo de sa poche intérieure, sans avoir ôté ses gants. Chapeau gris, manteau gris à chevrons et à col de velours noir, gants minces et gris qui adhéraient à la main avec la souplesse du suède.

— Dans la chambre, dit Ryan. Vous voulez vous débarrasser de votre manteau ?

Question oiseuse. M. Perez ne daigna pas y répondre. Avec ses feuillets et son stylo, il traversa le couloir et entra dans la chambre. Ryan suivit. Denise était couchée en chien de fusil, les yeux clos, enveloppée dans son imperméable qui laissait à découvert ses pieds blancs. M. Perez s'assit au bord du lit, abaissa son regard sur elle.

— M'ame Leary, dit-il, comment vous sentez-vous, mon petit ?

Denise, dans le creux de l'oreiller, poussa un grognement, ou peut-être bredouilla-t-elle quelques mots que Ryan ne put distinguer.

— Si c'est pas malheureux, la petite fille qui attrape du mal !...

Regardez-moi, mon cœur. J'ai là quelque chose pour vous...

— Allez vous faire mettre ! proféra Denise, sans presque remuer les lèvres, les yeux toujours fermés.

— Oh, la petite vilaine ! fit M. Perez.

— Je crois qu'elle parle toujours comme ça quand elle est saoule, expliqua Ryan. Si vous l'aviez entendue tout à l'heure !

M. Perez secouait Denise doucement : « Je vous demande juste de signer ces papiers, ma petite fille, ensuite vous pourrez faire dodo tout votre content !

Denise lui demanda, dans une élocution juste ce qu'il faut brouillée, qu'est-ce qu'il attendait pour décambuter, pour lui foutre la paix et ôter son cul du plumard ! M. Perez jeta un regard par-dessus son épaule. Raymond entra aussitôt et Perez ordonna : « Redresse-la ! » d'une voix qui avait perdu de sa suavité.

À eux deux, ils parvinrent à asseoir Denise. Elle s'appuyait lourdement contre Raymond, ses jambes repliées sous l'imperméable. Raymond tira un peu sur le col pour plonger les yeux dans l'échancrure du vêtement. M. Perez mit le stylo dans la main de Denise.

— Pousse la table par ici !

Raymond empoigna la table de chevet d'une seule main et voulut, d'un mouvement de bascule, la placer devant M. Perez et Denise. Sa lampe au globe de verre tomba et se brisa. Denise ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce que vous foutez ? Hé, ça ne va pas ?

— Et voilà ! s'exclama M. Perez. Nous avons ouvert nos jolis yeux !

Ryan s'avança et, tout en ramassant les éclats de verre, prêta l'oreille aux gazouillis de M. Perez.

— C'est bien ça, ma jolie, tenez bien le stylo... Voilà !... Vous voyez ces papiers ! Devant vous, là, sur la table... Tout ce que vous avez à faire, c'est mettre votre nom sur ces lignes où il y a les petits « X »... Vous les voyez, fillette ?... Là, tout en bas ?... Vous écrivez « Denise L. Leary »... Et pour l'enregistrement, vous n'avez pas à vous en soucier, je m'en occupe pour vous. (À Raymond, il dit :) Prends-lui la main et pose-la sur la feuille.

Raymond obéit, mais Denise retira vivement ses doigts et laissa tomber le stylo à terre.

— Ramasse-le, Raymond !

Ryan se releva, les mains pleines de fragments de verre. Tandis qu'il gagnait la porte, il entendit M. Perez qui susurrail : « Allez, on recommence !... Voyons, ma mignonne, vous y arriverez très bien... Tenez bien le stylo... C'est ça ! »

Ryan entra dans la cuisine, ouvrit le placard sous l'évier et jeta le verre brisé dans la boîte à ordures.

— Bon sang de bois, vous le signez, oui, ce foutu papier ?... Allons,

dépêchons-nous !

Ryan se figea, mais, n'entendant plus rien, il s'octroya quelques secondes de détente. Il alluma une cigarette, défit la coiffe métallique et le bouchon à vis de la demi-bouteille. Il était encore dans la pièce de séjour quand M. Perez et Raymond sortirent de la chambre. Ryan vit les feuillets dans la main de M. Perez.

— Elle a signé ?

— Dans l'état où elle est, elle serait pas foutue de pisser dans le pot, déclara M. Perez. Au diable cette saoularde ! Une femme qui s'blinde, je connais rien de pire !

Ryan s'effaça pour permettre à M. Perez de reprendre son attaché-case sur le comptoir.

— Peut-être quand elle aura cuvé son vin... dit Ryan.

— Non mais, je vous jure !... J'ai, dans cette affaire, passé mon temps à attendre, attendre qu'on la retrouve, attendre qu'elle se décide, attendre qu'elle se dessaoule !

Il laissa glisser les feuillets dans l'attaché-case ouvert.

— J'ai pensé à un truc, dit Ryan. Supposition qu'elle revienne à elle et qu'elle veuille boire un coup... un coup de vin... Moi, ce que je vais faire, je vais lui donner, disons, un demi-verre. Alors, elle aura envie de plus, une envie à crever... et moi, j'y dirai : « D'accord, mais d'abord faut me signer quelques papiers. » Vu son état, je crois que ça pourrait marcher.

M. Perez tourna légèrement la tête pour devisager Ryan : « L'enjeu est de trente mille dollars, dit-il. Si ça ne marche pas, je crois bien que je n'aurais plus besoin de vos services. »

Ryan haussa les épaules, jouant les désinvoltes : « Moi, je suis d'accord. J'ai jamais compté sur cette combine pour assurer mes vieux jours. Donnez-moi jusqu'à midi. Je vous appellerai.

— Ça pourrait même se faire plus vite, dit M. Perez.

— C'est possible, mais la façon qu'elle roupille, ça m'étonnerait qu'elle récupère en moins de deux heures, dit Ryan. Elle va se déshydrater un peu et, au réveil, elle aura une soif d'enfer.

— Eh bien, s'il en est ainsi, nous pourrions attendre son réveil ici, Raymond et moi.

M. Perez, de toute évidence, cherchait à asticoter Ryan. Celui-ci eut encore un haussement d'épaules insoucieux : « Comme vous voulez, dit-il. Si l'attente ne vous fait pas peur. »

— Ou alors, je pourrais vous laisser Raymond.

— À votre idée, dit Ryan.

Il était crispé et éprouvait le besoin de se remuer. Il contourna le comptoir pour passer à la cuisine et alluma le réchaud sous la bouilloire.

— Vous désirez un café ?

— Non, après tout, on va vous laisser faire, déclara M. Perez. (Il tira les feuillets de son attaché-case et les posa sur le comptoir.) Deux copies pour l'accord et deux qui nous donnent pouvoir d'avoué. Autant lui faire tout signer d'un coup, les deux originaux et les doubles.

M. Perez reprit l'attaché-case et se dirigea vers la porte : « Vous ne manquerez pas de me téléphoner, n'est-ce pas ?

— Dès qu'elle aura signé, vous avez ma parole.

*

Denise se redressa en entendant la porte se refermer. Elle enfilait ses sandales quand Ryan la rejoignit dans la chambre, tout en parcourant les papiers.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Attendez... « Nous avons lieu de croire que vous êtes la propriétaire légitime de titres que vous êtes en droit de... » (Il s'interrompit.) Non, ça c'est l'accord... (Il regarda un autre feuillet.) « Je soussignée, Denise L. Leary donne, par la présente, pouvoir à Monsieur Francis X. Perez... » joli nom... en hommage à Saint-François-Xavier... le salopard !... ah, voilà...

Ryan parcourut le texte rapidement, puis le relut avec attention, mot après mot, pour, enfin, hocher la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Denise.

— Pas de dénomination, ni pour la société, ni pour les titres. Il a laissé des espaces blancs.

Ryan jeta les feuillets sur le lit. Denise ne les ramassa pas, elle ne leur accorda même pas un coup d'œil.

Planté près de la fenêtre, Ryan regardait maintenant l'asphalte mouillé du parking, vide à l'exception d'une demi-douzaine de voitures. Sa Catalina bleu clair était garée, solitaire, près de l'entrée. Le silence régnait dans la chambre.

— Et, en plus, ils ont cassé ma lampe !

Ryan réfléchissait : prends ta bagnole et fous le camp !

Le silence se prolongeait.

— Écoutez, je m'en fiche, reprit Denise. Si je ne signe pas, lui non plus n'aura rien, pas vrai ? Alors, autant laisser tomber ! Je me sens lessivée et, sincèrement, que je le touche, ce fric, ou pas, ça m'est indifférent. Croyez-moi ! J'ai surtout envie d'oublier cette histoire... d'oublier tout... merde !

Le silence s'établit encore, qui dura bien une minute, peut-être davantage.

Enfin, Ryan s'écarta de la fenêtre. Il dit : « Prenez votre valise ou

un sac, n'importe quoi... »

Denise leva la tête : « Mais pourquoi ? »

— Allez, emballez vite quelques affaires, qu'on se tire de là !

CHAPITRE XVIII

Ils partirent pour la Floride. Ryan avait songé d'abord à y aller en voiture, mais il changea d'idée, alors qu'il roulait vers le sud, sur l'autoroute 75. Il bifurqua vers l'aéroport Detroit-Metropolitan, prit des billets pour le vol Delta jusqu'à Lauderdale et fit un arrangement avec l'Agence Pinto pour une location de voiture à leur arrivée à Pompano Beach. Aussi, le soir même, vers sept heures, se retrouvèrent-ils dans un bungalow de la Vista del Mar, munis de provisions, de maillots de bain neufs, de nu-pieds en lanières de cuir et d'huile solaire, en train de contempler l'Océan Atlantique.

— Et voilà ! dit Ryan. Une semaine sans gamberge ! Celui qui fait allusion à Perez ou aux actions, ou à quelque chose concernant l'affaire met cinq dollars dans la cagnotte.

Denise inspectait la pièce, la baie vitrée, les fauteuils à fleurs et les lits jumeaux qui se faisaient face, recouverts de tissu beige et garnis de coussins qui leur donnaient un petit air « divan ». Quarante-cinq dollars par jour, la télévision couleur et la vue sur l'océan... que demander de plus ? dit Ryan.

— Moi, ce qui me ferait le plus envie, c'est un verre de vin.

Ryan s'en fut à la cuisine, fouilla dans le sac à provisions et revint avec une bouteille de « Blue Nun » et deux verres à confiture.

— C'est vrai ? On va boire ?

— Si le tire-bouchon veut bien fonctionner, dit Ryan. (Il le sortit de la poche de sa veste.)

Denise suivait les gestes de Ryan débouchant la bouteille.

— Vous en prenez aussi ?

— Oui, comme ça vous ne boirez pas toute seule.

Il retira le bouchon, versa le vin : « Il n'est pas bien frais, malheureusement. »

— Je m'en fiche. (Elle prit le verre à pâquerettes jaunes qu'il lui tendait.) Fantastique ! Je ne peux y croire ! (Elle but, ferma les yeux, les rouvrit.) Fantastique ! répéta-t-elle en regardant Ryan qui buvait à petits coups. Pourquoi faites-vous ça ?

— Parce que... je ne sais pas... je crois qu'on devrait se conduire comme des gens ordinaires, normaux, des gens en vacances. On ne pense plus à rien – pas question, bien sûr, de se saouler au point de perdre la notion des choses – mais on ne se tracasse plus, on se détend et on profite de la vie. J'ai pensé qu'on pourrait dîner d'un steak et d'une salade, au lieu de s'habiller pour aller manger dehors.

— Moi, ça me va.

— J'ai une bouteille de vin rouge aussi pour accompagner le steak.

— Je ne vous ai pas vu acheter le vin.

— Non ?... Eh bien, on peut prendre celui-ci comme apéritif et garder le rouge pour le dîner. Vous vous en occupez, du dîner, ou voulez-vous que ce soit moi ?

— Non, je le ferai.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je me sens bien. La matinée semble si loin ! Je pensais prendre une douche, à moins que vous n'ayez envie de manger tout de suite.

— Non, allez-y, dit Ryan. Rien ne presse. Nous sommes en vacances.

Ils conversaient poliment, mais il n'y avait rien de contraint dans leur ton. C'était ce qu'il souhaitait : un comportement décripé.

Ryan sortit avec son verre, il alluma la lumière orangée au-dessus de la porte, puis l'éteignit et s'installa dans un transat, les pieds posés sur la murette basse qui séparait le patio de la plage déserte. Il ne savait pas ce qui l'avait poussé à acheter le vin. Le désir, peut-être, de jouer le jeu, d'aider Denise à franchir une étape difficile. Et s'il avait bu en sa compagnie, c'était pour qu'elle ne se prenne pas pour une poivrote... Des excuses, peut-être... Le vin, d'ailleurs, n'avait pas si bon goût... Mais elle devait, en ce même moment s'en verser une rasade. Il faillit se lever, mais à la réflexion, s'obligea à rester assis, les yeux sur l'océan, une cigarette aux lèvres. Au bout de quelques minutes, il alluma une nouvelle cigarette.

*

Quand ils eurent fini le repas, il restait dans la bouteille trois doigts de vin. Denise, qui débarrassait la table, prit la bouteille et parut indécise.

— Vous la finissez ? demanda-t-elle.

— Non, je n'y tiens pas.

Elle reposa la bouteille sur la table.

C'est elle qui fit la vaisselle et Ryan l'essuya, mais il prit le temps de reboucher la bouteille et de la poser sur le haut du réfrigérateur. À la portée de celui ou de celle qui en voudrait.

Ensuite, ils ôtèrent leurs chaussures et marchèrent sur l'étendue de sable fin, éprouvant un petit choc, lorsque la vague froide accourait vers eux, puis sentant le sable prendre vie sous leurs semelles, lorsque la coulée reflua vers le large.

Ryan avait éprouvé du bien-être auprès de Denise, dehors sur la plage, puis dans les transats du patio. Même quand le silence tombait,

il se sentait bien, en paix avec lui-même.

Mais lorsqu'ils rentrèrent et se retrouvèrent seuls dans la chambre, il connut une étrange gêne. Il se demandait à quoi pensait Denise : attendait-elle qu'il la touche, qu'il fasse le premier pas ? La veille au soir, elle avait dit : « Je me demandais quand ça arriverait, chaque fois que vous êtes venu... » Bien sûr, elle était saoule, mais elle n'en avait pas moins pensé cela et elle le lui avait dit. Il avait envie de la toucher et, sans doute, devait-elle y songer. Il ne comprenait pas pourquoi il se sentait si emprunté, si gauche. Si elle ne voulait pas qu'il l'approche, elle le lui dirait bien. Il était indispensable, en tout cas, que les choses se passent naturellement.

Elle disparut dans la salle de bains, elle en ressortit et Ryan s'y enferma à son tour. Il se lava, se brossa les dents, se coiffa. Quand il revint dans la pièce, Denise était couchée. Sur le lit de Ryan, la parure beige avait été enlevée, le drap et la légère couverture étaient rabattus.

— Où avez-vous trouvé les oreillers ?

— Dans le placard.

Il ôta chemise et pantalon : « Eh bien, bonne nuit ! »

— Bonne nuit, dit-elle. Dormez bien.

Il se mit au lit et, couché sur le dos, il regarda le plafond, sachant si près de lui, à moins de cinq mètres, cette jolie fille, elle aussi couchée. Une lumière du dehors, jaillie on ne sait d'où, éclairait le plafond.

Peut-être viendrait-elle...

Non. Elle attendait qu'il vienne. Eh bien, décide-toi, nom de nom... Elle va te prendre pour un homo...

Par-delà le silence, il entendait le ressac, un bruit apaisant, lointain. Dans l'obscurité, elle dit : « Ryan ? »

— Oui ?

— Vous êtes un type bien, vous le savez ?

— Merci, dit Ryan. Vous aussi, vous êtes une fille bien.

Au bout de quelques minutes, il se tourna sur le côté et, tout au long de l'heure où il lui fallut attendre le sommeil, il se retourna encore plusieurs fois, sans bruit.

*

Elle s'attendait à ce qu'il vienne. Elle était prête et elle l'aurait accueilli dans son lit. Quand elle comprit qu'il ne viendrait pas, elle fut surprise, mais pas déçue. Ils avaient le temps et elle savait que cela arriverait, mais sans que l'un ou l'autre en prenne l'initiative, cela se produirait spontanément, au moment, peut-être, où ils s'y attendraient le moins.

Il dit à Denise : « Soyez prudente, le premier jour. »

Elle répondit : « Ça ira. On pourrait croire que j'ai une peau à prendre des coups de soleil, mais non !... Je bronze même très vite, en quelques jours... Et vous ?

— Ça va. Dans le temps, je pelais, mais plus maintenant.

Des dialogues de plage, des propos sur la nourriture : vous aimez la tarte au citron ? Et les huîtres ?... sur le cinéma, sur les vedettes de cinéma et les livres, ceux qu'ils avaient lus, celui que lisait Denise : « Je sais que c'est idiot et le style de l'auteur est exécration, mais ça m'enchant !... Couchés sous le soleil de la Floride, se frottant mutuellement le dos avec de l'huile, entrant dans l'eau pour se rafraîchir plutôt que pour nager – ni l'un ni l'autre n'était un passionné du crawl – et pas un mot sur les éventuels déplacements de M. Perez, sur ses faits et gestes. Ils s'en foutaient royalement. Ils s'endormaient sur la plage en fin d'après-midi, se réveillaient dans l'ombre fraîche, quand le soleil se cachait derrière les bungalows, allaient au supermarché de la plage avec, sur le corps, l'odeur du soleil et du sable, assimilant en un seul jour les mœurs des indigènes, achetant des chapeaux de paille et des draps de bain marqués « Pompano Beach, Florida », achetant des oranges aussi, et des avocats et une demi-livre de pistaches. Ils s'offraient des cornets de glace et regardaient les Cadillac blanches des P. -D.G. à la retraite qui mettaient un quart d'heure pour prendre un virage à droite.

*

Denise prit sa douche la première. Elle sortit, enveloppée d'un drap de bain « Pompano Beach, Florida », tout en s'essuyant la tête avec une serviette-éponge.

Elle dit : « À vous ! » et un regard fut échangé.

En prenant sa douche, Ryan songeait à ce regard, à la fille, à côté, dans la calme lumière du crépuscule, et il se sentit excité. En se séchant devant la glace, il fut satisfait de son bronzage et de son apparence en général – les cheveux en désordre tombant sur le front, le teint chaud. Il frotta ses joues avec une lotion et se jugea costaud et en pleine forme... Il était heureux.

Lorsqu'il sortit, les reins ceints d'une serviette, il vit Denise, toujours enveloppée dans le drap de bain « Pompano Beach, Florida », frottant toujours ses courts cheveux blonds. Comme elle abaissait la serviette, il y eut encore cet échange de regards. Il en perçut comme une commotion et il sut qu'elle l'avait ressentie également. Denise ne le quitta pas des yeux, tandis qu'il s'avançait vers elle, emprisonnait ses bras, lui entourait la taille, tandis que ses mains, à elle, se posaient

sur son torse, que ses bras lentement l'encerclaient. Tous deux fermèrent les yeux et s'embrassèrent, remuant imperceptiblement la tête, cherchant la position commode, confortable, chacun découvrant la bouche de l'autre, le relief de ses lèvres, tous deux s'enlaçant, se serrant doucement l'un contre l'autre, prolongeant le baiser, avec l'exaltante certitude que ceci n'était qu'un prélude. Il y avait aussi, dans leur étreinte, comme une libération, et c'est en un soupir de soulagement que s'échappa leur souffle, lorsque leurs bouches se séparèrent un instant pour aussitôt se reprendre.

Et c'est le sourire aux lèvres qu'ils firent l'amour.

— Bon sang, c'est formidable, dit Ryan, je ne peux y croire.

Et il dit encore : « Ce que ça peut-être bon de faire l'amour avec la femme qu'on aime. »

Il reprit haleine, retrouva le rythme de sa respiration et, de nouveau, ils s'embrassèrent, couchés sur le flanc, se faisant face, s'embrassant, exhalant leur souffle contre la peau, contre le visage de l'autre, s'embrassant encore, les regards confondus, le sourire alangui, ingénu.

Quand Ryan, enfin, s'allongea sur le dos, les yeux au plafond, elle demanda : « Où es-tu ? »

— Je suis là.

— À quoi penses-tu ?

— Je me demande ce qu'on va manger... jambon ou poulet ?... On ferait sauter des oignons et des poivrons, on y ajouterait de la sauce tomate...

Elle bougea et il vit qu'elle s'était soulevée sur le coude.

— Pourquoi ? fit-il. Tu pensais à quoi, toi ?

— À rien, dit Denise. Je ne t'en parlerai pas maintenant, puisque tu rêves de victuailles.

— Allez, dis-le moi.

— Je t'aime, dit Denise. Je t'adore infiniment et j'ai le béguin de toi.

— Bravo.

— Comment, bravo ?

— Hé oui, parce que, moi, j'ai le béguin de toi.

— Tu sais que tu l'as dit tout à l'heure ? Tu as dit : faire l'amour avec la femme qu'on aime...

— C'est fantastique, non ? Nous voilà pris, soudés ensemble...

Elle se laissa retomber sur l'oreiller et ne dit rien. Ils entendaient le ressac et le vent qui s'engouffrait par la fenêtre ouverte.

Elle reprit : « Mais si, au bout d'un certain temps... »

— Au bout d'un certain temps, quoi ? interrompit Ryan. Tu veux vraiment savoir tout ce qui t'arrivera, ou tu préfères vivre chaque journée comme elle vient et te réserver des surprises ?

— Je n'ai pas le droit d'en savoir au moins un tout petit peu à l'avance ?

— Peut-être... ça dépend... Qu'est-ce qui te tracasse ?

Au bout d'un moment, elle dit : « J'ai été mariée, dans le temps... »

— Je le sais.

— Alors je me suis demandée... si tu venais à m'imaginer associée à ce... à ce personnage.

— Je ne le vois pas comme un personnage. Je le vois comme un numéro.

— Ah bon ? (Elle était effarée.) Quel numéro ?

— Quatre-vingt-neuf. C'est le numéro qu'on lui avait donné, à la morgue. Avant qu'il soit identifié.

— Tu l'as donc vu ?

— Je l'ai vu, oui, mais tout ce que je me rappelle de lui, c'est le numéro. L'homme qui le portait a disparu.

Pendant cinq jours, ils profitèrent du soleil, ils brunirent et s'avouèrent que jamais dans leur vie ils ne s'étaient sentis aussi heureux. Pourtant, parfois, lorsqu'il restait silencieux, elle lui demandait si ça allait. Il lui répondait que tout allait à merveille. Elle le croyait et se rassérénait pendant quelques heures et puis, de nouveau, elle éprouvait le besoin de lui poser la question. Elle avait retenu la leçon, il fallait vivre chaque journée, sans se tourmenter à propos de choses qui, peut-être, n'arriveraient jamais. Elle se sentait détendue, comblée auprès de Ryan et quand ils faisaient l'amour, elle ne doutait plus de son attachement. Mais, à d'autres moments, elle devinait qu'elle n'était pas présente dans sa pensée et se demandait où il s'était évadé. Regrettait-il leur aventure, était-il déçu, s'éloignait-il d'elle, se montrait-il gentil uniquement parce qu'elle avait besoin de soutien ? Debout dans la cuisine, elle lui disait : « Mets tes bras autour de moi »... Alors tout redevenait parfait. Elle sentait qu'il l'aimait. D'ailleurs, il le lui disait souvent, qu'il l'aimait. Elle tentait de répliquer : « Mais... » pour s'entendre dire : « Tu ne veux pas me croire et oublier tout le reste ? »

Le cinquième jour, l'anxiété ne quitta plus Denise. Elle constatait qu'ils se parlaient moins, qu'ils se souriaient moins, en tout cas moins spontanément que les jours précédents. Il en a assez, songeait Denise. Il s'embête. Elle lui demanda s'il y avait quelque chose qu'il avait envie de faire, un endroit où il voulait aller. Il répondit : « Non, pas spécialement. » Elle s'abstint de poser les questions habituelles : « Où es-tu ? », « Est-ce que ça va ? ». Mais elle lui fit remarquer : « Ton dos ne prend pas beaucoup le soleil. » Elle était couchée à plat ventre sur le drap de bain, le visage tourné vers Ryan qui, dans son transat, le chapeau de paille abaissé sur les yeux, regardait l'océan.

— Mon dos, il attrape ce qu'il peut, répondit Ryan. Je n'aime pas

rester couché, à moins qu'il ne me prenne envie d'un petit somme.

Le ton était plaisant, mais Ryan semblait loin, rentré en lui-même, plus absorbé par ses pensées que les autres jours. Elle cherchait ce qu'elle pourrait bien lui dire... peut-être l'agacer un peu. Elle souleva la tête, regarda le ciel :

— On a eu de la chance, avec le temps !

Il ne dit rien.

— Il fera trente à l'ombre aujourd'hui, mais pour demain, on annonce de petites averses.

Ryan, enfin, se tourna vers elle :

— Ah bon ?

Pendant quelques minutes, ce fut le silence. Et puis Ryan dit :
« D'accord. »

Denise ne parla pas tout de suite. Elle le vit se pencher, fouiller dans le panier, en tirer son portefeuille. Elle releva un peu la tête.

— D'accord pour quoi ?

Ryan sortit du portefeuille un billet de cinq dollars et le lança sur le bord du drap, près du visage de Denise.

— M. Perez... si on allait le coincer ?

— Comment ça ?

— J'ai une idée ou deux.

— C'est à ça que tu pensais ?

— J'y ai pas mal pensé, oui... Tu veux récupérer ton fric ! À toi de décider !

Elle aimait sa façon de porter le chapeau de paille, le bord hardiment rabattu sur les yeux, et, à l'ombre du chapeau, le regard fixé sur elle. Elle aimait la voix tranquille de Ryan, ses bras hâlés, sa pose décontractée dans le transat, tandis qu'il attendait, sans impatience, sa réponse.

— On pourrait aller le chercher et revenir ici...

Ryan sourit : « Qu'est-ce qu'on attend ? »

Il téléphona pour réserver des places d'avion à Miami. Ils durent se dépêcher pour ne pas rater le vol. Mais un quart d'heure leur suffit pour boucler leurs valises et s'habiller.

CHAPITRE XIX

Ryan dut s'armer de patience pendant que Rita préparait le café, éludant la discussion, prenant son temps pour réfléchir, debout près de la machine à expresso simili-bronze qui s'harmonisait avec le beige des murs et des tentures du cabinet juridique. Enfin, elle revint avec les deux gobelets identiques en faïence, longeant les classeurs, surmontés de palmiers en pot. Elle posa un gobelet à côté de Ryan, sur le bureau.

— Merci, dit-il. Écoute, tu n'auras aucun ennui. Tu ne fais que copier la plainte et la convocation. Personne n'ira chercher qui les a tapées.

Rita s'assit derrière le bureau, déblaya les papiers pour faire place à son gobelet.

— Tu veux lui faire peur, c'est ça ?

— Je veux que ce M. Perez se rende compte qu'il risque une inculpation si M^{me} Leary se décide à porter l'affaire devant les tribunaux.

— M^{me} Leary ? Tu pourrais l'appeler « la plaignante »...

Ryan sourit : « J'oubliais que j'étais dans un cabinet juridique... Bon... Si Denise se décidait à porter l'affaire devant les tribunaux. »

— Mais elle n'a qu'à le faire ! dit Rita. Si ce Perez se conduit comme un salaud.

— C'est parce qu'il vaut mieux éviter un procès, à mon avis. S'il y a procès, Perez sera immobilisé ici et tout le monde sera embringué.

Ryan sentait que Rita cherchait à s'esquiver. Peut-être était-elle en proie à une colère rentrée... Elle dit : « Écoute, je ne sais pas trop... J'ai du boulot par-dessus la tête... »

Ryan se pencha sur le bureau : « Il n'y a que deux feuillets à taper... Qu'est-ce que ça te prendra ? Dix minutes ? Une championne de la frappe !... »

Rita lui jeta un regard las : « Championne de la frappe !... Ce qui m'étonne, c'est que tu ne te sois pas amené avec une boîte de chocolats ! »

— Ou un « ruban »... dit Ryan. Bon, je te le demande comme un service. Et tu ne seras mêlée à rien dans cette affaire, je te le promets.

— Vous devez être drôlement intimes, tous les deux, dit Rita. Huit jours en Floride !

— Cinq jours.

— Et t'es amoureux d'elle ?

— Oui, je crois bien que je le suis, amoureux.

Il était content de l'avoir dit. Que Rita fasse ce qu'elle veut !

Elle resta silencieuse pendant quelques secondes, elle dévisageait Ryan, l'air pensif, se souvenant, peut-être, de leur liaison, retrouvant les impressions que lui suggérait sa présence et lui découvrant, éventuellement, plus d'attrait que par le passé.

— T'es un gentil type, Jack. J'espère bien que tu ne te goures pas.

*

Après les plantes vertes et les harmonies ocrées, la pourpre du velours frappé, le verre et l'acier chromé de Jay Walt. Tentures violettes, moquette bleu clair, costume bleu clair coupe sport et, dehors, devant l'immeuble de bureaux de ce quartier périphérique, la Cadillac Séville, bleu clair, bien briquée. Près de la Cadillac, la Catalina de Ryan, bleu clair aussi, et sale.

Même assis, Ryan pouvait voir par la fenêtre les deux voitures. Il pensait : la prochaine sera bleu nuit, ou peut-être marron foncé.

Jay Walt, vautré dans son fauteuil pivotant à dossier réglable, avait ôté ses chaussures et posé ses pieds, en chaussettes bleu tendre, sur la plaque de verre de deux mètres cinquante qui couvrait son bureau.

— Et alors ? disait Jay Walt. Qu'est-ce qui vous chiffonne ? Ça se fait couramment. En somme, ce que vous voulez, c'est de bien l'enquiquiner... D'accord ? Eh bien, vous n'avez qu'à lui envoyer le machin par la poste. Ça vous coûtera quatorze *cents*.

— Non, parce que je voudrais voir sa réaction, mais en opérant moi-même, je risque de tout faire foirer. Il suffit qu'il s'aperçoive que je suis un peu nerveux, il se doutera que je lui ai monté un job.

— Et il aura raison !... Écoutez, merde !... vous en délivrez tous les jours, des papelards, avec votre joli baratin et vos petits airs gamins. Alors, qu'est-ce qui vous turlupine ? (Jay Walt fit jouer plusieurs fois la molette de son briquet en or pour rallumer son cigare.) Vous lui remettez le truc et vous jouez l'abruti...

— Mais il me connaît, dit Ryan, c'est ça, le hic. L'idée est de moi, il aura vite fait de le piger... et c'est moi qui lui apporte la convocation ! Vous comprenez ? Il va essayer de me feinter, s'il m'a sous la main.

Jay Walt dodelinait de la tête, le sourire aux lèvres :

— Vous ne m'avez pas tout raconté, hein, Jackie ? Vous êtes censé bosser pour le rombier... mais c'est pour la nana que vous travaillez maintenant ?... Dites donc... merde !... moi aussi je me méfierais, à sa place... Qu'est-ce qu'il fout, le rombier ?

— Je ne travaille plus pour lui, dit Ryan. Vous savez bien comment il est, il vous déclare qu'il n'a plus besoin de vos services, et c'est

marre.

— Oh, c'est pas ce qu'on appelle un noble cœur, mais voilà ! Vous pouvez pas le traîner en justice pour menées frauduleuses, parce que vous-même vous avez participé au truc, à un moment donné... Exact ? Mais on vous a sacqué et vous cherchez vengeance.

— C'est elle, la plaignante, pas moi. Moi, je peux aller faire du tourisme en Californie pendant six mois... Je peux laisser tomber toute l'affaire...

Jay Walt l'interrompt : « Hé, Jackie ! Faut pas me la faire ! Vous avez, dans vot' collimateur, une nénette qui va palper plein de fric, vous n'allez pas la perdre de vue, pas si bête !... Ça représente combien, le paquet d'actions ?

— Bon sang, dit Ryan, c'est ça justement qu'elle voudrait découvrir. C'est pour ça qu'elle lui fait remettre un commandement, elle espère qu'il aimera mieux vider son sac, plutôt que de comparaître devant un tribunal.

— Je vois... vous comptez régler tout ça sans recourir à des emmerdeurs de magistrats. Je vous comprends ! Mais il y a un os dans votre combine : vous voulez coincer le rombier, sans avoir à l'approcher. Eh bien, je ne vois qu'une solution : envoyez-lui votre truc par la poste, comme je vous l'ai dit tout à l'heure.

— Je me demandais si vous ne connaissiez pas quelqu'un à qui on puisse faire confiance... un jeune gars un peu dégourdi qui serait capable de jauger rapidement Perez et qui me rendrait compte de sa réaction, de ses paroles...

— Un gars à moi ? Un de mes connards ? C'est tout juste s'ils me demandent pas de les emmener aux gogues, quand ils ont envie de pisser.

— M^{me} Leary est disposée à payer cent cinquante dollars. Peut-être même deux billets de cent, si le rapport lui donne satisfaction. Je vous dis ça en confidence.

Jay Walt se retourna au creux du dossier rembourré pour regarder Ryan qui, l'offre formulée, attendait, impassible... Un garçon qui jouit d'une bonne réputation, honnête, sincère, peut-être un peu naïf... Peut-être pas naïf du tout...

— Payables d'avance ?

— Une centaine, mettons.

— Qui c'est qui a rédigé la plainte ? Un étudiant en Droit ?

— Je garantis qu'elle est conforme aux règles.

— Y a que la procédure qu'est pas tout à fait ordinaire, hein ?

— Vous l'avez dit vous-même que ça se faisait couramment.

Le diamant, au petit doigt de Jay Walt, lança un éclair pourpre, lorsque le bonhomme tendit le bras :

— Faites voir ça, Jackie, que je me fasse une idée.

Ils ne proposèrent pas à Jay Walt d'ôter son pardessus mais, tout en emportant l'enveloppe vers le bureau, M. Perez laissa tomber : « Raymond, donne un verre à Monsieur Walt. »

— Un petit scotch avec une giclée d'eau... ce sera parfait, dit Jay Walt.

— Un scotch et une giclée d'eau, répéta M. Perez. Il fait toujours froid, dehors ?

— Supportable, dit Jay Walt. Il doit faire dans les dix au-dessus, par là...

— C'est froid, déclara M. Perez.

Il avait mis ses lunettes et avait tiré les feuillets de l'enveloppe. Sans lever les yeux, il dit : « Annule le scotch et la giclée, Raymond. »

Raymond Gidre, devant le bar-bibliothèque, se retourna, la bouteille de J & B à la main.

Dans son imper aux boucles de cuir, aux anneaux de métal et aux épaulettes, Jay Walt attendait. Il s'était contenté de dire à M. Perez, en lui tendant l'enveloppe : « Il semble que ça soit pour vous... un acte légal quelconque... » en s'efforçant de jouer les imbéciles et de garer ses fesses.

— Mise en demeure sur plainte, dit M. Perez en braquant son regard sur Jay Walt. Un acte légal quelconque, hein ?... « pour dissimulation de renseignements... assignation à comparaître devant la Cour de la circonscription, comté d'Oakland »... un quelconque acte légal, en effet !... Raymond, qu'en penses-tu ? Si tu l'empoignais, ce petit bouffi, et que tu le balançais par la fenêtre ?

— Vous ouvrez, dit Raymond en s'avançant sur Jay Walt, et moi je le balance... Jusqu'où vous voulez qu'il aille ?

— Jusqu'en bas, tant qu'à faire, répondit M. Perez.

Il traversa la pièce vers la plus petite des fenêtres, une fenêtre à guillotine de dimensions standard, libéra le store qui s'escamota autour de l'enrouleur et remonta la vitre inférieure.

— Ça ira ? demanda-t-il.

— Au petit poil, répondit Raymond.

Jay Walt était effaré. Ses yeux couraient de M. Perez à Raymond Gidre. Celui-ci, maintenant, s'était rapproché, cheveux aplatis et humides, chemise sport et, sur l'avant-bras, l'hommage filial tatoué. Walt percevait l'odeur de sa lotion capillaire.

Il dit : « Hé, les gars... c'est pas sérieux... »

— J'aurai pas de mal à me le coltiner, dit Raymond, l'a des poignées à sa pelure !

Il empoigna la ceinture et l'une des épaulettes de Walt avec une vigueur telle qu'il faillit le soulever de terre et, au pas de course, lui fit

traverser la pièce jusqu'à la fenêtre.

Jay Walt piailla : « Non ! Écoutez... non !... Pour l'amour du Ciel ! Attendez ! »

Sa tête cogna durement contre l'encadrement de la fenêtre.

— Merde, fit Raymond.

Muscles bandés, mâchoires serrées, il fit reculer Walt, puis le poussa à mi-corps hors de la fenêtre. Jay Walt tentait de se raccrocher, serrait les genoux contre l'appui, découvrant, dix-sept étages plus bas, la chaussée de l'avenue Jefferson, voyant les toits des voitures en mouvement, se sentant propulsé vers le vide centimètre par centimètre, la figure tailladée par les lames du vent.

— L'est coincé, ce sale con.

— Tiens-le comme il est là... Tu lui demandes si l'idée est de lui.

Raymond posa la question, puis il annonça : « Il fait non avec sa tête. »

— Demande-le lui encore un coup !

— No-on ! gémit Jay Walt dans le vent.

— Demande-lui qui c'est qu'a eu l'idée.

— Ryan ! gueula Jay Walt. Je suis pas dans la course, moi... je le jure !

— Rentre-le et ferme la fenêtre ! dit M. Perez.

Il s'approcha du bar et se prépara un verre. Quand il revint, Jay Walt s'était éloigné à reculons de la fenêtre et, les mains sur l'estomac, semblait chercher à se protéger d'un coup.

— File-lui une bonne baffe, dit M. Perez, ça lui ouvrira l'esprit.

Jay Walt ne la vit pas arriver. Il reçut en pleine face la main ouverte de Raymond, faillit tomber, poussa un cri.

— Continue.

Tassé pour parer les coups, Walt semblait tout boudiné dans son imperméable, plus rondouillard que nature : « Je vous en prie, me faites pas mal, je vous jure par... »

Il tenta de se retourner, mais Raymond l'agrippa par le devant de son manteau et le souffleta férocement.

— Regarde-moi, toc, dit Raymond. Hé, regarde-moi !

Il l'attrapa par les cheveux, lui releva la tête, et se mit à le frapper, de sa main aux cals jaunâtres. Jay Walt gémissait, plissait les paupières, estourbi par des aller et retour – un coup du plat, un coup du revers – qui lui écorchaient le nez et la pommette.

M. Perez but une petite gorgée de whisky et reposa son verre : « C'est très bien, Raymond. »

Comme Raymond s'écartait, soufflant sur ses doigts, M. Perez s'adressa à Jay Walt :

— Avez-vous pris une salutare leçon, aujourd'hui ?

Jay Walt, la bouche ouverte, les lèvres gonflées, opina de la tête en

marmonnant.

— Je ne vous entends pas, dit M. Perez.

— Oui, Monsieur... je ne voulais pas...

— Vous allez répéter : je ne vais plus faire le marloupin avec M. Perez.

Jay Walt commença à répéter les mots.

— Plus fort, dit M. Perez. Je ne vous entends toujours pas.

— Je ne vais plus...

— Je ne vais plus faire le marloupin avec M. Perez.

— Je ne vais plus faire le marloupin avec M. Perez, répéta Jay Walt.

— Jamais.

— Jamais, dit Jay Walt.

— Je suis content de l'entendre, dit M. Perez. Et maintenant, mouchez-vous le nez et rentrez chez vous.

*

Ryan trouvait qu'un complet sombre et une chemise blanche allaient bien avec son teint bronzé. Il se faisait l'effet d'un businessman prospère, assis à une table du Salamandre Bar, attendant paisiblement qu'on lui rende compte du développement d'une affaire. La lumière tamisée mettait, elle aussi, son hâle en valeur. Il avait bu un soda, puis avait commandé un tonique au gingembre, jouant avec son verre et faisant durer la consommation. Il suçait un glaçon, pêché au fond de son verre, quand Jay Walt entra.

— Sacré nom, fit Ryan avec déférence. On dirait des piqûres d'abeilles !

Il esquissa le geste de se lever, tandis que Jay Walt se poussait vers la table et s'affalait dans un fauteuil.

— Faut qu'on se tire de là... et puis, non... j'ai besoin d'un remontant, miséricorde ! (Il haletait, mais ses lèvres tuméfiées remuaient à peine.) Ils ont ouvert la fenêtre... vingt dieux !... ils ont essayé de me balancer dans le vide. Et puis le grand charognard, il s'est mis à me taper dessus comme un sourd.

— Pendant que vous étiez suspendu entre ciel et terre ?

— Au dix-septième étage !... Je regarde... Bonté divine !... je leur dis : hé, les gars, arrêtez, c'est pas drôle !

— Et Perez, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ce qu'il a dit ? Il a essayé de me pousser par cette saleté de fenêtre !... Où elles sont les serveuses, dans cette turne ?

Ryan se cala dans son fauteuil : « En somme, la mise en demeure ne lui a pas fait impression ? »

Tout en offrant à Jay Walt quelques doubles whiskies et en le réconfortant, Ryan prit le temps de réfléchir au prochain round. Il donna à Jay Walt cent dollars de mieux, lui dit qu'il était terriblement désolé que les choses aient tourné de la sorte et, quand Jay Walt fut quelque peu ravigoté par les scotches et par ses propres menaces de poursuivre le salopard en justice, Ryan l'accompagna à l'escalator, le remercia encore, puis traversa la salle vers les cabines téléphoniques.

Quand il eut M. Perez au bout du fil, il lui dit : « Jay Walt vient de m'appeler. Si je ne me trompe, vous allez avoir deux procès sur les bras. »

M. Perez répondit : « N'en croyez rien. »

— Le tribunal, ça vous fait pas peur, hein ?

— Pourquoi ne viendriez-vous pas ici, qu'on en discute ?

— À condition que ça se passe au rez-de-chaussée, dit Ryan. Et pas tout de suite. J'ai quelque chose à régler d'abord.

— Ah bon ? Mon jeune ami, les choses que j'ai à régler avec vous vous feront oublier tout le reste.

— Ne vous faites pas trop d'illusion, dit Ryan. Mais on pourrait dîner ensemble... Je vous rappellerai.

Il raccrocha, sans laisser à M. Perez le temps de répliquer.

Une bonne chose de faite. Le match engagé.

Ryan s'enferma ensuite dans une cabine payante pour téléphoner à Virgil Royal, sans grand espoir, d'ailleurs, de le joindre du premier coup et même dans les prochaines heures. Mais Virgil dit : « Allô » de sa voix paresseuse et Ryan sourit malgré lui. Merde, voilà qu'il était content d'entendre la voix de Virgil ! Ils parlèrent pendant une minute et se mirent d'accord : au Sportree, dans à peu près une heure. Ryan déclara qu'il trouverait l'endroit.

— Vous ne vous fatiguez pas, dit Ryan. Vous voulez un truc, mais vous ne vous cassez pas le tronc pour l'avoir.

— J' suis patient, dit Virgil. J'attends que tout le monde se décide. Vous buvez un vrai drink, ce coup-ci ?

— Non, ça va très bien.

Ryan avait encore un demi coca-cola devant lui. Virgil fit signe à la serveuse. Elle se tenait derrière le comptoir, face à quelques gars noirs qui, perchés sur leurs tabourets, le chapeau sur la tête, se regardaient dans les glaces du bar, tout en parlant et en chahutant.

— C'est quoi, ici, le club des galurins ? demanda Ryan. Il y en a des

pas mal, mais ils ne valent pas le vôtre.

Virgil le regardait de sous le bord subtilement incurvé de son Stetson de fantaisie.

— Si je palpe le fric qui m'est dû, je vous le donne, dit-il.

— Je le prendrai, répondit Ryan, et tout le monde sera heureux. Si toutefois j'arrive à vous persuader de mener à bien un petit boulot.

— Un boulot de quel genre ?

— D'abord, faut se mettre d'accord sur la somme en jeu. Combien vous avez dit qu'il vous devait, Bobby ?

— La moitié.

— La moitié de ce qu'il a ratissé, d'après ce qu'on m'a dit, c'est zéro.

— Non, moi je sais de quoi je parle. Mettons, en chiffres ronds, dix grands formats. À vous de me dire maintenant ce que le coup va rapporter... Le total.

— On le connaît pas encore.

— Mais vous avez une idée. Expliquez-moi encore une fois... Comment il opère, ce romancier ?

Le bord du chapeau se releva, lorsque la serveuse posa devant Virgil une seconde vodka allongée de jus d'orange. Virgil coula vers la fille un regard affectueux, mais ensommeillé. La fille enleva le verre vide. Son sourire laissait supposer qu'il y avait quelque chose entre eux deux.

— Ce qu'il fait, le type, il amène le bénéficiaire à lui signer un engagement pour ses honoraires, ou alors il lui fait établir un pouvoir qui lui permet de représenter le bénéficiaire, de faire transférer ses actions – vous voyez à peu près ? et d'obtenir de la société des certificats de propriété. Ensuite, les actions sont vendues et il touche le pourcentage qui lui revient, celui qui est spécifié dans l'accord.

— Ça ferait combien ?

— Il cherche à affurer le plus possible. (Ryan fit une pause.) Mais qu'est-ce que ça peut foutre ? Vous voulez dix grands formats. C'est entendu comme ça. Je ne vais pas marchander avec vous, je respecte vos droits dans l'affaire.

— Mes droits...

— C'est vrai... Je ne souhaite qu'une chose, c'est que vous fachiez le camp et que je n'entende plus parler de vous. Mais vous êtes là et, dans ces conditions, j'estime que vous pourriez vous charger d'un boulot qui profiterait à nous tous.

— Quel boulot ?

— Il s'agit de s'introduire dans sa chambre d'hôtel... Vous en seriez capable ?

— Continuez.

— Vous embarquez ses papiers... tout ce que vous trouvez vous

l'emportez, le contenu de sa serviette, les dossiers, les prospectus... Une note sur le dos d'une enveloppe ? Vous la prenez ! Une boîte d'allumettes avec quelque chose d'écrit dessus ? Vous la prenez aussi !... Tout.

— Tous les papiers du rombier.

— Et il faut que ce soit fait ce soir. Que vous soyez sur les lieux vers les huit heures. Chambre mille sept cent cinq.

— Vous allez le retenir dehors pendant ce temps ?

— Je l'espère. Si ça ne marche pas, je vous passe un coup de fil.

— Ce serait gentil.

— Apportez peut-être une valise. Comme ça, quand vous traverserez le hall d'entrée, on pourra croire que vous êtes un client qui arrive.

Virgil lui sourit, de son sourire langoureux.

— Vous allez me dire comment il faut s'y prendre ?

— Non, si vous connaissez la manière, dit Ryan. C'est vous l'organisateur de la fête.

— Et ce sera ma fête si je me fais choper, dit Virgil. Doit y avoir un sacré paquet de pognon derrière tout ça.

— Voyez ça comme une chasse au papier ! Vous le ramassez, vous le rapportez et vous touchez dix sacs, dit Ryan. Je vous appelle tout à l'heure...

*

Il était cinq heures et demie quand Ryan rentra chez lui. Il s'assit sur le divan, sans ôter son pardessus, et téléphona à Denise.

— Je viens d'arriver, dit-elle. Bon sang ! Je suis crevée.

— Comment ça a été ?

— Eh bien, quand on se porte malade et qu'on revient tout bronzé... si tu étais à la place du directeur... enfin, je te laisse imaginer.

— Si j'étais le directeur, dit Ryan, je te ferais coltiner les sacs de pommes de terre... Écoute, je dois sortir tout à l'heure. La sommation n'a pas marché... je te raconterai, c'est assez drôle. Mais j'ai pu joindre Virgil et, de ce côté-là, pas de problème. J'espère, d'autre part, dîner en ville avec M. Perez. Ça le fera sortir de l'hôtel. Il ne t'a pas appelée ?

— Je n'étais pas là de la journée.

— C'est vrai... Écoute, j'ai réfléchi pas mal... il doit bien y avoir un endroit où tu pourrais t'installer pendant un petit bout de temps.

— Je n'ai pas l'intention de me cacher, déclara Denise. Ça n'en vaut pas la peine.

Elle se rebiffait quand il abordait le sujet, en laissant entendre qu'elle n'avait pas besoin d'être mise à l'abri. J'emmerde M. Perez, disait Denise. Elle en avait assez de rester enfermée chez elle, derrière les stores baissés. Une réaction saine, pensait Ryan, mais qui avivait son inquiétude.

Il dit : « C'est bon, mais n'ouvre à personne, sauf à moi. Et ne réponds pas au téléphone, à moins que je ne te dise à l'avance l'heure exacte où je t'appellerai. D'accord ?

— D'accord.

— Dis-moi, ce soir, quand je viendrai, si j'apportais ma brosse à dents et quelques bricoles ?

— Pourquoi tu n'apportes pas tout ?

— Je le ferai bientôt. Ce n'est plus qu'une question de jours.

— Dis, Ryan... le fric, maintenant, c'est quelque chose de secondaire, n'est-ce pas ? Comme une sorte de prime, si l'on veut... mais c'est quelque chose dont on peut se passer.

— Ouais... sauf qu'il est à portée de la main, désormais.

— Ce que je veux dire... reprit Denise, supposons qu'ils menacent de me briser les jambes ou quelque chose comme ça... S'ils font mine de passer à exécution, je leur signe tout ce qu'ils veulent. Ils n'ont qu'à le prendre, le fric, ces sales cons. Nous, on ne perd pas grand-chose... Alors, ne te tracasse pas !

— Entendu, dit Ryan. À tout à l'heure.

Il appela M. Perez et, quand il l'eut au bout du fil, il lui fit son boniment publicitaire : le Paradiso, dans Woodward Avenue, au nord de la route des Six Miles – du crabe, du très bon poisson, des steaks, ou alors, si l'on veut, tout un dîner à l'italienne. Et des légumes verts... ils servent même de la scarole et des brocolis... Eh bien, c'est parfait... sept heures...

Ryan brancha la radio sur une station FM et écouta du jazz, tout en se lavant et en se changeant. Il troqua son complet strict contre un col roulé foncé et une veste sport. Il prit un mouchoir dans le tiroir du haut, referma le tiroir, le rouvrit et palpa quelque chose sous la pile de linge. Sa main réapparut avec le 38 Smith & Wesson Chiefs Spécial qu'il avait acheté trois ans auparavant et qui n'avait tiré que trois ou quatre fois dans un stand d'entraînement. L'arme était enveloppée dans du papier de soie vert.

Il ne l'avait jamais portée sur lui au cours de ces trois années et, même maintenant, le contact du revolver, le fait de le serrer dans son poing le mettait un peu mal à l'aise. Et, pourtant, sa dureté et son poids au creux de la main avaient quelque chose de rassurant. S'il devait s'enfourailler, c'était le moment ou jamais.

— Ça vous plaît ? demanda Ryan.

Il avait pris son temps et n'était arrivé au restaurant que vers huit heures. Ils étaient installés dans la section bar du Paradiso, au fond de la salle, près d'un mur recouvert de glaces. Et ils n'avaient pas attendu Ryan pour commencer.

M. Perez leva les yeux sur lui : « Le rendez-vous des connaisseurs, hein ? »

— C'est toujours plein, ici, répondit Ryan. Des nappes blanches, de la bonne cuisine...

Raymond Gidre s'était fait servir des cuisses de grenouilles et une double portion de scarole braisée au bacon. Il déclara : « Ça vaut quelques troquets de négros qu'on a par chez nous... »

M. Perez en était encore aux escargots, accompagnés d'une bouteille de vin du Rhin, et saçait le beurre avec du pain français dans l'assiette de métal chaude. Ryan, qui l'observait, se sentit en appétit. Il s'assit et, aussitôt, M. Perez prit la parole :

— On dirait que vous revenez de vacances.

— J'ai emmené la dame en Floride pour quelques jours, qu'elle se refasse un peu la santé.

— Il semble, dit M. Perez, que vous ayez envie de me vendre de la salade. Mais, moi, j'ai envie d'en venir au fait.

— D'accord, dit Ryan. Alors que pensez-vous de ça ?... vous nous dites le nom de la société émettrice, M^{me} Leary vend ses actions et vous donne pour votre peine dix mille dollars.

— C'est bien ce que je craignais, fit M. Perez en repoussant son assiette métallique.

— Sinon, on vous traduit en justice... La première solution nous fait gagner du temps et économiser des frais légaux. Dans le second cas, vous ne touchez pas un radis.

— Votre première solution vous évite, à vous aussi, d'être traduit en justice, comme complice de l'opération. Vous n'en sortirez pas le nez propre. (M. Perez consulta sa montre-bracelet.) Si tu ne veux pas rater le match de hockey, Raymond, tu ferais bien de te grouiller.

— Pas question que je le rate, dit Raymond.

Il acheva son plat de scarole, ramassa le jus avec son pain, se leva, s'essuya les lèvres avec sa serviette et ajouta, la bouche pleine : « Je vous vois tout à l'heure... »

Ryan et M. Perez suivirent des yeux la silhouette de Gidre qui longeait le bar à grands pas, traversait la salle et gagnait la sortie. Bizarre, songeait Ryan. Il plante là son patron pour aller voir un match de hockey...

M. Perez se tourna vers Ryan : « Voyons un peu tout ça... J'ai idée que vous vous êtes mis le doigt dans l'œil. J'ai idée aussi que vous êtes victime de votre naïveté, ou alors vous êtes très mal conseillé. Si vous

me traînez devant les tribunaux, vous vous rendrez compte très vite qu'il n'existe pas la moindre preuve établissant que je me sois livré à quelque manœuvre frauduleuse, ou que j'aie commis une quelconque infraction. Je fais à M^{me} Leary une proposition d'affaire. Libre à elle de l'accepter ou de la refuser, il n'est donc pas question de coercition. Vous ne trouverez pas trace, pas l'ombre d'un délit. Si, d'autre part, vous voulez me faire croire que cette plainte a été rédigée par un homme de loi, je vous répondrai que vous bluffez. En fait, vous vous êtes monté le bourrichon. Je vous ai offert trente mille dollars, mais vous visez plus haut. Or, vous n'êtes pas en position de viser plus haut, parce que vous n'avez aucun moyen d'obtenir une rallonge.

— Vous vous excitez en me prêtant des intentions que je n'ai peut-être pas, dit Ryan, et vous vous faites tout un cinéma. Si ça se trouve, je me fous éperdument de tirer un profit quelconque de cette affaire. Et il se peut que M^{me} Leary voie les choses comme moi. De toute façon, ça ne vous concerne en rien. Mais c'est à vous de décider si vous voulez dix sacs ou rien.

— C'est tout vu : il faut que j'aie une nouvelle conversation avec cette dame et que je lui fasse comprendre qu'elle a tort d'écouter les conseils à la graisse d'un commis d'huissier roublard.

— Vous lui avez déjà parlé et ça ne lui a pas fait grand effet, dit Ryan. Mais, moi, je lui ai expliqué ce que vous aviez en tête et, chose curieuse, toute l'affaire lui est apparue comme une vaste magouille.

— Nous nous sommes contentés, vous et moi, d'examiner des possibilités, un point c'est tout, déclara M. Perez. (Il versa un peu de vin dans son verre.) Et, pour en revenir à la réalité des faits, que dirait-elle d'un partage moitié-moitié ?

— Il fut un temps où l'offre aurait été jugée intéressante. À tout le moins, acceptable. Mais aujourd'hui, comme vous voyez, M^{me} Leary vous fait une contre-proposition. Dix sacs. La décision vous appartient...

— Vous avez raison, elle m'appartient, dit M. Perez. Elle m'a toujours appartenu. Ainsi, j'aurais pu dîner au Commander's Palace, ce soir, au lieu de me rendre en cet endroit. Si je suis ici, c'est pour affaires. Mais vous arrivez et vous foutez la merde partout, pour un peu vous seriez foutu de me démontrer que je ne connais pas mon métier.

— Il me vient une idée... fit Ryan. Si je retournais au tribunal administratif et que je me renseignais sur ce type, cet Anderson, qui a légué les titres en question... En me tuyautant un peu, j'ai une chance de retrouver ses héritiers et de me faire rencarder sur les actions. Du coup, finies les palabres !

— Et moi, je pourrais dire à Raymond de passer vous voir... Qu'en pensez-vous ?

— Pour me balancer par la fenêtre ? J'habite au rez-de-chaussée.

M. Perez haussa les épaules : « On pourrait aussi liquider l'affaire ce soir même. On irait voir la dame, elle signerait l'accord et nous ferions un partage moitié-moitié, elle et moi. Ensuite, il n'y aurait plus qu'un peu de paperasserie à expédier... Tout le monde y trouverait son compte, on se donnerait une poignée de main et chacun rentrerait chez soi. »

Un peu de paperasserie... Ryan eut une inspiration. Il dit : « Mais d'abord, avant toute démarche, il faut que le portefeuille soit transféré au nom de M^{me} Leary par l'intermédiaire du tribunal administratif. »

— Vous croyez ça ? Quel portefeuille ? Transféré par qui ?

La serveuse annonça : « Votre saumon... J'ai pu vous avoir le morceau près de la queue, comme vous l'avez demandé... »

— J'ai commandé mon dîner sans vous attendre, dit M. Perez. Vous ne vous en formalisez pas, j'espère ?

— Les frites... les légumes, dit encore la serveuse en faisant place, sur la table, pour les plats. Puis, à l'adresse de Ryan : « Vous faites votre commande, mon joli ? »

M. Perez jeta un coup d'œil à la serveuse pour la première fois.

— Pas tout de suite, dit Ryan, pressé de la voir partir.

M. Perez le regarda, feignant la surprise : « Vous ne mangez pas ? J'avais cru comprendre que c'était le meilleur restaurant de Détroit. »

— Je vous ferai signe, dit Ryan à la serveuse.

Il se sentait gauche, sans assurance, et ne comprenait pas pourquoi. Mais M. Perez, avec les plats disposés devant lui, pressant le citron sur la darne de saumon, avait retrouvé tout son aplomb. Le bougre avait de l'entraînement. Il était doué, aussi. Il improvisa même une petite cérémonie, goûtant le poisson et manifestant une fois de plus son étonnement.

— Mais... ce n'est pas mauvais, pas mauvais du tout ! (Il recommença le jeu avec la scarole.) Il semble que, pour une fois, vous ayez dit vrai.

— Si nous avons à plaider, commença Ryan, et que l'affaire soit portée devant le tribunal administratif...

Il espérait en avoir assez dit, il ne savait comment rendre sa menace explicite.

— Mon jeune ami, dit M. Perez, il n'y aura pas de titres tant que la dame n'aura pas signé l'accord. Ni vous, ni le tribunal ne pourra en établir l'existence. Si je suis assigné à comparaître, je le répéterai devant la Cour : « Quels titres ? Quels sont ces titres que vous souhaitez faire transférer à son nom ? Votre Honneur, je ne sais pas à quoi ces gens font allusion... » Vous me suivez ?

— Oui, mais nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, déclara Ryan.

Il repoussa sa chaise et se leva : « J'espère que ça ne vous ennuie pas de dîner seul ? »

— Pas du tout, répondit M. Perez. J'en suis ravi. De toute façon, nous en avons fini, n'est-ce pas ?

Merde... Ryan, debout, la main sur le dossier de sa chaise, cherchait ce qu'il pouvait bien dire. Il avait envie de lancer une phrase bien affûtée qui, après son départ, resterait suspendue au-dessus de M. Perez.

— Eh bien, vous n'avez qu'à m'appeler si vous voulez vos dix sacs. Sinon on met une croix dessus.

Pas mal envoyé !... Ryan s'éloignait de la table.

— C'est entendu, dit M. Perez, je vous appellerai si j'ai besoin de vous.

Ryan longea le bar, dépassa le guichet des réservations et gagna le foyer. Le salopard ! Il l'appellerait s'il avait besoin de lui ! Qu'est-ce qu'il entendait par « si j'ai besoin de vous » ?... Ryan reçut son imperméable des mains de la dame du vestiaire et cueillit quelques pastilles de menthe sur le présentoir du comptoir à tabac.

Il faisait froid, brouillasseux dehors. Et il était presque vingt heures trente. Trop tôt, cependant, pour appeler Virgil. Ryan suivit le trottoir vers le parking du restaurant, en pêchant un dollar dans sa poche.

« Si j'ai besoin de vous... »

Comme si rien de ce que lui avait dit Ryan ne l'avait troublé, n'avait changé sa manière de voir. Homme d'affaires avant tout. Faisant honneur à son dîner... après avoir envoyé Raymond à un match de hockey... Ryan s'arrêta pile.

Il pivota et, au pas de course, retourna au foyer du restaurant. Il y avait des magazines sur le comptoir à tabac, le guide « Hôte de la Ville » qui énumérait les relatives réjouissances de Détroit, mais de journaux, point. « Désolée », dit la dame du vestiaire.

Dans la cabine téléphonique, Ryan composa le numéro de l'Olympia qu'il venait d'obtenir par les Renseignements.

— Bonsoir ! C'est à quelle heure, le match ?... Huit heures et demie ?

On lui répondit que l'équipe des Wings était en déplacement. Ce soir, ils jouaient à Montréal.

Il composa alors le numéro de Denise et écouta la sonnerie. Il suppliait : « Allez, réponds. Oublie mes recommandations... Réponds ! »

Le téléphone continua de sonner.

CHAPITRE XX

Ils sortirent de l'ascenseur, au dix-septième étage, et suivirent le couloir en lisant les numéros des chambres.

— Zéro cinq, annonça Virgil, et il s'arrêta devant la porte.

Il frappa trois coups légers sur le panneau et attendit.

— Eh bien, je crois bien qu'il n'y a personne, dit-il.

Il avait tiré de sa poche son trousseau de clefs et s'était mis à les étudier, quand Tunafish lui toucha le bras.

— Quelqu'un qu'arrive...

Virgil jeta un rapide regard derrière Tunafish et le bord de son chapeau balaya le montant de la porte. Une femme de chambre était apparue d'on ne savait où, poussant un chariot de linge. Virgil fit disparaître le trousseau dans sa poche. Sa main se porta à l'intérieur de sa veste et y demeura.

En arrivant à leur hauteur, la femme de chambre dit : « Bonsoir », avec une pointe d'accent.

— Comment va ? fit Virgil qui, par-dessus son épaule, la regardait s'éloigner avec son chariot. Une femme fortement charpentée, en uniforme blanc, avec des socquettes blanches et des souliers noirs à semelle crêpe. Virgil l'observait toujours. Quand elle s'arrêta devant la porte suivante en tirant un feuillet de sa poche, il dit : « Hé, la mama ! (Elle tourna la tête.) Ouais, venez voir un peu... Faudrait nous ouvrir cette porte. Mon copain, il a oublié sa clef. »

« Oh, merde ! » dit Tunafish.

Il trouvait inquiétante la tête sans grâce de cette grosse bonne femme qui les regardait, perplexe, en fronçant un peu le sourcil. Elle revint vers eux, néanmoins, la main au fond de sa poche où, sans doute, se trouvait le passe.

— Vous restez avec M. Perez ? demanda-t-elle.

— Ouais, j' suis son frère, je viens en visite, dit Virgil. Ouvrez la porte, la mama.

Il sortit de sous sa veste le 38 de Bobby Lear, dont le canon nickelé jetait des feux, mais la femme ne le vit pas tout de suite.

Elle dit : « Son frère ? Vous ? » Puis elle aperçut l'arme, murmura : « Misère de moi ! » et sa main se porta à ses lèvres.

— Ouvrez la porte, s'il vous plaît, dit Virgil. Personne ne vous veut de mal.

Elle extirpa le passe de sa poche, l'introduisit dans la serrure et parut sur le point de fondre en larmes. Virgil lui tapota l'épaule :

« Allons, la Mama, y a pas d'deuil », dit-il d'un ton rassurant. Ils entrèrent dans la suite. En guidant la matrone vers un placard du salon, Virgil l'assura encore que personne ne voudrait faire bobo à une jolie femme comme elle.

Quand Virgil eut fermé le placard, Tunafish se pencha vers la porte et dit : « Si t'essaies de gueuler, on rentre là-dedans avec toi et on te viole à la chouette. T'as compris ? »

— Va chercher une valise, dit Virgil en se dirigeant vers le bureau. T'en trouveras bien une dans la chambre.

Ils jetèrent leur dévolu sur la valise en samsonite noire à deux compartiments de M. Perez.

*

Raymond Gidre avait dit : « Devant sa maison à lui, hein » ? et M. Perez avait corrigé : « Non, devant sa maison à elle. » Raymond avait alors demandé : « Comment vous le savez, qu'il rentrera pas chez lui ? » et M. Perez avait répondu : « Fais-moi confiance. » Cela se passait au restaurant avant que Ryan les rejoigne.

Raymond était maintenant assis dans la voiture louée chez Hertz, devant l'immeuble de la nommée Leary, à Rochester. Il y avait des fenêtres éclairées aux étages, mais il ne pouvait reconnaître celles de la fille. Pas moyen de savoir, donc, si elle était chez elle. M. Perez lui avait recommandé de ne pas monter. Raymond, pourtant, aurait aimé attendre Ryan là-haut, en reluquant la tête de la même Leary. Il faisait froid dans la voiture Hertz aux lumières et au moteur éteints. « Attends dehors, avait dit M. Perez. Et quand il arrivera, pas besoin de lui adresser la parole. » Raymond attendait avec impatience l'apparition de Ryan. Il avait, sous sa veste, un pistolet automatique Mauser 9 mm – le Luger allemand de service, huit coups – et, contre la banquette, s'appuyait un fusil Weatherby, calibre 12, debout sur sa crosse en bois de noyer.

Mais, nom de nom, qu'est-ce qu'il faisait froid !

L'entrée de l'immeuble, visible à travers la porte vitrée, donnait une impression de chaleur. Oui, mais éclairée comme elle l'était... Gidre ne voyait pas comment il pourrait s'y embusquer avec le Weatherby.

Au bout de quelques minutes, il opta pour la chaleur, sacrifiant le fusil... T'as qu'à pas le prendre... Un fusil, d'ailleurs, ne serait pas indispensable si Raymond accueillait Ryan dans l'entrée. Il sortit de la voiture Hertz, sans fermer la portière à clef, laissant le Weatherby à l'intérieur, et traversa la cour-parking vers l'immeuble... Peut-être trouverait-il un interrupteur ?

Il ne le trouva pas, sans doute était-il dans le hall, derrière la deuxième porte, commandée par le système interphone. Raymond se retourna. Il ne pouvait voir grand-chose de l'extérieur à travers son propre reflet dans la porte vitrée : quelques profils de voitures seulement et des lampadaires sur fond de nuit. Lui-même, en tout cas, était sûrement repérable du dehors. Il examina la lampe-globe de l'entrée. Bon sang, elle était presque à sa portée, à une trentaine de centimètres près ! Il saisit son Luger, le tendit à bout de bras, se hissa sur la pointe des pieds, poussa le canon dans l'ouverture du globe et choqua l'ampoule. C'est à peine s'il perçut le bruit qu'elle fit en se brisant et l'entrée fut plongée dans le noir. Pas plus compliqué que ça !... Raymond s'appuya au mur, résigné à l'attente... Il faisait un peu plus chaud dans l'entrée, mais rien de trop !

*

Il tardait à Ryan de rejoindre Denise... Sois prudent, mais débrouille-toi pour y parvenir le premier... Il s'énervait, obligé d'attendre aux carrefours, passait, en plein centre de Rochester, au feu orange déjà rougeoyant, s'engageait dans la rue en pente qui desservait l'immeuble et, tout en tournant dans la zone parking du grand ensemble, cherchait des yeux la fenêtre éclairée de Denise. Il mit enfin pied à terre et se faufila, parmi les rangées de voitures garées, vers l'entrée. Et c'est là, en débouchant dans le passage libre, qu'il fut alerté par quelque chose d'insolite, quelque chose qui clochait. Si l'immeuble avait formé un seul bloc, il n'aurait sans doute pas remarqué l'absence d'éclairage dans l'entrée. Mais le complexe en fer à cheval comportait plusieurs portes et toutes étaient éclairées, sauf celle-là.

Figé, Ryan vit la porte vitrée se rabattre sur l'obscurité de l'entrée, laissant le passage à une silhouette, à un homme qui franchissait le seuil, le bras tendu vers Ryan, pointant quelque chose sur Ryan. Déjà, celui-ci s'était remis en mouvement. Il courait vers l'abri des voitures lorsque le Luger de Raymond aboya.

*

Sale con, y a quelque chose qui lui a mis la puce à l'oreille... Raymond fit un pas, s'arrêta, écouta, puis franchit l'allée piétonnière vers la première rangée de voitures. Il avait tiré trois salves, déclenchant un fracas d'enfer dans le rectangle clos, délimité par les bâtiments. Maintenant, coincé entre deux voitures, il n'entendait que le bruit régulier de son propre souffle, de l'air aspiré et rejeté par le

nez... Quelques lumières s'étaient allumées dans l'immeuble d'en face et, sans doute, dans les autres corps de bâtiment...

Tout ce que souhaitait Raymond, c'est que Ryan se précipite dans l'une des entrées éclairées, qu'il appuie frénétiquement sur les boutons de l'interphone... Ce serait au poil ! Ryan serait enfermé là-dedans, cognant contre la porte intérieure, appelant au secours... Et Raymond n'aurait plus qu'à le descendre à travers le panneau vitré !

Raymond traversa le passage découvert, atteignit la deuxième rangée de voitures... Non, pas possible !... Il entendit d'abord les pas précipités de l'autre, puis l'aperçut courant vers la liberté, vers la petite rue en pente qui se déversait dans l'artère principale. Raymond, tenant à deux mains le Luger, le braqua droit devant lui et lâcha trois salves... merde !... Ryan courait toujours, mais un pare-brise avait éclaté dans un tintement de verre.

Fallait qu'il récupère son fusil Weatherby, fallait aussi sortir la voiture Hertz du parking avant l'apparition des clignotants de la police... Après, il n'aurait plus une chance de l'approcher... tant pis s'il donnait ainsi à Ryan une avance d'une demi-minute ; ça ne le gênait pas. De toute façon, si Ryan voulait regagner les quartiers du centre, il serait obligé de cavalier à découvert pendant un bon moment, et puis il était terrorisé maintenant, ce sacré Ryan, il était paniqué, il n'avait qu'une idée : dénicher un flic ou n'importe qui, et demander de l'aide.

Raymond rattrapa Ryan en moins de trente secondes, peut-être en vingt secondes. Il était sorti en trombe du parking dans la voiture Hertz, les phares éteints, il avait dévalé la petite rue et, dans un miaulement de pneus, avait débouché dans la rue principale en un abrupt virage à gauche, il avait franchi les voies ferrées et avait filé vers le prochain carrefour, îlot de lumière et d'enseignes au néon... Oui ! Le voilà là-bas, sur le trottoir de gauche, longeant le Drugstore Morley ! Raymond catapulta la voiture dans une station service fermée la nuit, coupa le moteur et sauta dehors, le fusil Weatherby au poing.

Il prit le trottoir de droite, pressant le pas pour parvenir à la hauteur de Ryan qu'il apercevait par instants, derrière la ligne de voitures en stationnement. Ryan marchait d'un pas rapide, jetant des regards par-dessus son épaule, silhouette sombre qui se découpait par moments dans les zones éclairées par les lampadaires et les enseignes. Il n'y avait guère de monde dans la rue, constatait Raymond, sauf quelques passants, plus bas, à trois ou quatre cents mètres, et quelques rares voitures. Il ne cherchait pas à camoufler son fusil : que les gens le voient avec une arme, quelle importance ? Que pouvaient-ils faire ? La lui prendre ? À mi-chemin du carrefour, non loin du centre, Raymond jugea qu'il était temps d'entrer en action.

Lorsqu'une bagnole apparut roulant vers le sud, dans la même

direction que lui, il descendit sur la chaussée et accompagna la voiture à la course sur une quinzaine de mètres, s'abritant derrière elle. Puis il la laissa filer et, minuant soigneusement ses mouvements, traversa la rue... pour découvrir la figure ahurie de Ryan, face à ce mastard de fusil Weatherby braqué sur lui. Mais Ryan avait repris sa course au moment même où Raymond appuyait sur la détente.

Raymond réagit vite ; couché sur le capot d'une voiture garée, il se mit à tirer, puis il se redressa et tira encore, faisant voler en éclats la vitrine d'une boutique nommée « Bonnes Idées ». Ryan courait toujours.

Sur une distance de cinq ou six cents mètres, tandis qu'il se hâtait le long du trottoir à une douzaine de pas derrière Ryan, armant et déchargeant son calibre 12, Raymond eut le temps de fracasser, après la vitrine des « Bonnes Idées », celle du grand magasin Mitzfeld et du bureau de location du Cinéma Hills, plus deux ou trois pare-brise et deux phares de voitures. Mais, déjà, Ryan avait tourné le coin et était hors de vue. Le salaud était rapide, il se faufilait, plongeait dans les entrées des immeubles, se planquait derrière les bagnoles. Peut-être l'avait-il éraflé, tant soit peu amoché... Il l'aurait bien rattrapé et plaqué pour s'en rendre compte, mais des gens commençaient à apparaître sur le seuil des maisons... Raymond s'était arrêté sur le trottoir, le dos au lampadaire, quand une voiture de police blanche, avec un écusson doré, surgit, fonçant vers le nord, dans un ululement de sirène, clignotant de ses feux bleus, en réponse, vraisemblablement, à l'appel de quelque particulier. Quand la plainte décrût, Raymond tourna le coin et s'élança à la poursuite de Ryan, arrosant la chaussée de cartouches calibre 12, tirées à travers la poche de sa veste.

La plainte de la voiture de police redonna du cœur à Ryan et, même, il ralentit le pas pour l'écouter – grands dieux... sauvé ! – il imaginait déjà la tire fonçant derrière Raymond, le dépassant et deux jeunes O.P. de Rochester sautant à terre, revolver au poing...

Tu crois ça ?

Eh bien, rien du tout ! La voiture de police filait toujours, emportant dans son sillage la rassurante plainte, toujours plus ténue, sans avoir apporté à Ryan le moindre soulagement – des mecs, pourtant, qui étaient payés pour ça, bon sang !... Ryan s'était remis à courir le long d'une rue étroite bordée de boutiques, de maisons jadis victoriennes, ornées maintenant de bariolages prétentieux et d'enseignes de fantaisie. Toutes fermées, silencieuses, sombres. Pas une baraque où il pût s'engouffrer, se cacher, crier à quelqu'un : « Appelez la police, vite ! »... Bon sang, il fallait qu'il soit barjot, le gars, à galoper au beau milieu de la grand-rue en balançant la purée sous les yeux de toutes ces gens !

Avec bien du retard, Ryan se fit des reproches : « Tu t'y es mal

pris ! Dès que tu l'as vu, tu as détalé »... Pourtant, il courait toujours, ne pouvant se permettre de faire halte et de réfléchir. Ayant atteint une rue bordée de vieux arbres, il se demanda anxieusement ce qu'il fallait faire, continuer tout droit, tourner à gauche, à droite... quoi ? Il aurait voulu se cacher, mais il craignait d'être pris au piège... Point de côté, mal à l'estomac... Il s'élança vers une maison d'angle, dont l'enseigne portait les mots : « Objets et Images ». Il venait de prendre une décision ; il y entrerait au besoin par effraction, il téléphonerait et puis il attendrait dans le noir... Plus le temps !... l'explosion du calibre 12 déchira l'air, sèche et lourde, et la balle écorcha un mur juste derrière lui. Sa tête pivota instinctivement. Il vit le cinglé tout proche, il n'y avait plus, entre eux deux, que la largeur d'une maison. Raymond fonçait, vachard, aguerri par la dure discipline de la ferme-prison, si obstiné, si résolu que rien ne pouvait l'arrêter. Ryan fut pris d'une frousse bleue, mais elle ne fit qu'activer le rythme de ses jambes... Misère, comment en était-il arrivé là ? Il fallait qu'il eût bien mal évalué la situation pour se faire courser, maintenant, par un condamné de droit commun, armé d'un fusil grande chasse, et qui n'allait pas tarder à le choper. Son estomac était douloureux, comme meurtri par un objet dur. Il y porta la main tout en courant et sentit sous ses doigts la crosse du 38 Smith & Wesson qu'il avait totalement oublié.

Il obliqua à travers la pelouse de la maison d'angle, espérant trouver un abri quelconque, mais trop affolé pour s'arrêter. Il continua donc sa course le long de l'avenue, en se demandant s'il allait s'en sortir, mais sachant d'instinct que le seul moyen d'éliminer son poursuivant c'était de se planquer, de se foutre derrière un arbre, par exemple, et de lui tirer dessus quand il passerait. Mais si jamais il le ratait ? Il voyait déjà Raymond-le-dingue se retournant d'une pièce, le fusil pointé. Ce fusil, qui faisait un affreux vacarme, qui dégringolait des vitrines en verre épais et arrachait des moellons aux murs des maisons, qui pouvait aussi arracher une tête... L'image s'imposa à Ryan du suicidé entrevu à la morgue du comté de Wayne, de l'homme qui s'était à moitié décapité avec un fusil de chasse. Il se rappela l'odeur de la morgue et, au même instant, crut la percevoir. L'odeur d'une mauvaise haleine, d'une haleine de malade. La vaste salle carrelée était emplie de cette odeur. Il ne voulait pas échouer là, être allongé sur le métal d'une table-plateau, dans la salle-frigo, en compagnie d'une cinquantaine de cadavres nus, avec entre les jambes un sac en papier contenant ses vêtements... Merde – jamais !

Ryan s'arrêta au milieu de l'avenue, dégagea le 38 Smith & Wesson, libéra le cran d'arrêt et, tout en se retournant, le braqua à deux mains, bras tendus, comme les flics à la télé. Il vit Raymond traverser à son tour la pelouse, déboucher de derrière les arbres sur la

chaussée, trois maisons plus bas, et foncer droit sur lui. Ryan tira. Puis il voulut faire demi-tour pour reprendre sa course, mais Raymond s'était arrêté. Alors il tira encore, il tira quatre fois, appuyant sur la détente aussi vite qu'il le pouvait, sentant le revolver tressauter dans sa main comme une chose vivante... Les échos des détonations moururent. Raymond ne bougeait toujours pas. Et il n'était pas tombé. Ryan écrasa la détente une fois de plus et perçut le déclic du chien sur une chambre vide.

Moins de trois maisons, moins de trois cents mètres séparaient Ryan de Raymond. Celui-ci demanda : « C'est tout ce que t'as ? »

CHAPITRE XXI

La porte de la suite 1705 avait été laissée ouverte.

La femme de chambre était là, ainsi qu'un préposé à la surveillance et le premier directeur-adjoint de l'hôtel. Ce dernier, planté au milieu de la pièce, avait les yeux fixés sur le mur, derrière le sofa. Sortant de sa chambre à coucher, M. Perez se décida enfin à ôter son pardessus qu'il jeta sur un fauteuil. Il s'approcha du bar-bibliothèque et dosa whisky et glace dans son verre.

— Ils ont emporté un des tableaux, dit le directeur-adjoint, légèrement surpris.

M. Perez quitta le bar avec son whisky.

— Vous m'en direz tant ! En tout cas, c'est la première fois que je vous entends déplorer sincèrement quelque chose dans cette affaire... Si mes souvenirs sont exacts, il s'agissait d'une reproduction de Winslow Homer... d'une reproduction photographique.

— Mais, Monsieur Perez, j'en ai fait la remarque, c'est tout. Je ne voulais pas dire...

M. Perez n'en avait pas fini :

— Deux individus, deux négros, pénètrent chez moi et me volent des documents de grande valeur, mais vous, vous ne vous tracassez que pour un tableau que vous pouvez acheter dans n'importe quel bazar à prix unique.

— Mais je ne me tracasse pas...

— En somme, on entre dans cet hôtel comme dans un moulin...

— Eh bien, dit le directeur-adjoint, l'ennui, c'est qu'on ne peut pas filtrer tous ceux qui entrent. Vous le comprenez, j'en suis sûr...

— Je comprends que j'ai été volé, déclara M. Perez. Voilà ce que je comprends ! Et, à ce propos, je voudrais bien savoir ce que vous comptez faire.

— On va prévenir la police, bien entendu... Et si vous lui communiquez la liste des objets disparus...

— Une liste !... Mon bon ami, on m'a volé... (M. Perez faillit lâcher « tout mon fonds de commerce », mais il se reprit à temps)... des papiers, des documents, dont la valeur commerciale n'est pas évaluable...

Le directeur-adjoint comprenait mal.

— Il ne s'agit donc pas de factures ou de titres ?

— Je parle de dossiers, de contrats qui n'existent qu'en un seul exemplaire et qui représentent, au bas mot... plusieurs millions. Aussi

jugerez-vous normal, je l'espère, cher monsieur, que je veuille connaître vos intentions ? Ou dois-je vous foutre la justice au cul pour défaut de surveillance ?

— Écoutez, monsieur Perez, dit le directeur-adjoint, vous savez bien que l'hôtel ne peut être tenu responsable des objets que vous gardez dans votre chambre. C'est pour éviter des ennuis de ce genre que nous mettons des coffres à la disposition de nos clients.

— Je ne vous le fais pas dire ! s'indigna M. Perez. Quand vous serez devant la Cour, vous expliquerez cela au juge.

L'hôtel n'appartenait pas au directeur-adjoint et il savait qu'après le départ de M. Perez un autre client prendrait sa place. Il répondit :

— Nous allons donc avertir la police, comme je l'ai dit tout à l'heure. Il est fort possible, d'ailleurs, qu'à l'issue de l'enquête vos... documents soient retrouvés. Si vous voulez bien me donner une liste de ce qui vous a été pris... Mais je présume que la police vous posera quelques questions.

M. Perez le présumait également. Et, s'il avait envie de menacer, de secouer les tripes au directeur-adjoint et de l'intimider, il n'avait nulle envie de discuter le coup avec les flics pour le moment, et peut-être même à aucun moment. Il savait qui lui avait dérobé ses papiers ou, à tout le moins, qui les avait fait voler. C'était facile à deviner, bien qu'assez surprenant. Ce qui était moins facile à deviner, c'est ce qu'allaient faire les deux négros s'ils lisaient demain, dans le journal : « Jack Ryan, agent de justice, abattu par des inconnus. » Il valait mieux attendre et voir venir.

— Je vous ferai connaître ma décision, dit M. Perez au directeur-adjoint. Bonsoir.

— Vous me ferez tenir la liste des objets volés ?

— Entendu. Ensuite, vous pourrez appeler la police. Mais pas avant que je vous le dise.

— C'est comme vous voulez, dit le directeur-adjoint.

— Ce que je veux, c'est que vous débarrassiez le plancher. Tous ! dit M. Perez.

Grands dieux ! Il n'avait pas plus tôt repoussé le loquet et regagné son fauteuil que des coups étaient frappés à sa porte. Il dut revenir sur ses pas, ouvrir.

— Quoi encore ?

Raymond Gidre fit son entrée.

*

Sur le chemin du retour, dans la voiture de location, une fois qu'il eut échappé aux lueurs bleues des phares tournants qui s'étaient

égaillés dans tout le quartier, à ceux aussi qui remontaient l'autoroute vers Rochester dans un vacarme de sirènes, Raymond ne cessa de se répéter : « Tu l'as touché... c'est sûr. »

Aussi, lorsqu'il se retrouva en tête à tête avec M. Perez, qu'il eut entendu l'histoire des négros casseurs et qu'il se fut installé avec un verre bien frais posé sur le genou, Raymond ne douta plus que le cadavre de Ryan gisait quelque part au fond d'un fossé humide et froid. Et c'est ce qu'il dit à M. Perez, car il espérait ainsi lui remonter le moral. M. Perez lui paraissait fébrile, jamais il ne l'avait vu dans cet état. Sa peau était toute tavelée par les excès d'alcool, les veinules rouges se gonflaient sur son nez et, même au creux de son fauteuil, il se penchait en avant, le dos rond, incapable de se détendre.

— Tu crois l'avoir eu... Qu'est-ce que t'entends par là ? Ou bien tu l'as eu, ou bien tu ne l'as pas eu.

— Je sais que je l'ai allumé, dit Raymond, rapport aux taches de sang.

— Quel sang ?

— Eh bien, voilà, j'ai dû le toucher salement, quand il s'est remis à cavalier, mais, comme je vous l'ai expliqué, il faisait noir. L'a filé, l'est passé par plusieurs cours et l'est ressorti dans une rue, où il y a le marchand de beignets qui reste ouvert... au comptoir, on vous sert du café et puis des beignets de toutes les sortes... On bouffe debout, ou alors on emmène sa commande et on va se mettre à une table...

— Raymond, dit M. Perez. Ce sang, où l'as-tu vu ?

— Là, dans ce rade que je vous parle. Y a le jeune type, le serveur, qu'était au téléphone en train de faire le numéro et, d'un coup, il voit ce que j'ai dans la main. Alors ça lui fout la colique. Et moi, j'y demande : « Où c'est qu'il est passé, le type qui vient de rentrer ? » Alors, avec sa main, il me montre la porte qui donne sur les arrières. Et, tout d'un coup, je vois du sang sur le comptoir... l'a dû poser sa main dessus et c'était tout barbouillé... Derrière le rade, y a un champ et, plus loin, un ravin plein de broussailles et de saloperies. À mon avis, c'est là-dedans qu'il est tombé.

M. Perez demeura silencieux quelques instants, puis il demanda : « Tas pas été jusqu'au ravin pour t'en assurer ? »

— J'ai pas pu, y a une voiture de police qui s'est foutue dans le passage, pendant que j'étais dans ce champ, et le projecteur s'est mis à tourner. Et y en avait d'autres encore... On voyait plein de clignotants bleus de l'autre côté du champ et plus haut aussi, où il y a les immeubles, et on entendait les sirènes de tous les côtés. L'était temps que je me tire les pattes.

— Et s'ils le trouvent et qu'il soit vivant ?

— Moi, ça m'étonnerait.

— ...et qu'il donne ton nom et ton adresse... T'as balancé ta

pétoire ?

— Dites pas ça ! Vous savez ce qu'il m'a coûté, mon Weatherby ?

— Tu sais ce que ça pourrait te coûter ? Vingt ans.

— D'accord... j' vais le foutre en l'air.

— Y a une rivière par là, la rivière de Détroit, dit M. Perez. Tu vas y jeter ton flingue quand tu traverseras le pont. Tu iras à Windsor, au Canada, et tu t'y planqueras pendant quelque temps.

— J' suis à peu près sûr qu'il a eu son compte.

— Tu vas descendre dans un motel, Raymond, puis tu m'appelleras. Tu me donneras ton téléphone et je te tiendrai au courant.

M. Perez semblait calme, maintenant, parce qu'il savait ce qu'il avait à faire. Il se montrait patient avec Raymond, il connaissait son bonhomme.

— Faut que je parte tout de suite ?

— Dans une minute. Apporte-moi le téléphone.

M. Perez composa le numéro de Ryan. Quand il entendit le répondeur automatique, il raccrocha.

— Pas là.

— je vous ai dit où il est, dit Raymond. Dans le champ, là-bas.

— Ou chez les flics, dit M. Perez. Ou chez la dame.

— C'en était plein de flics, dans le coin.

— Tu te rappelles le numéro de M'ame Leary ?

— Je l'ai jamais eu.

M. Perez posa le regard sur le bureau vide, nettoyé.

— T'es sûr de ne pas l'avoir marqué quelque part ?

— Je l'ai même jamais vu.

M. Perez se laissa retomber dans son fauteuil. À quoi ça lui servirait de houspiller Raymond, de pousser des jurons ou de casser le mobilier ? Si Ryan était en vie – même bien esquinté – et s'il avait récupéré les papiers, il allait découvrir vite fait le nom des titres. Le spectacle, dès lors, serait terminé, mais ce n'était pas tout. Ryan était fort capable de porter plainte – attaque à main armée, tentative de meurtre – et la police serait en alerte, cherchant deux repris de justice qui s'étaient déjà livrés à des manigances semblables en Louisiane. Si donc Ryan était en vie, il n'y avait plus qu'à déguerpier. Avec pour perspective l'établissement d'une nouvelle liste de noms, afin de remettre en marche les affaires. Cela pourrait prendre pour le moins trois ou quatre mois. D'un autre côté, si Ryan gisait bel et bien dans les hautes herbes, si Raymond ne lui avait pas monté un bateau...

— Un whisky, Raymond, s'il te plaît.

... M. Perez pourrait tout à loisir entreprendre M'ame Leary une nouvelle fois... et, vingt dieux ! il arriverait bien à lui extorquer sa signature... Mais si Ryan était éliminé...

— Bien tassé, Raymond.

... les minables négros ne sauraient que faire des papiers et seraient bien capables de les fiche en l'air.

Il se retrouverait alors dans l'obligation de passer des mois à reconstituer sa liste, de dépenser du temps et du fric...

Le raisonnement de M. Perez était, en grande partie, juste. Il ne se trompait que dans ses prévisions quant aux réactions des minables négros. Il ne connaissait pas Virgil Royal.

Quand Ryan entra, Denise se serra contre lui. Il l'entoura de ses bras et ils se cramponnèrent l'un à l'autre.

— Tu vas te salir.

— D'où sors-tu ?... J'ai entendu les coups de feu. J'ai senti que c'était toi, dès que la fusillade a commencé...

— C'est Raymond qui m'attendait...

— Il s'est fait embarquer ?

— Je ne sais pas. Il m'a coursé... Complètement dingue, le mec... Il a descendu la grand-rue au galop, en déchargeant son fusil, avec tous les passants qui le regardaient... C'était pas croyable... Les vitrines qui dégringolaient...

— Tu es trempé !

— Je suis passé par le terrain vague derrière, c'est plein de boue et de cochonneries.

— Mais t'es couvert de sang ! (Elle avait reculé pour l'examiner.) Bonté divine ! Il t'a blessé ?

— Non, c'est un éclat de verre. Juste la main, c'est rien. J'ai dû en prendre à la figure aussi.

— On dirait que tu reviens de guerre.

— C'est bien l'impression que j'ai.

Il se déshabilla et prit une douche. Denise le rejoignit pendant qu'il s'essuyait. Il s'arrêta, l'embrassa et la reprit dans ses bras, enroulant le drap de bain autour de leurs deux corps. Il faisait bon à l'abri du drap, et il savait que ce serait encore meilleur quand ils auraient parlé un peu, comblé toutes les lacunes et qu'ils en auraient terminé avec les événements de la soirée.

Il était assis dans le lit, les couvertures remontées à la taille et la regardait, tandis qu'elle se déshabillait et, soigneuse, pliait son pantalon sur le dossier d'une chaise, tout en poursuivant son récit : la police était montée, les voitures de patrouille avaient stationné dehors plus d'une heure, pendant que les locataires étaient interrogés.

— Qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

— Si j'ai vu quelque chose, si j'ai reconnu quelqu'un. Et si je connaissais quelqu'un dans la maison qui pourrait être impliqué dans le règlement de comptes... Je ne savais pas où tu étais, je ne pouvais être sûre de rien. Je me disais : « Il ne tardera pas à donner signe de vie, sinon je passe à l'action... »

- Qu'est-ce que tu comptais faire ?
- Appeler la police et tout leur dire.
- Il ne voulut pas s'étendre sur ce chapitre.
- Tu es belle, toute bronzée encore.
- Si tu savais comme j'ai été heureuse de te voir.
- Qu'est-ce que tu attends ?
- Je reviens.

Elle quitta la chambre, vêtue de son seul slip. Ryan s'allongea, cala sa tête au creux de l'oreiller.

Il se remit à penser à Raymond. Qu'avait-il bien pu faire, en supposant qu'il ait échappé à la police ?... Raymond, quelque part dans la ville, libre de ses mouvements... Oh, il se sera hâté de rendre compte à son maître, et M. Perez lui aura lancé une crevette frite et lui aura flatté l'encolure... Décide-toi, bon sang, appelle les flics qu'au moins ces deux-là soient bouclés dans une cage !

Et puis, non... il faut d'abord que Virgil se manifeste. Si Virgil a embarqué les papiers, s'il a la liste, d'accord, on peut alerter la police. Mais si le coup a raté... merde !... quoi faire, alors ? Te débrouiller pour faire alpaguer Raymond et essayer de mettre M. Perez dans le bain... et après ?... Après, M. Perez te désignera comme son complice. Il se peut aussi qu'il ne se fasse pas arrêter, mais qu'il se dise : « Merde, je laisse tomber, ça n'en vaut pas la peine ! » et qu'il prenne la tangente... Du coup, les cent cinquante sacs, ils seront perdus pour tout le monde. Le paquet de fric... si proche...

Assez gambergé ! Ou alors, téléphone tout de suite à Virgil !

— J'ai bourré tes chaussures de journaux pour qu'elles ne rebiquent pas, annonça Denise en rentrant dans la chambre.

Elle vit Ryan sortir du lit : « Où vas-tu ? »

— Faut que je téléphone.

— C'est souvent que tu téléphones tout nu ?

Ryan imaginait Virgil, son visage à l'ombre du chapeau... Virgil occupé à on ne sait quoi, laissant le téléphone sonner. Ou peut-être n'était-il pas rentré... Il y eut un déclic. « Comment va ? » dit la voix.

— C'est à moi de vous demander ça, dit Ryan. Comment ça a été ?

— Vous avez toujours l'intention d'allonger dix sacs, pour tout ce papier ?

Ryan, soulagé, expulsa l'air de ses poumons. Il s'était tourmenté pour rien, finalement.

— Vous l'avez...

— Ouais, je l'ai. J' suis en train de regarder ça.

— Pas de faille ?

— Pas de faille, dit Virgil, mais y a des questions que je me pose. Par exemple, qu'est-ce qu'il y a, là-dedans, qui vaut tout ce fric ? Et à combien ça chiffe, au juste ?

Ryan sentit ses muscles se raidir, mais parvint à répondre d'une voix unie : « Vous avez bien dit dix mille – c'est vous-même qui avez avancé le montant, pas vrai ? Et je vous ai répondu que je ne marchanderais pas... Vous vous souvenez ? »

— Je me souviens. Même que vous avez vite fait de dire oui. Dix mille, ça vous faisait pas peur.

— J'ai accepté vos conditions. On va pas en discuter maintenant !

— Mais supposition que ça en vaudrait beaucoup plus, hein ?

— Je croyais qu'on s'était mis d'accord... Qu'est-ce qui se passe ? Vous me faites du cinéma, des fois que vous puissiez toucher une rallonge ?

— Je vous demande : ça vaut combien ? dit Virgil. Ou, si vous voulez, combien ça représente pour une autre personne ?

Le coup dur ! Ryan éclata d'un rire assez bien imité et dit : « Allons, vous n'espérez pas qu'ailleurs on vous fera des contre-propositions ? Vous ne savez même pas ce qu'il y a à vendre !

— Mais vous, vous le savez, dit Virgil, et aussi le romancier qui les a eus en premier, ces faffes... Vous n'avez qu'à réfléchir, voir si vous pouvez monter au-dessus de dix... et peut-être que je vous rappellerai.

— Vous tenez à ce qu'on en discute ? fit Ryan. Moi, je veux bien... Mais il faut d'abord que je voie ce que vous avez... Virgil ?

Virgil avait raccroché avant que Ryan eût fini de prononcer son nom.

Ryan prit une cigarette sur le comptoir. Il l'alluma en rentrant dans la chambre. La lampe était éteinte et Denise était couchée.

— Virgil nous a piégés...

— Il les a, les papiers ?

— Il ne sait pas ce qu'il a, mais il pense que ça vaut plus de dix mille.

— Si tu te couchais ?

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier de la table de chevet et se glissa dans les draps, auprès d'elle.

— Réchauffe-moi, dit Denise.

— C'était idiot de le mettre dans le coup.

— On ne va plus en parler ce soir, tu veux ? dit Denise en se rapprochant de lui.

— Tu devines à qui il va téléphoner maintenant ?

— Ne parlons plus de rien, à moins... à moins que tu ne veuilles me dire quelque chose de... gentil.

— C'est bon de sentir ta peau.

— C'est bon de sentir la tienne, dit Denise dans l'obscurité. Je connais tout de toi, maintenant, je connais chaque grain de ta peau... Les yeux bandés, dans la foule, je te reconnaîtrais, tu sais ça ? Je saurais te retrouver, même dans les vestiaires d'un stade, rien qu'en

passant la main sur des bras, et peut-être des torses... J'aime toucher ta poitrine... et ton ventre plat et... ta cuisse... (Elle s'interrompt.) Où es-tu ?

— Il y a longtemps que tu ne m'as pas demandé ça.

— Cette fois, ce n'est pas pour moi que je le demande, mais pour toi. Où es-tu ?

— Je suis là.

— Non, tu n'es pas là, pas encore. Mais je vais me débrouiller pour te ramener près de moi.

Elle y réussit en le touchant et en chuchotant, serrée contre lui, dans le noir : « Qu'est-ce qu'on veut de plus ? »

*

— Nous voilà partis ! dit Virgil.

— Te voilà parti, dit Tunafish. C'est toi qui opères.

Virgil décrocha le téléphone et composa un numéro, après avoir jeté un coup d'œil à l'annuaire, ouvert à côté de lui.

La valise et une grande partie de ce qu'elle avait contenu étaient sur le plancher de la salle de séjour, à l'exception de la bible Gidéon posée sur la table à café, et du tableau représentant un chat, seul à bord d'un bateau au mât brisé, sous un ciel d'orage, qui avait été accroché au mur, au-dessus de l'installation Hi-Fi de Virgil. Quant au Beretta 32 de M. Perez, Virgil l'avait donné à Tunafish, l'obligeant à l'accepter.

Tunafish suivait Virgil du regard. Il avait envie de fumer, mais son beau-frère n'avait pas de cigarettes. Tunafish n'était pas chaud pour se faire embringer dans un autre coup. À chaque nouvelle équipée, il s'était dit : « Va pour cette fois, quand ce sera fait, il n'aura plus besoin de moi. » Mais Virgil le convoquait derechef...

Virgil dit : « Ouais... le mille sept cent cinq, s'il vous plaît. »

... Et puis, il y avait cette histoire avec la police... tentative de chantage... Tunafish se voyait dans la merde jusqu'au menton, avec le risque d'en avoir bientôt par-dessus la tête. Les poulets ne cessaient de le tarabuster à propos de cette tentative d'extorsion, ils lui décrivaient la vie de taulard à la prison de Jackson qui pourrait être la sienne au long des trois ou des cinq années à venir. Et puis ils lui demandaient des nouvelles de Virgil, glissant à tout propos le nom de Virgil dans leur baratin : l'avait-il vu ces derniers temps ? N'avait-il pas envie de leur confier quelque chose, histoire de soulager sa conscience ?

— Occupé, dit Virgil, couvrant le récepteur de sa main. (Il se redressa dans son fauteuil, se préparant au combat...) Non, elle peut réessayer maintenant... (Il attendit, esquissa un sourire.) Qui est à

l'appareil, s'il vous plaît ?

— À qui voulez-vous parler ?

Tunafish, sanglé dans son manteau de cuir, enfoncé dans son fauteuil, pouvait entendre la voix de l'homme au bout du fil.

— C'est vous, le mec qu'a perdu quelque chose en début de soirée ?

Il y eut une pause.

— Oui, j'ai perdu quelque chose.

— Bon, eh bien, moi, je suis vendeur de vieux papiers. Ce papier, il va aller à la décharge si personne ne veut l'acheter. Vous pigez ?

*

M. Perez demanda le numéro du motel Elmwood, à Windsor, chambre 115.

— Encore moi, Raymond... Déjà couché ?

— Presque. J'ai regardé par la fenêtre, j'avais rien de mieux à foutre... Vous savez, en venant (Raymond éclata de rire) j'ai vu un panneau. Vous savez ce qu'il y avait de marqué ?

— Qu'est-ce que c'était, Raymond ?

— C'était marqué : Cuisine Chinoise et Canadienne ! »

— Je vais te donner du travail demain, dit M. Perez. Un de nos amis négros, qui traficote dans le papier, vient de m'appeler.

— C'est pas vrai !

— Il se propose de me revendre ce qui m'appartient. Je lui ai demandé ce qu'il en voulait, il m'a répondu qu'il avait déjà une offre de dix mille dollars. Je lui ai dit : d'accord, je vous en donne quinze. Il m'a déclaré alors que, si je pouvais mettre quinze, je pouvais aussi bien en allonger vingt.

— Qu'est-ce qu'il cherche, celui-là ?

— Tout le fric de la terre, voilà ce qu'il cherche. Je lui ai dit : « C'est bon. Vingt mille. »

— Il vous a cru ?

— Il veut me croire, alors il me croit.

— Vous lui avez demandé s'il prendrait un chèque ?

— Ces gens-là ne se posent pas de questions sur la possibilité de réunir vingt mille dollars en vingt-quatre heures. Ils s'imaginent que quelqu'un qui descend dans un hôtel comme celui-ci doit être riche et que les riches ils trimbalent leur fric dans leurs poches.

— Il se pointe demain ?

— Non, il a dit que ça l'embêtait d'entrer à l'hôtel avec une valise. Je lui dis : « Vous en êtes bien sorti, de l'hôtel, avec la valise, ça ne vous a pas dérangé !... » Mais il veut qu'on se retrouve à deux heures de l'après-midi dans un endroit qui s'appelle le Watts Club

Mozambique.

— Le quoi ?

M. Perez répéta le nom : « Ça se trouve dans une rue... Frenkell. Tu la chercheras dans l'annuaire. »

— Facile.

— T'iras voir l'endroit dans le courant de la matinée, ensuite on se retrouvera et on en discutera.

— Ça me va, dit Raymond. Eh bien, à demain.

M. Perez raccrocha.

Une minute ne s'était pas écoulée que le téléphone sonnait de nouveau. Quand M. Perez eut répondu, Raymond lui dit : « J'ai pas pensé à vous demander... C'est quoi, à votre avis, la cuisine canadienne ? »

*

Il avait eu le loisir de réfléchir au cours de la nuit, et encore après s'être réveillé auprès de Denise, et une fois debout, pendant qu'il prenait sa douche et s'habillait. Mais ils ne parlèrent ni de Virgil, ni de M. Perez, ni de l'affaire tant qu'ils ne furent pas installés au comptoir devant des jus de fruit et du café. Ryan annonça alors à Denise qu'il allait appeler la police.

— Très bien, dit Denise. Je te fais le numéro.

Ryan remuait son café : « Non, je ne pensais pas aux flics d'ici. Je me suis dit que le mieux serait, peut-être encore, d'appeler Dick Speed d'abord, de lui raconter ce qui s'est passé, tu comprends ? de l'affranchir, lui, au lieu de m'adresser directement aux flics de Rochester, et d'essayer de leur expliquer pourquoi le mec m'a tiré dessus... Tu me suis ?... Tout ça est tellement compliqué !...

— Tu fais à ton idée, dit Denise, pourvu qu'on en finisse.

— Il est au courant de l'affaire, reprit Ryan, dans les grandes lignes, tout au moins, je vais lui demander ce que nous devons faire, selon lui, si on a une chance d'enfoncer M. Perez... (Ryan s'interrompit.)... Merde ! je ne peux pas tout lui déballer. Comment lui expliquer que j'ai envoyé un mec piller une chambre d'hôtel ?

— Ne lui parle pas de ça, conseilla Denise. Parle-lui seulement de Raymond. Tout ce qu'on veut, c'est que ces deux-là nous fichent la paix. Après tout, rien ne prouve qu'il y ait une relation quelconque entre Virgil et la bagarre d'hier soir... Tu ne crois pas ?

— Je ne sais pas... une fois que j'aurai commencé à dégoïser...

— Appelle-le. (Denise poussa le téléphone plus près de Ryan sur le comptoir.) Tu sais bien que, tôt ou tard, il faudra le faire.

Ryan alluma une cigarette pour rassembler ses idées, avant de

composer le numéro, puis il demanda Dick Speed. Tandis qu'il attendait, des bruits de voix lui parvenaient du bureau de la 6^e Brigade. Enfin, Speed fut au bout de la ligne. Il dit : « Salut » et « Comment va ?... Bien ? ». Ryan se jeta à l'eau. « Je veux te parler d'un truc, dit-il. Y a un type qu'a voulu me descendre. »

— Je te crois volontiers, dit Dick Speed. Lequel ?

— Tu te rappelles, les deux zèbres de la Louisiane sur lesquels tu t'es renseigné pour moi ?... Perez et Raymond Gidre ?

— Attends une seconde...

De nouveau, Ryan entendit les voix dans le bureau et celle de Speed qui demandait un dossier, un dossier qui était là, sur la table. Denise regardait Ryan, attentive. Il se tourna vers elle, haussa les épaules :

— Il m'a dit d'attendre.

— Bon... dit Dick Speed au bout du fil. Perez et Gidre ont donc cherché à te trucider...

— Non, Raymond seulement... enfin, Gidre.

— Avec quoi ?

— Avec un fusil.

Ryan lui fit un bref récit de la poursuite, évoquant les épisodes les plus marquants, les vitrines brisées, mais passant sous silence les coups de feu que lui-même avait tirés. Ce serait pour plus tard.

— Tu l'as dit à la police ?

— Je suis en train. T'en fais bien partie, de la police ?

— Je te parle de la police de Rochester, répondit Dick Speed. Sorti de Détroit, j'en ai rien à foutre qu'on cherche à te supprimer.

— Écoute, si je t'appelle, toi, c'est parce que la situation est salement compliquée, si tu vois ce que je veux dire... Je ne saurais pas bien ce qu'il faut leur raconter...

— Si tu dois leur parler, par exemple, de ces papelards qu'ont été piqués dans la chambre mille sept cent cinq, à l'Hôtel Ponchartrain vers les vingt heures quinze, hier soir ?

— Miséricorde ! fit Ryan.

Il y eut un silence.

— T'es toujours là ?

— Oui.

— Ça te dirait de m'accompagner quelque part, cet après-midi ? demanda Dick Speed. T'auras peut-être l'occasion de voir le mec qu'a essayé de t'allumer... D'accord ?

— Je n'en reviens pas... Comment t'as pu savoir tout ça... j'entends, au sujet des papiers ?

— Et toi, comment t'as su qu'ils ont été volés ? Tu peux me répondre ?

— Je t'ai dit, c'est compliqué.

— Et tu ne crois pas si bien dire ! Alors, tu viens avec moi, oui ou non ?

— Je viens.

Pendant quelques instants, il écouta Speed en opinant du chef, puis il raccrocha. Denise attendait :

— Eh bien ?

— Eh bien, ça y est, j'ai parlé à la police, dit Ryan.

CHAPITRE XXII

— Comme tu l'as si bien dit, discourait Dick Speed, le monde est petit... On tenait donc Tunafish pour cette tentative de chantage, une combine vaseuse, une connerie à vrai dire, mais ça nous permettait de bavarder avec lui, il était là, on le tenait, alors pourquoi ne pas jouer au petit jeu « donnant, donnant » ? On lui a expliqué comme ça qu'on n'allait pas retenir la plainte, qu'on allait le laisser profiter en paix des plus belles années de sa vie, à condition qu'il nous parle de son beaufrère. Qu'il tâche de se rappeler, par exemple, si Virgil avait vraiment passé une certaine nuit chez lui, ou s'il avait été en visite chez quelqu'un d'autre, dans un certain hôtel. Sur quoi, Tunafish, il fait : « Lequel, d'hôtel ? ». Nous, on nageait un peu dans cette histoire d'hôtels, quand, tout à coup Tunafish demande : « Alors, le mec, il a causé ? » Nous, on répond : « Oui », à tout hasard, bien qu'on ne sache foutre pas de quoi il est question... Tu comprends, on voulait qu'il nous confirme que Virgil s'était bien pointé à l'hôtel de Bobby Lear, la nuit où Bobby a été descendu, mais on s'est rendu compte, au bout d'un moment, que c'est du Ponchartrain qu'il nous parlait... Il nous a dit qu'il était monté avec Virgil, croyant qu'ils allaient voir un type, et cætera, et cætera. On lui a dit : « Ben, voyons !... t'as rien à te reprocher. Il avait une visite à faire, il t'a demandé de l'accompagner, y a pas de mal à ça. Et c'est encore lui qui t'a filé le flingue du mec, qui t'a obligé à le prendre... Eh bien, maintenant, t'as l'âme légère, t'es libéré de tout péché... »

Dick Speed jeta un coup d'œil par la vitre de la portière : « Ça fait une heure vingt-cinq qu'ils sont dans le bar... Qu'est-ce qu'ils foutent, tes deux autres copains ? »

Le bar, du côté opposé de la rue, était visible de la Ford banalisée où ils « planquaient ». Une maison de brique, avec une vitrine encadrée de briques et, en lettres peintes, « Watts Club Mozambique ». En dessous, une inscription plus petite annonçait « soirées jazz ». Le bar ne semblait pas ouvert, à tout le moins il était peu achalandé, bien que des gens y fussent entrés au cours des vingt-cinq dernières minutes, depuis qu'ils avaient commencé leur planque. Il faisait froid dans la voiture ; dehors, la lumière était d'un gris lugubre et les boutiques qui bordaient la rue étaient sales et décrépites.

— Saint Gregory... dit Ryan. Ça doit être quelque part par là... Dans le temps – je devais être en quatrième ou en troisième – j'y allais faire du basket.

— T'y allais pas à confesse aussi ?

— Non, pourquoi ? (Ryan regarda Speed, remarqua son expression de fausse naïveté) Ah... ouais... j'y pensais plus... Tu veux entendre mes explications ?

— J'ai déjà entendu celles de Tunafish, dit Dick Speed. Note bien, il n'a pas mentionné ton nom explicitement. En tout cas, il ne figure dans aucun procès-verbal... Bon sang, un type que l'on dit intelligent et qui monte un coup aussi monumentalement imbécile !... Tu les as payés combien ?

— J'ai rien payé encore. Virgil devait toucher quelque chose si le coup réussissait.

— Je t'ai demandé : combien ?

— Dix sacs.

— Mon pauvre vieux, tu sais ce que ça va chercher ?

— Le tarif ? Ce sera assimilé à un vol par effraction, n'est-ce pas ? Mais, j'y pense, qu'est-ce qu'il risque, Virgil, si on regarde la chose du point de vue pénal ?... Il a fauché des trucs chez un particulier, d'accord, mais il n'a pas fauché de fric, il n'a fait que subtiliser des informations qui, légalement, appartiennent à quelqu'un d'autre.

— Tu crois que c'est dans ce sens qu'il va plaider, ton avocat ?

— J'en sais rien... (Ryan se rendit compte que son argumentation était stupide et qu'il s'évertuait en vain à lui donner une tournure rationnelle.) J'ai fait le con, je le reconnais, alors qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Ce qui va se passer ? Ça dépend, désormais, de Virgil et de Tunafish, déclara Dick Speed. S'ils font la culbute, t'auras plus qu'à serrer les fesses en espérant qu'ils ne t'entraîneront pas avec eux. On va voir ce qu'il y a moyen de faire. Jusqu'ici, t'as eu une sacrée veine.

— De t'avoir à mes côtés ? fit Ryan malgré lui. Il se tut. Speed lui jeta un regard sombre.

— Tu vas jouer les marioles, maintenant ?

— Non, non, je me tiens peinard.

— Mon vieux, tu m'as l'air bien mal parti, déclara Dick Speed en hochant la tête.

Ryan se garda de répliquer. Il resta coi, tout en se demandant pourquoi il fallait toujours qu'il provoque les gens. Peut-être pour voir leur réaction. Ce n'était pas du vice, mais le goût du jeu. Ainsi, le moment aurait, sans doute, été bien choisi d'avouer à Speed qu'il avait sur lui une arme, rien que pour le voir sauter au plafond. Il avait d'ailleurs failli laisser le Smith & Wesson dans son appartement, quand il s'était arrêté pour changer de chaussures. Mais, finalement, il l'avait rechargé en pensant à Raymond, Raymond qu'il allait, peut-être, revoir, ainsi que Virgil, et il avait fourré le pistolet dans la poche de son imper. Ensuite, il avait décidé de n'en pas parler à Speed, encore

moins de le lui montrer. « Le gars a bien assez de soucis comme ça », s'était-il dit.

Ils restèrent silencieux pendant quelques minutes. À deux heures, Dick Speed rompit le silence : « Merde, qu'est-ce qu'ils foutent ? »

Vers deux heures dix, Ryan dit : « En voilà un... Raymond Gidre. » Celui-ci venait vers eux en suivant le trottoir. Mais, alors que trois voitures seulement le séparaient de la Ford, il traversa la rue vers l'entrée du bar.

— Où est l'autre ? demanda Speed.

Un quart d'heure plus tard, ils furent convaincus que M. Perez ne participerait pas à la réunion.

*

Virgil prit son temps pour choisir la place qu'allait occuper Tunafish avec la valise. Tunafish, pourtant, avait protesté : « C'est ton blot à toi, c'est à toi de la garder. » Mais Virgil avait dit « non », lui, il allait surveiller la transaction. Le type, celui qui allait venir, devait voir la valise au premier coup d'œil, il pourrait même, s'il le voulait, en examiner le contenu. Une fois l'argent remis à Tunafish, celui-ci devait l'apporter à Virgil, puis tenir le type à l'œil, en serrant le petit Beretta tout neuf au fond de sa poche. Si les choses tournaient mal, si le type ne filait pas le fric à Tunafish, ou s'il faisait mine d'attraper la valise pour se tirer avec, Virgil s'avancerait et torpillerait l'opération... Mais d'où sortirait-il pour faire marron le mec ?

Le Watts Club avait un bar en fer à cheval, dont les branches enserraient une petite estrade, face aux loges des musiciens. Bizarre, la disposition de ce rade... Il y avait des tables sur un côté de l'estrade, le long du comptoir, mais, de l'autre côté, elles étaient refoulées tout au fond de la salle. Le mieux, c'était de placer Tunafish près de la porte des toilettes pour hommes. Virgil envisagea même, un instant, de s'enfermer dans les lavabos. Il installerait Tunafish de telle sorte que le porteur de fric soit obligé de tourner le dos à la porte, qu'il restât debout ou qu'il s'assît. Ainsi, Virgil pourrait le frimer facile en entrouvrant la porte de quelques centimètres. Mais il lui répugnait de passer de longues minutes dans l'odeur suffocante de désinfectant parfumé et de pisse.

Il décida donc de se mettre de l'autre côté du bar, le dos au mur, sous une fresque représentant de belles Africaines nues, en train de danser au rythme d'un bongo qu'un jeune Noir malmenait comme un dément. Virgil plaça Tunafish à la dernière table de la rangée, à proximité des toilettes, afin que le type traverse toute la salle pour le rejoindre, il mit la valise sur une chaise, apporta à Tunafish un rhum-

coca-cola et contourna le bar pour gagner le tabouret qu'il s'était choisi. De son perchoir, il avait vue, par de-là les deux branches du comptoir, sur la table occupée par Tunafish. Il commanda à la barmaid une vodka-jus d'orange dans un grand verre. Le gérant, ou un responsable quelconque, faisait du rangement derrière le bar et comptait la monnaie. Il y avait encore deux employés sans poste fixe, l'un se trouvant pour l'heure dans le vestiaire, à l'entrée, qui servait aussi de bureau de location.

Il n'y avait pas d'autres clients dans le bar, à part Virgil et Tunafish, lorsque Raymond Gidre y pénétra à deux heures et dix minutes.

*

La première chose que fit Raymond ce fut de dénombrer les personnes présentes. Quatre... non cinq qu'il avait repérées.

Il s'arrêta au bar et dit : « Je prendrais bien un Jim Beam soda, s'il vous plaît. »

La dame mit un temps fou à préparer ce simple mélange et exigea pour sa peine un dollar soixante-quinze. Vingt dieux, dans un rade à négros ! Il aperçut la valise de M. Perez sur une chaise et le jeune type, sur la chaise à côté, la tête en boule, toute crêpelée, émergeant d'un manteau de cuir, aux épaules trop larges, un verre devant lui et les mains dans les poches.

Un autre gars – chapeau et lunettes teintées – était installé de l'autre côté du bar, tel un cow-boy à peau noire chevauchant son tabouret, face à un grand verre couleur d'orange. Le maigriot avait la valise, mais c'est du cow-boy qu'il fallait se méfier.

Raymond prit son verre et s'avança vers la table de Tunafish. Il dit : « Comment va ? Froid aux mains ? »

Tunafish leva les yeux sur lui : « Aux mains ? Qu'est-ce... »

Raymond posa son verre sur la table. Il plongeait les doigts dans sa poche, produisit au jour son Luger et, par deux fois, tira dans la figure de Tunafish.

Virgil était en retard de quelques mesures, il se croyait encore au round d'observation, alors que le match était presque terminé. Il avait pourtant au poing l'automatique nickelé de Bobby Lear et il l'avait levé par-dessus le bord du comptoir. Mais il regardait Raymond sans pouvoir en croire ses yeux... Patient, il l'avait été, et le coup avait été préparé si...

Raymond, à demi-tourné vers lui, braquait le Luger. Il tira deux coups encore qui projetèrent Virgil hors de son tabouret. Sa tête alla cogner contre les seins haut perchés d'une des belles Africaines peintes

au mur.

Le gérant et la barmaid, dans l'enclos recourbé du bar, se pétrifièrent, debout près de la caisse. Ce n'était pas un hold-up... sans doute un règlement de comptes entre trafiquants de drogue... Au vestiaire, les deux serveurs s'étaient figés, eux aussi, près du portillon du guichet. Il n'y eut pas un cri, pas un mot.

En saisissant la valise, Raymond se disait : « Et puis, merde !... Ces cons de ploucs, ce soir-là, à New Iberia, ils ont jamais été foutus de me retapisser... » Il savait que les quatre l'observaient, tandis qu'il suivait toute la longueur du bar, tournait à droite, dépassait la rangée de tables et gagnait la porte vitrée donnant sur le vestibule. Une vingtaine de pas en vingt secondes.

Il fallut le même temps à Virgil pour, d'un coup de reins, s'écarter du mur, pour appuyer son buste contre le bar et se pousser un peu, le long de son bord arrondi que le sang, giclant de sa poitrine, avait rendu glissant. Il pensait que le type allait se retourner pour s'assurer de l'efficacité de son tir. Il espérait qu'il se retournerait, il le voyait dans le prolongement du canon nickelé de l'automatique qu'il serrait dans son poing. Son bras, couché sur le bar, et sa main libre, accrochée à son rebord renflé, l'empêchaient de s'effondrer... Il y aurait des témoins, certes, de sa revanche, mais c'est de l'homme qu'il voulait être vu : prêt à la riposte, cette fois, en position de tir... Tout à l'heure, il avait été pris au dépourvu. Il aurait souhaité revivre les quelques minutes écoulées, tout recommencer... il attend, le type entre... c'est là qu'il aurait dû ouvrir le feu pour être sûr de l'avoir. C'aurait été plus payant que de l'abattre à la sortie... mais, maintenant, il ne lui restait que cette seule chance, dans ce monde à la con, cette seule chance de le poisser, merde !... Et dire qu'il venait de terminer son apprentissage, qu'il savait s'adapter au rythme naturel des choses... Il avait fallu qu'il bouzille ce coup-là !... Et tout ça pour quelques secondes de retard, pour avoir été trop patient... Déjà, le type était presque dehors... Virgil se concentra et se mit à écraser la détente de l'automatique nickelé, entendant les explosions tout près de son oreille, voyant le type soulevé de terre comme par un coup de pied au cul, le type qui, néanmoins, passait la porte sans s'arrêter, sans tourner la tête... parti... et la porte vitrée qui se rabattait vers l'intérieur, qui se refermait.

Le gérant et la barmaid et les deux serveurs derrière le guichet du vestiaire n'avaient toujours pas bougé, n'avaient pas prononcé un mot.

*

Il y avait des voitures de police dans les rues latérales, de part et

d'autre du pâté de maisons, et une équipe de la Septième Brigade dans des voitures banalisées, à proximité du bar. Officiellement, l'affaire était du ressort de la Sixième : récupérer le produit d'un vol, appréhender les suspects. Mais, au bruit des détonations, ce fut la Septième Brigade qui, par radio, alerta ses hommes et prit la direction des réjouissances.

Il fallut quelques secondes à Ryan pour comprendre ce qui se passait : le fracas de la fusillade... la voix de la radio répétant des numéros et disant : « C'est à vous... allez-y... » Il n'avait pas reconnu tout de suite le bruit des armes à feu quand éclatèrent les quatre premières détonations et il n'avait pas saisi la relation entre ce bruit et la voix désincarnée qui s'était soudain échappée de la radio. Dick Speed avait déjà quitté la voiture. Ryan sortit à son tour, de l'autre côté, claqua la portière, mais entendit l'injonction de Speed : « Remonte ! Quitte pas la tire ! » Au même instant, des coups de feu retentirent de nouveau à l'intérieur du bar... quatre, cinq, compta Ryan. Il vit le Colt Magnum dans la main de Dick Speed. La porte du bar s'ouvrit. Raymond, portant la valise, posa le pied sur le trottoir. À une cinquantaine de mètres, Ryan aperçut deux officiers de police de la Septième Brigade et, derrière eux, une voiture de patrouille aux phares tournoyants qui bloquait le carrefour. Des agents en descendaient et se hâtaient vers le lieu de la fusillade.

Dick Speed, qui se trouvait le plus près de Raymond, ordonna : « Bouge pas !... lâche ton flingue ! »

Raymond avait surgi d'entre deux voitures, garées devant le bar, tenant d'une main la valise, de l'autre le Luger. C'est ainsi qu'il avait jailli devant Ryan la veille au soir, mais, cette fois, il titubait, se cognait contre la malle arrière d'une des bagnoles. Ryan avait sorti son 38 et le pointait.

Dick Speed, qui n'était qu'à trois mètres de Raymond, tenait son Magnum à deux mains, bras tendus. Il répéta : « Lâche ça, lopaille, ou t'es mort ! »

Raymond s'arrêta. Puis il fit, ou plutôt il voulut faire, un pas en avant, mais son corps se plia en deux, comme entraîné par le poids de la valise et il s'affala sur elle. Ryan vit le sang sur le dos de sa veste. Dick Speed contourna le corps, s'approcha, appuya le Magnum contre la nuque de Raymond : « Lâche ce flingue ! ». Les deux hommes de la Septième Brigade arrivaient. L'un d'eux posa le pied sur le poignet de Raymond qui gisait, bras ouverts, et lui arracha le Luger. L'autre s'élança vers le bar. Trente secondes plus tard, des policiers en uniforme avaient entouré le groupe. L'un d'eux, nota Ryan, le regardait fixement. Il semblait sur le point de dire quelque chose, ou peut-être même d'empoigner Ryan. Mais ce fut Dick Speed qui parla. Il venait de se redresser, après s'être penché sur Raymond : « Qu'est-ce

que c'est que ça ? » demanda-t-il.

— Quoi ? fit Ryan.

— Dans ta main !

— Ah... (Il fourra vivement le 38 dans la poche de son imper.)

— Tu reconnais cet homme ?

— C'est Raymond.

Dick Speed, le regard insistant, lui passait le message : « Pas de conneries, reste en dehors ! » Puis, brusquement, il fit volte-face, dit quelques mots à l'un des agents en uniforme et entra dans le bar.

L'officier de police de la Septième, agenouillé sur le pavé, près de Raymond, déclara : « Il est mort, ou alors il retient son souffle... » Ryan regardait Raymond et la valise que son corps cachait à demi.

— Qu'est-ce qu'il a eu ?

L'homme de la Septième Brigade leva les yeux sur lui : « Quelques balles dans la peau... Qu'est-ce que vous croyiez ? »

Il poussa le corps de Raymond qui roula sur la chaussée mouillée, puis il le retourna. Raymond, les yeux fermés, était maintenant allongé sur le dos, tenant toujours la valise. C'est l'officier de police qui lui ouvrit les doigts, libérant la poignée. La valise était là, couchée sur le flanc, au milieu de la rue. Ryan, en s'avançant de deux pas, aurait pu la toucher de la pointe de son soulier. Il alluma une cigarette. Le miaulement des sirènes se fit entendre, s'amplifia. Des badauds de race noire, sur le trottoir d'en face, se poussaient, cherchant à voir ce qui se passait derrière les voitures à l'arrêt. La valise était là... Aucun flic ne semblait s'y intéresser. Certains s'approchaient, jetaient un coup d'œil à Raymond, échangeaient quelques mots, ou hochaient la tête... Ramasse-la ! se disait Ryan.

Mais peut-être était-elle vide. Ainsi s'expliquerait la fusillade. Non... Raymond, le cas échéant, ne l'aurait pas emportée. Indéniablement, les papiers de M. Perez s'y trouvaient. Un feuillet, notamment, portant le nom de Denise et celui des actions.

Personne, décidément, ne faisait attention à la valise. Ryan tirait sur sa cigarette. Un moment, il se demanda ce que devenaient Virgil et Tunafish, s'ils s'en étaient tirés. Il eut envie de pénétrer dans le bar pour s'en assurer, mais il ne voulait pas s'éloigner de la valise. Il s'en sentait responsable. Si quelqu'un la ramassait et l'emportait ? Il se pencha et, tout en se redressant, la mit debout, mais il recula aussitôt... Il s'était dégonflé... mais comment jouer du culot avec tous ces flics autour de lui ? Le bruit et la confusion, cependant, s'étaient accrus. Ça lui faciliterait les choses. Mais il aurait souhaité que les agents aillent faire un tour et le laissent seul un moment. Une ambulance, genre fourgon, avec un bloc médical d'urgence, s'approchait maintenant, avec ses feux tournoyants sur le toit, avec sa sirène qui, lentement, s'éteignait. L'ambulance s'avança encore pour se

placer par l'arrière devant le corps de Raymond. Ryan empoigna la valise derechef, comme pour dégager la chaussée. Un flic lui jeta un coup d'œil, mais ne dit rien, ne sachant pas qui il était. Ryan reposa la valise à côté de lui. Sa cigarette avait brûlé jusqu'au filtre. Il fallait qu'il se décidât... C'était tout de suite, ou jamais... Ouvrir la valise, jeter un coup d'œil à son contenu. Pas dans la rue !... Grands dieux, non !... Il ne pouvait pas non plus se mettre en marche, la valise à la main, pour sauter dans le premier bus qui passerait. Il n'y avait qu'une solution. Il reprit la valise, sans plus regarder les flics, sans prêter attention aux infirmiers, qui, maintenant, étaient descendus dans la rue, et contourna l'ambulance pour gagner la voiture de Dick Speed.

Il monta à l'arrière avec la valise, se serrant sur la banquette pour lui faire place, et se retourna à moitié, afin de présenter le dos à l'ambulance. Il se sentit à l'abri et, pour le moment, en sécurité. Il eut peur, tout à coup que la valise ne soit fermée et que la clé ne se trouvât dans la poche de Raymond, Raymond qu'on était en train de hisser dans le fourgon. Mais non, elle n'était pas fermée, elle s'ouvrit avec un déclic et ils étaient là, tous les dossiers, les lettres et les documents juridiques de M. Perez et même un rouleau aplati de papier hygiénique, tout cela mélangé, sans doute jeté en vrac. En parcourant les papiers au hasard, Ryan tomba sur quelques feuillets portant l'en-tête de M. Perez : *F.X. Perez et Associés, Conseillers en placements*, il vit la signature de Perez sur des contrats, sur des lettres à différentes sociétés et des feuillets vierges à en-tête d'hôtels. Ryan sépara et posa sur ses genoux les papiers à en-tête et fouilla dans les feuillets détachés, espérant apercevoir le nom de Denise ou celui de Robert Leary, souligné, ou cerclé de rouge. Il y avait des dossiers portant des noms de sociétés et d'autres avec des noms de villes : Indianapolis, Fort Wayne, Chicago, Détroit... Une liste d'une douzaine de noms dans le dossier de Détroit... Voilà ! Robert Leary Jr., et l'adresse d'Arden Park. Il y avait des notes manuscrites et des initiales en regard des noms, mais Ryan ne pouvait les déchiffrer. Il y avait aussi des feuillets format carnet, portant des noms et des adresses, celle de Jay Walt, celle de Ryan, celle de Denise à Rochester, avec les numéros de téléphone. Il ne savait quoi chercher. Il lui fallait du temps pour examiner les papiers un à un, si besoin était, avant que le paquet soit restitué à M. Perez. Mais allait-il le récupérer ?

Sans doute, une fois qu'il aura prouvé que les documents lui appartenaient... n'était-ce pas la règle ?

Ryan, pourtant, n'en était pas certain et il ne pouvait prévoir la réaction de M. Perez. Il se mit en devoir, néanmoins, de plier les feuillets à en-tête, les contrats portant sa signature et le papier à en-tête du Ponchartrain. Il fourra le tout dans la poche intérieure de sa veste sport – ça faisait une bosse, mais, sous l'imperméable, elle ne se

voyait pas. La sirène le fit sursauter, elle avait retentit toute proche, tandis que l'ambulance s'ébranlait. Il ne se retourna pas. Il ne se retourna que lorsque quelqu'un ouvrit la portière dans son dos.

— Ces papiers t'appartiennent ?

Dick Speed était planté devant la portière ouverte, en compagnie d'un officier de police de la Septième Brigade.

— J'y ai juste jeté un coup d'œil.

— C'est ce que je vois. Je t'ai demandé si cela t'appartenait ?

— Non, pas vraiment.

— Pas vraiment... Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu sais bien à qui ça appartient, vingt dieux ! (Erreur, il n'aurait pas dû dire ça).

— Tu peux reconnaître ces papiers et en désigner le propriétaire ?

— Je ne les ai jamais vus avant.

— Qu'est-ce que tu fais alors ? (Dick Speed, avec ses cheveux longs, sa veste de cuir et son gros flingue jouait maintenant les emmerdeurs officiels.) Tu fouilles dans des documents d'ordre privé qui ne t'appartiennent pas ?

— Ben, oui... Je crains bien que oui.

Pour l'instant, il fallait filer doux. Ensuite, quand ils se retrouveraient seuls tous les deux, retournant vers le centre, il persuaderait son copain de le laisser regarder les papiers. Le temps que durerait le trajet.

— L'O.P. Olsen que voilà va les prendre en charge, déclara Dick Speed.

Et les espoirs de Ryan s'envolèrent.

Il prit place à l'avant et la voiture démarra. Il resta muet pendant quelques minutes, mais, lorsqu'ils quittèrent la rue Livernois pour s'engager sur l'autoroute Lodge, il dit :

— Je ne comprends pas, toi qui m'as tellement dépanné dans cette histoire, d'un coup tu te comportes comme un casse-couilles ?

— Je ne comprends pas, moi, que tu ne te sois pas inquiété de ton pote Virgil, dit Speed. C'est toi qui l'as embringué là-dedans, et tu te désintéresses de son sort...

Ryan avait oublié Virgil : « Tu l'as vu ? Ça va pour lui ? »

— Il est mort.

— Virgil ? Allons...

— Et tu veux des nouvelles de Tunafish ? Lui aussi est mort. Comme Raymond Gidre, natif de New Iberia, Louisiane. Trois gars rectifiés pour une valise... et ça t'étonne que je me conduise en casse-couilles ?

Ils ne se parlèrent plus après cela. Ryan pensait à Virgil, à leurs rencontres, à sa rencontre avec Tunafish. Il ne pouvait les imaginer morts et était content de n'être pas entré dans le bar pour les voir.

Mais aussi, tout au long de la route, jusqu'au centre, il pensa souvent à la valise en se demandant ce qu'il en adviendrait.

CHAPITRE XXIII

M. Perez, maintenant, dressait la liste des solutions possibles. Une colonne pour les événements souhaitables, si tout marchait à merveille. L'autre colonne pour les événements fâcheux, si rien ne devait marcher.

Si tout marchait à merveille, Raymond reprendrait la valise aux deux négros. Et le tour serait joué. Comment il procéderait, c'était son affaire. M. Perez laissait à Raymond l'initiative des opérations musclées, car c'était sa spécialité. Raymond s'y entendait pour foutre aux gens la pétoche et s'acquitter rondement de sa mission.

Mais si les choses ne marchaient pas selon les vœux de M. Perez, Raymond risquait de se faire : a) tuer, b) blesser, avec hospitalisation ou soins médicaux indispensables, c) arrêter, d) arrêter et blesser. Dans tous ces cas, c'est Raymond surtout qui écopait.

Il y avait également le risque, au cas où Raymond aurait salopé le job et se serait fait arrêter, que la police cherchât à faire plonger M. Perez. Ou encore la chance pouvait être du côté des négros qui se débrouilleraient pour filer, ou qui ouvriraient le feu sur Raymond. Mais, tout en envisageant ces possibilités, M. Perez avait le talent de les minimiser. D'ailleurs, il était presque sûr de pouvoir compter sur le retour de Raymond avec la valise. Si, toutefois, les négros se présentaient à sa place, il leur offrirait un verre, les ferait asseoir et, ensemble, ils étudieraient un arrangement. Enfin, si les policiers se présentaient, il leur offrirait un verre, à eux aussi, et leur demanderait s'ils avaient récupéré les biens lui appartenant : « ... Raymond ?... Que me dites-vous là ?... Lui, il a fait ça ?... Encore heureux, Monsieur l'Officier de Police, qu'il ait eu une arme sur lui ! N'est-ce pas votre avis ?... Quand on a affaire à des individus de cet acabit !... Non, j'ai seulement demandé à M. Gidre de leur parler à ma place... Pour ne rien vous cacher – et à ma grande honte – ces gens me faisaient peur... » C'est ainsi que M. Perez préparait et répétait son dialogue. Il avait été condamné jadis, et avait fait de la prison, parce qu'il avait manqué de patience et de préparation. Mais on ne l'y reprendrait plus.

L'autre discipline qu'il s'imposait dans les périodes particulièrement dangereuses – pour le cas peu probable où il serait surveillé – consistait à donner le change, en vaquant à ses affaires comme à l'accoutumée.

Cette fois, M. Perez élaborait la mise en scène suivante : il loua une

voiture à l'agence Avis, se rendit au supermarché A & P de Rochester et demanda à Denise Leary si elle accepterait de déjeuner avec lui. Denise hésita, puis elle dit : « C'est entendu... mais je suis surprise. Je croyais que vous seriez occupé aujourd'hui. »

M. Perez sourit : « Trop occupé pour rencontrer la plus intéressante de mes clientes ? »

Ils se retrouvèrent à une heure trente et se rendirent en voiture au « Burger Chef », à l'extrémité sud de la Grand-rue. M. Perez avait dressé son plan : il allait la cajoler aujourd'hui, lui montrer qu'après tout il n'était pas si mauvais bougre. Puis, quand il la verrait détendue, il s'appliquerait à semer quelques doutes dans son esprit quant à la loyauté de Ryan, afin de la détacher de lui.

Mais Denise ne lui en laissa pas l'occasion. Tous deux commandèrent des steaks hachés « Ranchers » et, dès qu'ils furent installés, alors que M. Perez déplaçait encore sa serviette en papier, elle dit : « Je voudrais que vous compreniez quelque chose : personnellement, je n'attache aucune importance à ces actions et à l'argent qu'elles représentent. Si je ne touche rien, je ne serais pas lésée pour autant, n'est-ce pas ? Je veux dire, je n'aurais rien perdu. Mais j'ai l'intention de jouer le jeu de Ryan, quoi qu'il décide.

— Même s'il veut vous manœuvrer pour que tout cet argent vous échappe ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que je le connais. Au temps où il travaillait pour moi, il suffisait que je suggère quelque chose, il marchait à tous les coups.

— C'était avant.

— Avant quoi ? Je vous parle d'il y a une semaine. Vous comprenez, il donne l'impression d'être intelligent, il est poli, il vous fait de beaux sourires. Mais je me suis rendu compte que, derrière la façade, ce n'est qu'un petit débrouillard, un type sans éducation qui essaie de vivre de combines.

Denise hocha la tête. Elle mangeait ses frites, s'essuyait de temps en temps les lèvres avec sa serviette.

— Écoutez, je sais, moi, ce que vous, vous avez derrière la tête en me parlant ainsi. Mais vous perdez votre temps. Vous ne savez rien sur Ryan et sur moi. Mais, même si c'était vrai, même s'il cherchait effectivement à me manœuvrer, comme vous dites, je ne serais pas perdante, encore une fois, car l'argent m'importe peu. Je n'en ai pas besoin.

— Tout le monde a besoin d'argent, dit M. Perez. Peut-être pas de cent cinquante mille dollars, mais une partie de la somme sera toujours la bienvenue, pas vrai ?

— Ce qu'il y a, répondit Denise, c'est que l'argent ne signifie pas la même chose pour vous et pour moi. Pour l'avoir, vous êtes capable de

pousser quelqu'un par la fenêtre. Et moi, si vous me menaciez de me balancer dans le vide, je vous donnerais tout ce que j'ai. Parce que, très sincèrement, que vous me croyiez ou non, l'argent ne m'intéresse pas.

— Mais alors, pourquoi ne me signeriez-vous pas un accord ? demanda M. Perez.

— Parce que c'est Ryan qui décide, dit Denise, et, pour une raison ou une autre, il vous considère comme un sale con et un truqueur. Mais on restera en contact, d'accord ?

Les choses n'auraient pas dû se détraquer de la sorte, songeait M. Perez, et, plus tard, il devait y songer encore. Qu'est-ce qu'il y a eu ? Comment a-t-il pu perdre le contrôle de l'opération ?

Le responsable, c'était l'agent de justice. C'était Ryan.

Pour la première fois dans sa carrière, M. Perez s'était trompé sur quelqu'un, au point de perdre de l'argent. Mais il n'allait pas admettre son erreur psychologique, tant qu'il avait devant lui M^{me} Leary, mangeant des frites, avec une trace de ketchup au coin des lèvres, M^{me} Leary indifférente à l'argent. Il lui fallait encore lui faire un peu de cirque, lui passer la main dans le dos, la traiter avec douceur. Si ça ne donnait rien, eh bien, il n'y aurait plus qu'à ouvrir la fenêtre. L'ennui, c'est qu'il jouait avec des enfants, et les enfants sont des êtres imprévisibles qui brouillent le jeu.

Il dit : « Si vous tenez à vous laisser guider par M. Ryan, c'est votre droit le plus strict. Mais alors, nous pourrions nous réunir tous les trois, oublier tout ce qui a été dit dans le passé, qui a pu hérisser l'un ou l'autre, et mener cette affaire à conclusion. Qu'en dites-vous ?

— Oui, si Ryan est d'accord.

— Pouvez-vous lui téléphoner ?

— C'est lui, en principe, qui doit m'appeler en fin de journée.

— Où est-il ? En tournée ? Il distribue ses plis ?

— Non, il accompagne la police dans une opération. (Denise coupa un morceau de son hamburger.) Le mien m'a l'air un peu trop cuit. Et le vôtre ?

— La police d'ici ? De Rochester ?

— La police de Détroit, dit Denise. (Elle porta à sa bouche un morceau de hamburger, mais sans quitter M. Perez des yeux.) C'est pour ça que je vous croyais occupé aujourd'hui, comme je vous l'ai dit tout à l'heure.

M. Perez avait compris le manège... Pas mal joué, pas mal du tout... Bon minutage, fausse naïveté et cette lueur avisée dans l'œil, dont il pouvait, à son gré, tenir compte ou pas. Joli aussi le petit intermède du hamburger trop cuit... trop cuit... une boulette de merde, oui, mais présentée avec art.

Il demanda : « À quoi suis-je sensé m'occuper aujourd'hui ? »

Elle répondit aussitôt : « À acheter une valise. »

Il ne put s'empêcher de sourire. Douée, la petite !

— Mais, dites-moi, reprit M. Perez, pourquoi devrais-je payer pour récupérer mon bien ?

— Je ne crois pas que vous le récupérerez.

— Pourquoi pas ? C'est à moi.

— Parce que Ryan sera sur place, mais pas vous.

— Comment voulez-vous qu'il revendique quelque chose qui n'est pas à lui ?

— Je ne dis pas qu'il revendiquera quelque chose, répliqua Denise. Ce qu'il fera, il désignera le type qui a failli le tuer. Votre ami Raymond.

— Voilà une histoire dont je n'ai nulle connaissance dit M. Perez. Quel rapport avec moi, ou avec la valise ?

— Vous feriez bien de terminer votre steak haché, dit Denise. Si vous vous faites alpaguer, vous n'aurez peut-être rien à vous mettre sous la dent pendant un bon moment.

M. Perez lui sourit encore, tandis qu'elle trempait ses frites dans le ketchup au bord de son assiette.

— Mon chou, vous êtes forte, le saviez-vous ? Mais je vous fais le pari que la valise me sera rendue avant la fin de cette journée.

— Vous pariez combien ?

— Un dollar, dit M. Perez.

*

Ryan ne savait pas si on voulait qu'il restât ou qu'il partît. Il tournait en rond, jetait un coup d'œil dans les bureaux de la brigade, encombrés de vieilles tables éraillées, où les mecs, les manches retroussées sur leur brassard, buvaient du café. Il examinait au mur les photos des délinquants recherchés. Il observait une bien jolie opératrice noire devant l'appareil photocopieur. Dick Speed passait, parfois, près de lui, sans prononcer un mot, très affairé. Il entra dans son bureau, il en sortait, il pénétrait dans celui d'Olsen, où, sur une table, trônait la valise ouverte. À travers la cloison vitrée, Ryan voyait Olsen et Speed tirer des papiers de la valise, les examiner... Pendant une demi-heure, il se montra poli, discret, acceptant le rôle de l'élève en quarantaine que les grands ont exclu de leur jeu. Puis il partit.

Il n'alla pas loin, d'ailleurs. Il entra dans un café, en face de l'Athènes, dans l'avenue Monroe, à quatre cents mètres de l'hôtel de police, commanda un café turc et s'exerça au flipper... Merde, c'était encore une façon d'attendre.

Il appela Denise, lui raconta ce qui s'était passé et lui décrivit la

situation actuelle. Elle lui raconta son déjeuner avec M. Perez et il en fut ragaillardi. Pas de raison de se faire du mouron. S'il était démoralisé, c'est parce qu'il en avait décidé ainsi, et c'était idiot.

Denise lui dit : « S'ils refusent de te parler, pourquoi tu traînes là-bas ? On a mieux à faire ! »

— Très juste, dit Ryan. Mais qu'est-ce que tu as derrière la tête, exactement ?

Denise répondit : « Tu vas chez toi. Tu fais ta valise et quand tu viendras me chercher, je te dirai. »

C'est ce qu'il fit. Il sortit même des placards la plupart de ses vêtements d'été, ses jeans, ses vestes légères, et rangea tout dans son coffre de chez Sears, acheté vingt-neuf dollars, le rendant à sa destination première, non plus une table à café ou un appui-pieds. Ça le mit de bonne humeur.

Mais, ensuite, il se sentit de nouveau désorienté : il s'assit, se leva, circula dans l'appartement silencieux, regarda par la fenêtre. Il était sept heures passées, dehors il faisait presque nuit.

Il téléphona à Dick Speed.

Et Speed, prenant un ton vaguement surpris, lui dit :

— Où t'es passé ? Je t'ai cherché... plus personne !

— Je ne savais pas qu'il fallait que j'attende.

— Est-ce que je t'ai dit que tu pouvais disposer ? (Toujours le même jeu, le vilain petit garçon qu'on punit.)

— Tu veux que je revienne et que j'attende encore un peu ?

— Trop tard, dit Dick Speed. Si t'avais attendu, t'aurais vu ton copain M. Perez.

— Vous l'avez appréhendé ?

— Non, il est venu spontanément. Il a même eu une conversation très intéressante, pas tellement avec moi, avec Olsen. Il est parti il y a à peine quelques minutes.

— Je peux te demander quelque chose ? dit Ryan en s'efforçant de garder son calme. Est-ce qu'on lui a rendu la valise ?

— On en parlera demain matin, dit Dick Speed. Pour l'instant, je m'apprête à pisser sur les braises et à prendre le chemin du ranch.

— Dick, allez, dis-le-moi, pour l'amour du Ciel... Tu veux bien ?

— Il y a deux ou trois trucs dont j'ai envie de discuter avec toi, comme tu dois t'en douter, vieille canaille ! Mais tant que tu ne quittes pas la ville, rien ne presse.

Bon signe, ça. Le côté facétieux du flic qui transparaissait de nouveau.

... T'énerve pas, montre-toi contrit...

— Dick, sois chic... Tu veux bien m'attendre juste un petit quart d'heure ?... Je t'en prie.

— Eh bien, fit le salopard, d'accord, je serai là. Mais ne traîne pas.

— Je pars tout de suite.
— Et, dis donc, Jackie ! Rapporte les papiers que t'as piqués dans la valoché !

*

Cette fois, tout était calme dans les locaux de la brigade. Les salles, avec leurs vieux bureaux jonchés de paperasses et serrés les uns contre les autres, étaient vides.

Dick Speed dit : « Assieds-toi », et il s'éclipsa.

Ryan s'assit. Les papiers qu'il avait pris dans la valise, les lettres de M. Perez et les feuilles à en-tête de l'hôtel, étaient posés sur ses genoux, dans une enveloppe. Il ne savait pas où Dick Speed avait disparu. Il finit par se lever, jeta l'enveloppe sur un coin du bureau et sortit de la pièce.

Au même moment, il entendit la voix de M. Perez, se retourna et, à travers la cloison vitrée, vit Dick Speed dans le bureau de l'O.P. Olsen, ce bureau où, au cours de l'après-midi, avait été entreposée la valise. Dick Speed était seul, il regardait quelque chose sur la table.

— Hé, Ryan ! Viens voir !

Il l'avait appelé sans même l'avoir vu derrière la cloison, puis, de la main, il lui avait fait signe d'entrer.

Un magnétophone se trouvait sur la table. Dick Speed s'amusait avec, le branchait, puis arrêta la bande... mais la valise en samsonite noire à deux compartiments avait disparu. Ryan inspectait la pièce en vain.

— Tu veux entendre un numéro d'artiste ? demanda Dick Speed. Alors, écoute ça !

— Tu les lui as rendus ?

— Quoi donc ?

— Les papiers... Quand il est venu tout à l'heure...

— Ça, ça faisait partie du numéro, le coup de se présenter sans convocation, de faire celui qui n'a rien à cacher.

— Mais si vous ne l'avez pas amené ici, comment a-t-il su ce qui s'était passé ?

— Il prétend qu'il est allé dans le bar pour retrouver son ami Gidre et que, là-bas, on l'a mis au courant. Il est même passé à la morgue, avant de venir ici, pour reconnaître Gidre.

— C'était pour voir si Raymond avait la valise.

— Il se pointe donc ici et nous demande si nous avons retrouvé la valise en question, dont il est propriétaire. Nous, on avait l'intention de lui poser quelques questions d'abord – trois mecs qui se font buter pour une valise qu'il déclare être la sienne...

Dick Speed poussa le bouton du magnétophone. La voix de M. Perez s'éleva : « ... que le vol a été signalé. Évidemment, j'avais alerté la direction de l'hôtel ».

— Ça, c'est Perez, dit Dick Speed. L'autre, c'est Olsen qui l'interroge. Et, de temps en temps, j'interviens, moi aussi.

Olsen : ... la direction. À qui avez-vous parlé au juste ?

Perez : Je ne saurais vous dire. Un adjoint quelconque. Un jeune type, avec des cheveux plats et une veste aux épaules pointues.

Olsen ; ... aux épaules pointues... Vous lui avez demandé d'informer la police au sujet de ce vol ?

Perez : Je pensais qu'ils le feraient d'office. Un client dont on a pillé la chambre... Ça va de soi, n'est-ce pas ?

Speed : Saviez-vous que M. Gidre avait une arme sur lui ?

Perez : Je lui ai parlé, je lui ai dit : « Raymond, je te demande seulement de discuter le coup avec eux... » Et là, il faut que je vous fasse un aveu : j'avais peur d'y aller, je ne savais rien de ces gens-là, je ne savais pas à qui j'avais affaire. Je lui ai donc dit : « Tâche de les convaincre gentiment. Tu verras bien si on peut trouver un arrangement quelconque... »

Speed : Vous n'avez pas répondu à ma question : saviez-vous que M. Gidre était armé ?

Perez : Non, je ne le savais pas.

Speed : Mais vous saviez qu'il possédait une arme ?

Perez : Oui, peut-être bien qu'il me l'avait dit. Mais j'ignorais qu'il l'avait emportée aujourd'hui. Vous comprenez, c'est hier soir que je lui avais parlé du rendez-vous.

Olsen : Si j'ai bien compris, vous avez conversé avec l'un des deux hommes au téléphone. Savez-vous lequel c'était ?

Perez : Aucune idée, non... Je ne sais pas les distinguer, ces gens-là.

Olsen : Est-ce qu'il a demandé de l'argent ?

Perez : Il a dit qu'il voulait me voir pour causer. Je pense qu'il avait l'intention de tâter le terrain, de se rendre compte de ce qu'il pourrait exiger.

Olsen : Vous étiez disposé à payer ?

Perez : S'il se montrait raisonnable.

Olsen : S'il s'agissait seulement d'une conversation, comment expliquez-vous qu'ils aient apporté la valise ?

Perez : C'est justement ce qui me préoccupe, je cherche à savoir si c'était bien ma valise à moi, avec, à l'intérieur, tous mes papiers et mes documents. Vous comprenez, il est possible qu'ils aient cherché à me jouer un tour.

Speed : Il semble bien que M. Gidre leur ait pris la valise. Lui, il devait savoir si c'était la bonne, n'est-ce pas ?

Perez : Eh bien, elle était en samsonite noire, assez grande... C'est

une comme ça que vous avez ?

Olsen : Il y a vos initiales dessus ?

Perez : Non, je ne crois pas... Pas sur celle-là...

Olsen : Pouvez-vous nous décrire son contenu ?

Perez : Eh bien, comme je l'ai dit, il y avait de la correspondance, des documents notariés, des papiers d'affaires pour la plupart.

Olsen : Hm... Est-ce que votre nom figurait sur certaines de ces lettres ou sur ces documents ?

Perez : Mais bien sûr. Il y avait mon nom sur les actes et mon en-tête commercial. Ils ont peut-être emporté aussi du papier à lettres de l'hôtel... Le Ponchartrain.

Dick Speed leva les yeux sur Ryan, mais celui-ci regardait fixement le magnétophone.

Olsen : C'est quoi, vos en-têtes commerciaux ?

Perez : Comment ils sont rédigés ? Il y a mon nom : « F.X. Perez et Associés, Conseils en placements »...

Olsen : Et vous êtes certain d'avoir ces papiers à en-tête dans la valise ?

Perez : Moi, je ne rangeais pas mes papiers dans une valise, ce sont eux qui les ont mis dedans. Si mes lettres et les papiers à en-tête ne s'y trouvent pas, c'est que les négros les ont sortis, ou alors ils les ont perdus, je n'en sais rien... Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont emporté toute la correspondance, tous les dossiers que j'avais dans ma chambre d'hôtel.

Olsen : C'est bien étrange, non ? Voler des papiers et rien d'autre. Vous n'avez constaté la disparition d'aucun objet de valeur ?

Dick Speed regardait Ryan, tout souriant, connaissant la réponse de M. Perez.

Perez : De valeur ? Une montre-bracelet, par exemple, ou un truc comme ça ? Grands dieux, c'est toute mon affaire qu'ils m'ont volée !

Comme Olsen reprenait la parole, Dick Speed dit : « Et ça continue pareil... (Il poussa le bouton enrouleur et la bande fila en sens inverse.) On lui a demandé d'expliquer en quoi consistaient ses affaires. Il l'a expliqué. On lui a demandé s'il avait jamais pris contact avec une M^{me} Robert Leary. Il a dit oui. S'il s'était jamais trouvé en présence de Robert Leary ? Il a dit : jamais. De Virgil Royal ? Il n'avait jamais entendu ce nom. Dans ce cas, lui a-t-on demandé, qu'est-ce qui s'est passé, à son avis, au Watts Club Mozambique, en cette journée de merde, à quatorze heures et dix minutes ? Il a répondu : « Pour moi, ça ne peut être qu'un malentendu... » T'entends ça ? Elle est pas mauvaise !... Un malentendu !...

— Ils avaient donc des flingues tous les deux, dit Ryan. Ça ne m'étonne pas. C'étaient des tueurs.

— Tous les trois avaient des flingues, et aucun n'était déclaré.

— Alors qu'est-ce que t'as fait de Perez ?

— J'ai pris sa déclaration et je l'ai laissé partir.

Ryan se décida à reposer la question brûlante :

« Avec la valise, hein ? »

Il attendit. Dick regardait les bobines qui tournaient, entraînant le ruban, puis il appuya sur le bouton d'arrêt.

— On lui a laissé toute latitude pour prouver que la valdingue était bien à lui, mais il n'a pu le faire. Pas à notre satisfaction, en tout cas.

— Alors, elle ne lui a pas été rendue ?

— Nous lui avons dit qu'il lui fallait déposer une plainte et nous donner l'inventaire complet du contenu de la valise...

Dick Speed s'interrompt, ôta la bobine du magnétophone et la rangea dans une boîte.

(... Tu vas y répondre, oui, à cette satanée question ?...)

— ... mais de s'amener comme une fleur et d'exiger la restitution de la valoché, c'était trop facile... Du coup, il est devenu teigneux, il s'est mis à en installer, à nous sommer de lui remettre son bien. Alors, moi, je lui ai répondu : « Ce serait avec plaisir – en admettant qu'on le détienne, évidemment – à condition que vous nous en fournissiez la description détaillée. Pas avant. »

— Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il a répondu que si son fourbi ne lui était pas restitué immédiatement, il nous mettrait en demeure par commandement d'huissier et nous traduirait en justice.

— Il est foutu de mettre sa menace à exécution. Il sait ce qu'il fait.

— Eh bien, nous, nous savons ce que lui, il a fait. Je lui ai rappelé que son ami, ou son employé, avait rectifié deux bonshommes pour pouvoir commettre un vol qualifié... un vol qualifié, oui !... Il a remis ça en gueulant que la valise lui appartenait, il a encore voulu déballer toute sa salade... alors je lui ai dit : « Vous avez déjà fait de la prison, hein ? Pour complicité de meurtre ? Dans l'État de Louisiane ?... » C'est à toi que je le dois, ce tuyau.

— Est-ce que ça l'a calmé ?

— Oui, pour un temps. Mais, comme il ne se trouvait pas sur le théâtre des opérations avec Gidre et comme on ne peut prouver qu'il a payé Gidre pour les tuer, ou qu'il lui a suggéré de les tuer, je ne vois pas bien comment on pourrait le convaincre de complicité. (Dick Speed se retourna et se dirigea vers la porte.) Viens !... Je vais te dire quand même un truc... Je l'ai percé à jour, cet emmanché, et il me débecte. Alors, si je ne puis l'agrafer, je peux au moins lui dégonfler ses pneus, si tu vois ce que je veux dire. Lui mettre des bâtons dans les roues...

En entrant dans le bureau de Dick Speed, Ryan vit l'enveloppe sur le coin de la table où il l'avait laissée. Il la ramassa et s'assit.

Dick Speed fit pivoter son fauteuil. Il demanda : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Puis, en faisant mine de se le rappeler et en hochant la tête, il reprit : « Ça va, ne me dis rien. Pour nous, la valoché ne contenait que ce que nous y avons trouvé. Je ne tiens pas à donner des explications sur des papiers vadrouilleurs. Je ne tiens pas à arrêter un type pour de menus larcins et ça ne me dit rien de passer mon jour de congé à Frank Murphy, ou de traîner à la chambre correctionnelle toute une matinée.

— T'es chic.

— Tu l'as dit, bougre de con ! J'espère que tu te rends compte dans quelle merde tu serais plongé, si je n'avais pas été là.

— Je sais bien, dit Ryan en opinant du chef, je te dois une fière chandelle... Tu parles !

Il prit une cigarette, l'alluma et souffla lentement la fumée.

Dick Speed l'observait : « Mais encore ? »

— Rien, dit Ryan. Je me demandais seulement si la valise était toujours dans les parages.

— Pourquoi ?

— Eh bien, si elle l'était... Est-ce qu'elle est là ?...

— Continue !

— Si elle était là, tu crois que ce serait très embêtant si j'y jetais un coup d'œil ? Tu me surveilleras, si tu veux... En fait, je ne vais rien piquer. Je voudrais juste vérifier quelque chose.

— C'est tout ?

— Eh bien, si des fois tu voulais bien, je ferais marcher un moment le photocopieur.

— Et puis quoi encore ? s'écria Dick Speed.

— Je suis prêt à payer ce qu'il faut, dit Ryan. Dix *cents* la page.

CHAPITRE XXIV

Ils s'étaient donné rendez-vous à la cafétéria du vieux casino de Belle Isle, sur la rivière de Détroit, un grand pavillon en brique jaune de l'époque 1910, récemment ravalé, la suie grattée, les graffiti effacés, un refuge chaud, par une froide matinée de printemps, pour les retraités et les chômeurs. Ryan aimait s'y arrêter.

Ils étaient assis tous les trois – Ryan, Denise et M. Perez – près de la porte-fenêtre, buvant du café, regardant la rivière, ses cargos et le vert rivage du Canada, de l'autre côté de l'eau. Ils ne cherchaient pas à brusquer les choses. Rien ne pressait. Mais l'affaire allait être conclue ce jour-là, ou jamais.

— Je suis passé à Windsor ce matin, dit M. Perez, la première fois que je posais le pied au Canada. Il fallait que je prenne les affaires de Raymond. Ce garçon, il ne s'encombrait pas de bagages, je n'ai pas eu grand-chose à déménager.

— Pourquoi ? demanda Denise.

— Pourquoi quoi ? fit M. Perez.

— Pourquoi prendre la peine de récupérer ses affaires ?

— Ça ne m'a pas donné de peine. Je vais les remettre à sa famille, un de ces jours, à sa maman et à son papa. S'il y avait un objet personnel qu'ils aimeraient garder...

— Son fusil, peut-être, dit Ryan.

M. Perez remuait son café : « Des garçons comme Raymond, on n'en rencontre pas tous les jours.

— Le ciel en soit loué, dit Denise.

— ... presque toujours gai... un heureux caractère, poursuivit M. Perez. Et une fameuse fourchette, le lascar, vous pouvez m'en croire.

— On dirait qu'il va vous manquer, fit Ryan.

— Et comment !... Avant que je retrouve un gars d'aussi bonne composition...

— Autrement dit, vous êtes toujours en affaires, dit Denise.

M. Perez lui lança un regard étonné : « N'est-ce pas pour cela que nous sommes réunis ? C'est vous, mon chou, qui m'avez appelé ; moi, je n'ai pas bougé. C'est donc que j'ai en ma possession quelque chose que vous souhaitez acquérir.

Ryan demanda : « On vous a rendu votre bagage ?

— Vous étiez là-bas, n'est-ce pas ? dit M. Perez. Vous avez bien vu la police l'enlever ?

— Je me suis demandé si vous l'aviez déjà réclamé... si vous aviez eu ce culot.

— Ce culot ? (M. Perez sourit.) Tout est là... Il faut savoir aller de l'avant et emporter le morceau en gardant son calme. Je mettrai peut-être du temps à récupérer mon bien, peut-être même me faudra-t-il faire un tour au Palais de Justice, mais j'obtiendrai satisfaction, faites-moi confiance !

— Vous me devez un dollar, dit Denise.

— Mais oui, c'est exact... (Il tira de sa poche une liasse de billets et lui en tendit un.) Maintenant, j'ai l'impression que le temps est venu d'arrêter le badinage et de passer aux choses sérieuses. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Denise lui rendit son sourire : « Comme vous dites, nous sommes là pour ça. »

— Bonne joueuse !... J'espère, seulement, que vous ne tarderez pas trop à découvrir le jeu de ce jeune homme !

— Soyez gentil, protesta Denise. Vous avez dit vous-même assez de baratin.

— Bon... La situation, en somme, peut se résumer ainsi : vous avez besoin de moi et, moi, j'ai besoin de vous. Mais comme ni l'un ni l'autre n'a l'intention de céder et que nous en avons tous assez de perdre notre temps, pourquoi ne pas nous mettre d'accord ici même (du doigt, il désigna le milieu de la table) et partager la poire en deux ? Fifty-fifty...

— Le fait est que vous avez consacré pas mal de temps à cette affaire, dit Ryan.

M. Perez acquiesça d'un signe de tête : « Plus que pour n'importe quel autre mandat. »

— Mandat ? Tiens ?

— Appelez ça comme vous voudrez.

— Bon... dit Ryan. Étant donné le temps que vous y avez consacré et en manière de prime à l'inventeur, M^{me} Leary se propose de vous verser dix mille dollars. Qu'en dites-vous ?

M. Perez hocha lentement la tête, l'air las. Il dit : « Allons... » et fit face à Denise : « Fifty-fifty. Ça vous fera en gros, et même très exactement, soixante-quinze mille dollars et, cela, pour avoir apposé votre signature au bas d'une feuille de papier. Combien de temps vous faudrait-il pour réunir la même somme en travaillant à l'A & P ?

Denise se tourna vers Ryan : « Dis-lui ! »

Ryan avait laissé parler M. Perez, car il voulait que les espérances du bonhomme soient au zénith quand il lui assénerait le coup qui fait mal. Il dit :

— Denver Pacific.

M. Perez releva la tête : « Quoi ? »

— Denver Pacific. C'est de là que viennent les actions... Quinze cents parts.

— Comment l'avez-vous su ? Les négros ?

— Quelle importance ?

— En effet, dit M. Perez. Eh bien, comme je vous l'ai dit, quand j'ai perdu la partie, je ne tape pas du pied et je ne m'accroche pas. Je dis : « merci beaucoup » et je passe à autre chose.

— Mais M^{me} Leary est tout à fait disposée à verser cette prime à l'inventeur de dix mille dollars, dit Ryan. Après tout si nos chemins ne s'étaient pas croisés...

M. Perez opina de la tête, songeur, très lointain tout à coup : « Un très beau geste, madame Leary... »

— C'est rien, dit Denise.

Ryan reprit : « Je pense que l'établissement de votre liste-programme vous a pris pas mal de temps aussi. En avez-vous un double chez vous ?

— Hélas, dit M. Perez, je porte mon siège social avec moi... l'entreprise au complet... Mais je suis sûr de récupérer mes papiers, ne vous en faites pas pour moi.

— Vous risquez d'attendre des mois avant que votre affaire passe devant les tribunaux, insista Ryan, et rien ne dit que la décision vous sera favorable... (Il fit une pause.) Qu'offririez-vous pour avoir cette liste aujourd'hui ?

Il sortit les photocopies, pliées en deux, de la poche intérieure de sa veste. M. Perez, immobile, suivait des yeux les gestes de Ryan qui déployait le relevé des sociétés et des actionnaires et qui le lui présentait, afin qu'il le reconnaisse sans erreur.

— Vingt mille, ça vous semble raisonnable ? demanda Ryan.

M. Perez n'hésita pas, bien qu'il parlât d'une voix égale :

— Je dirais plutôt dix mille.

— Pour être tout à fait franc, c'est la somme que j'avais en tête, déclara Ryan. (Il laissa tomber les feuillets sur la table, devant M. Perez.) Nous disions donc... M^{me} Leary vous en doit dix, vous m'achetez ceci, vous m'en devez dix... ce qui fait que nous sommes quittes, n'est-ce pas ?

Ryan et Denise se levèrent de table. En passant derrière M. Perez Ryan lui effleura l'épaule :

— M. Perez, c'était un plaisir d'être en affaires avec vous.

*

Dehors, une fois qu'ils eurent passé la porte en arceau et descendu les marches du perron, Denise dit : « Je ne comprends pas, mais quand

je l'ai vu assis, tout seul, là-haut, il m'a fait pitié...

— Eh bien, là, je ne comprends pas non plus, dit Ryan, car si tu devais le revoir cet après-midi, il serait déjà en train de dévorer un nouveau client.

Ils atteignirent la voiture garée perpendiculairement au trottoir, face au Casino.

— Monsieur Ryan !...

La voix venait de derrière eux, la voix de M. Perez, debout sous l'arceau de l'entrée principale. Ils tournèrent la tête et le virent qui brandissait les feuillets photocopiés.

— Je me suis demandé... ça vous intéresserait de rechercher quelques clients pour moi ?

Ryan avait la main sur la poignée de la portière, le pouce sur le bouton d'ouverture... Drôle d'impression... Il savait que, s'il retournait vers ce type qui agitait sa liste de noms, celui-ci ne discuterait jamais ses honoraires et ne ferait jamais allusion ni à Denise, ni à Raymond, ni à Virgil. Ryan ouvrit la portière et prit place derrière le volant.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Denise lui confia : « Un instant, j'ai cru que tu allais te laisser embarquer... »

Ryan lui jeta un coup d'œil, il sourit, il secoua la tête, mais il ne dit rien.

{1} Tunafish : thon.